THÉATRE

DE

JULES LEMAITRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

I

RÉVOLTÉE

LE DÉPUTÉ LEVEAU — MARIAGE BLANC

FLIPOTE

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

TENTANDA VIA

THE LIBRARY OF

YORK

UNIVERSITY

3 9007 0353 0955 8

56
5/02101

THÉATRE

DE

JULES LEMAITRE

I

Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays, y compris la Hollande.

1659-05. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 5-06.

THÉATRE

DE

JULES LEMAITRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

I

RÉVOLTÉE
LE DÉPUTÉ LEVEAU — MARIAGE BLANC
FLIPOTE

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

PQ
2337
L3
A19
1906
t.1
FROST

RÉVOLTÉE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, le 9 avril 1889,
sur le Théâtre de l'Odéon.

PERSONNAGES

ANDRÉ DE VOYES.	MM. Dumény.
PIERRE ROUSSEAU.	Candé.
JACQUES DE BRETIGNY.	Calmettes.
BARILLON	Cornaglia.
GONTRAN.	Gauthier.
LA COMTESSE DE VOYES.	Mmes Tessandier.
HÉLÈNE ROUSSEAU.	Sisos.
MADAME HERBEAU.	Samary.

Un Monsieur.

Un Domestique.

Une Bonne.

RÉVOLTÉE

ACTE PREMIER

Un salon chez madame de Voves.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE VOVES, MADAME HERBEAU.

MADAME HERBEAU, entrant.

Comment? toute seule encore?

MADAME DE VOVES.

Il y avait aujourd'hui une première à l'Académie. Barillon y récompense les sauveteurs et les vieilles bonnes. Mes amis y seront allés.

MADAME HERBEAU.

Mais j'en viens, moi.

MADAME DE VOVES.

Eh bien?

MADAME HERBEAU.

Barillon a été très gai. Il vous a arrangé les pessimistes! Et il a dit son fait à monsieur Zola! Il a eu aussi des mots exquis sur les domestiques!

MADAME DE VOYES.

Et la salle?

MADAME HERBEAU.

Très belle. Votre petite amie a fait sensation.

MADAME DE VOYES.

Qui cela, ma petite amie?

MADAME HERBEAU.

Madame Hélène Rousseau! Elle a beaucoup d'allure, cette petite. Il y avait à côté d'elle un garçon mal peigné, l'air d'un mécanicien... Est-ce son mari?

MADAME DE VOYES.

Oui, c'est son mari.

MADAME HERBEAU.

Qu'est-ce qu'il est, cet homme-là?

MADAME DE VOYES.

Il est professeur de mathématiques au lycée Lavoisier. C'est un excellent garçon et un homme très distingué.

MADAME HERBEAU.

Je le plains.

MADAME DE VOYES.

Ma chère amie, il ne faut pas mal juger madame Rousseau. Elle a été très malheureuse, et elle a beaucoup d'imagination.

MADAME HERBEAU.

Oh! comme vous voudrez. Je ne juge personne. Mais, à propos d'académie, vous pouvez me rendre un grand service. Avez-vous un académicien à me céder pour mon salon?

MADAME DE VOYES.

Vous n'en avez pas encore assez?

MADAME HERBEAU.

Oui, oui; moquez-vous de moi, cela m'est égal. Quand on est seules comme nous (encore vous, vous avez un fils), il faut bien s'occuper. Vous, qui êtes une sainte, vous avez la dévotion, — et les bonnes œuvres. Moi, j'ai trouvé cela, d'avoir un salon d'hommes célèbres. Je vous assure qu'ils ne sont pas plus bêtes que les autres. Et puis, moi, qui suis superficielle et frivole, j'aime les mérites officiels, estampillés. Je leur donne de bons petits dîners; ils m'apportent leur esprit, ceux qui en ont. Les célébrités qui viennent chez moi en amènent d'autres. Peu à peu, ce préjugé s'établit que c'est en passant par chez moi que les réputations se consacrent. J'ai fini, ma chère, par avoir de l'influence sur les élections académiques. Du moins, on le dit.

MADAME DE VOYES.

Mais c'est justement pour cela que je ne comprends pas que vous veniez me demander, — à moi pauvre recluse, — un académicien.

MADAME HERBEAU.

C'est qu'ils sont quarante, et, en comptant bien... Enfin, je ne les ai pas tous. Et puis, il y en a de temps en temps qui s'en vont. Ainsi mon premier sujet vient de me quitter.

MADAME DE VOYES.

L'illustre Rigault?

MADAME HERBEAU.

Lui-même.

MADAME DE VOYES.

A quel propos?

MADAME HERBEAU.

J'ai eu l'imprudence, voilà quinze jours, d'inviter un petit poète du *Chat maigre* à nous dire des vers. Il a

eu un succès fou. Rigault a été vexé et, depuis, il me bat froid. Je lui cherche un remplaçant, et j'ai pensé que vous pourriez me le fournir, vous qui connaissez tant de monde.

MADAME DE VOYES.

Voulez-vous Montreux?

MADAME HERBEAU.

Qu'est-ce qu'il a fait?

MADAME DE VOYES.

Une *Histoire de la Phénicie*.

MADAME HERBEAU.

Est-il amusant?

MADAME DE VOYES.

Non; mais il est décoratif.

MADAME HERBEAU.

C'est que j'en ai déjà beaucoup de décoratifs. J'en veux un qui soit amusant.

MADAME DE VOYES.

Voulez-vous Barillon?

MADAME HERBEAU.

Si je veux Barillon?... Vous le connaissez?

MADAME DE VOYES.

Mon Dieu, oui. Je pense même qu'il va venir. Je vous le présenterai.

MADAME HERBEAU.

Ah! ma chérie, vous me sauvez l'honneur. Rigault sera furieux. Et il reviendra.

SCÈNE II

LES MÊMES, HÉLÈNE.

MADAME DE VOYES.

Bonjour, mignonne. Je sais d'où vous venez. Madame Herbeau vous a aperçue. Et comment avez-vous trouvé le discours de Barillon?

HÉLÈNE.

Stupide.

MADAME DE VOYES.

Madame Herbeau dit qu'il a été fort spirituel.

HÉLÈNE.

Justement.

MADAME DE VOYES.

Vous êtes une petite fille bien sévère... Vous ne m'avez pas amené votre mari?

HÉLÈNE.

Je l'ai laissé en passant à son lycée. Des leçons à donner. Ce qu'il en donne!... Le pauvre garçon en est complètement abruti.

MADAME DE VOYES.

C'est pour vous, ma chère Hélène.

HÉLÈNE.

Oui, je sais, c'est pour moi... Aussi je ne lui en veux pas.

MADAME HERBEAU.

J'ai entendu parler de monsieur Rousseau avec la plus grande estime.

HÉLÈNE.

Ah! par qui?

MADAME HERBEAU.

Mais... par un de ses amis... par un de nos amis communs... Je serais très heureuse de le connaître. Et tenez, je donne mardi une petite soirée travestie... Oh! très intime. Voulez-vous me faire le plaisir d'y venir avec votre mari?

HÉLÈNE.

Je vous suis bien reconnaissante, madame. Mais, pour dire les choses comme elles sont, notre modeste situation ne nous permet pas les bals travestis. Deux costumes, c'est une affaire pour un petit ménage.

MADAME HERBEAU.

Je n'accepte point cette excuse, mon enfant. Votre mari peut venir comme il voudra; et vous, avec le moindre chiffon, vous serez ravissante.

HÉLÈNE.

Si je l'étais, on ne manquerait pas de remarquer que c'est, comme vous dites, avec un chiffon; je le sentirais et cela me gènerait un peu. Je vous parle franchement, je dis toujours ce que je pense. Puis mon mari n'aime pas le monde. Ce serait pour lui une corvée, et je les lui épargne autant que je puis. Oh! oui, autant que je puis, je vous le jure! Je lui dois bien cela!

MADAME DE VOYES.

Pourquoi répondez-vous avec cette amertume, ma chère Hélène? Madame Herbeau pensait vous être agréable... Et pourquoi affectez-vous de vous croire ainsi malheureuse et déshéritée? Votre mari est un fort honnête homme, que tout le monde estime; votre position est modeste, mais des plus honorables. Les privations auxquelles elle vous oblige n'atteignent tout au plus que votre vanité. Et encore, ces privations, vous vous les imposez parfois gratuitement, comme au

jourd'hui : et en même temps vous les portez avec impatience. Il faut être plus douce aux choses et plus calme, mon enfant.

HÉLÈNE.

Vous avez raison. J'ai en moi un méchant démon qui me souffle mille sottises. (A madame Herbeau.) Je vous demande pardon, madame.

MADAME HERBEAU.

Alors, vous viendrez à ma soirée?

HÉLÈNE, après un silence.

Non, madame.

MADAME HERBEAU, à mi-voix, à madame de Voves.

Elle est bizarre, votre petite amie.

SCÈNE III

LES MÊMES, BRETIGNY.

MADAME DE VOVES.

Arrivez ici, monsieur de Bretigny, qu'on félicite le premier clown des temps modernes, le Léotard des classes dirigeantes!

BRETIGNY.

Ah! vous savez?

MADAME DE VOVES.

Oui, que vous étiez magnifique sous le maillot à paillons; qu'on a fort admiré vos biceps; que vous avez soulevé des poids énormes, crevé des cerceaux en papier et fait le saut périlleux, d'un trapèze à l'autre, à vingt mètres au-dessus du plancher.

BRETIGNY.

Quinze seulement, chère madame.

MADAME HERBEAU.

Et moi, cher monsieur, permettez-moi de ne pas joindre mes félicitations à celles de madame de Voves, mais de flétrir, au contraire, des fantaisies déshonorantes qui ravalent au rang des histrions et des baladins les derniers représentants de la noblesse française.

BRETIGNY.

C'est très bien écrit. — Parlez-vous sérieusement?

MADAME HERBEAU.

Mais... presque!

BRETIGNY.

Je me défendrai donc. Que voulez-vous que fasse à l'heure où nous sommes un homme de notre monde? La politique lui est interdite. Elle est accaparée par d'autres baladins dont les exercices sont beaucoup plus dangereux, — pour les spectateurs, — et moins amusants. L'armée? c'est, en effet, le refuge de tous ceux qui ont le cœur un peu haut. Aussi en ai-je été. Mais on s'y ennuie trop en temps de paix. J'en avais assez de compter des boutons de guêtres. La littérature? je ne saurais et j'ose dire que je ne daignerais. Le naturalisme est trop plat et le dilettantisme trop stérile. Je trouve plus beau de jouir de sa vie que de l'écrire. Vous dites que j'avilis ma race? Je la relève! Vous connaissez les phrases des rhéteurs et des journalistes sur les derniers rejetons abâtardis des vieilles aristocraties. Eh bien! nous les régénérons, les rejetons abâtardis! Nous sommes forts, nous avons des muscles, comme les portefaix, — et comme nos ancêtres les guerriers francs, comme les compagnons de Charlemagne, qui n'étaient que des brutes superbes.

MADAME HERBEAU.

Hé! monsieur, soyez une brute tant qu'il vous plaira, mais soyez-le modestement, et ne convoquez pas les populations au spectacle de vos acrobaties! Ce qui me choque plus encore que l'affreuse matérialité de ces occupations, c'est leur publicité, c'est l'exhibition de vos torses, mon cher monsieur, et le goût de cabotinage qui se mêle à ces grossiers amusements.

BRETIGNY.

Mais point, chère madame! Nous nous amusons entre gens de notre monde, ou à peu près, et devant quelques belles personnes pleines de bonne humeur. Et encore une fois, l'exercice physique est chose noble. L'écriture et les travaux sédentaires, c'est affaire aux clercs et aux bourgeois. La vie complète et vraiment aristocratique est celle qui développe le corps autant que l'esprit. Les anciens avaient de beaux corps. Platon, madame, oui, le Platon de monsieur Rigault, était bâti comme un athlète. C'est une chose délicieuse que d'être un bel animal, aux mouvements souples et forts et d'en avoir conscience.

MADAME HERBEAU.

Mais l'amour, monsieur! vous l'avez oublié tout à l'heure dans votre petite revue des occupations humaines. Et je ne m'en étonne point; car, Dieu merci! les joies du trapèze vous font, vous et vos pareils, galants comme des valets d'écurie!

BRETIGNY.

Vous savez, chère madame, que les athlètes antiques étaient chastes. La gymnastique commande une grande discrétion sur le point auquel vous venez de toucher. Des rencontres rapides et rares avec les personnes accommodantes que nous convions à nos petites fêtes

suffisent au gymnaste épris de son art. Ces nobles exercices le préservent des aventures honteuses où l'on s'attarde et où l'on s'use. Et par là même ils lui assainissent l'âme; ils la préparent aux belles amours. Si quelque jour une femme digne d'être aimée se rencontre sur son chemin, soyez tranquille, il n'aura pas à regretter d'avoir développé son système musculaire, et sa compagne ne s'en plaindra pas non plus.

MADAME HERBEAU.

Eh! quoi, monsieur, réduisez-vous l'amour à des... gambades physiologiques? Ah! fi! vous êtes un abominable homme! Vous offensez toutes mes pudeurs! Vous me plumez l'âme! Je vous déteste, entendez-vous, je vous déteste!

SCÈNE IV

LES MÊMES, BARILLON.

MADAME HERBEAU

Ah! monsieur Barillon! venez à mon secours! On me souille, on me viole et je me meurs de honte!

BARILLON, ahuri.

Madame...

MADAME DE VOYES.

Monsieur Barillon, permettez-moi de vous présenter à madame Herbeau, une de vos ferventes, et à ma jeune amie, madame Pierre Rousseau.

BARILLON, à Hélène.

Ah! madame, vous n'êtes point une inconnue pour moi, et je suis depuis longtemps, sans que vous le sachiez, un des respectueux admirateurs de votre grâce.

Et tenez, pas plus tard qu'hier matin, je me suis permis de vous admirer, — de loin, — à l'exposition des *Arts incoercibles*. Vous étiez arrêtée avec votre mari devant la *Femme verte*, vous rappelez-vous? (A Bretigny.) Au reste, monsieur, quoique je n'aie pas encore eu l'honneur de vous rencontrer, je vous connais beaucoup par mon confrère Thénard, de l'Académie des sciences, qui fait le plus grand cas de votre caractère et de votre esprit.

Embarras général.

HÉLÈNE.

Vous vous trompez, monsieur. Monsieur de Bretigny n'est point mon mari, et si vous avez pu m'apercevoir à cette exposition, c'est que mon mari m'avait confiée à la mère de monsieur de Bretigny, qui, tandis que nous regardions la *Femme verte*, s'était attardée devant une *Femme bleue* de monsieur Jacobus Dupont. Monsieur de Bretigny n'est point professeur de mathématiques et n'a jamais présenté de mémoire à l'Académie des sciences. Ce n'est qu'un modeste sportsman, clown à ses moments perdus.

BARILLON.

Excusez-moi, madame. (A part.) Je crois que j'ai fait une sottise.

MADAME HERBEAU.

Ah! monsieur, que je suis donc heureuse de faire votre connaissance! Il faut vous dire que j'aime à la folie les hommes de talent. Vous me voyez encore toute ravie de votre admirable discours! Ah! quel esprit! quel charme! quelle distinction!

HÉLÈNE.

Oui, monsieur Barillon a joliment blagué la vertu.

BARILLON.

Vous exagérez beaucoup, madame. Je l'ai louée... comment dirai-je?... avec un peu d'étonnement; et je

n'ai fait en cela que m'inspirer des sentiments de mon élégant auditoire.

HÉLÈNE.

Justement; et cela ne fait pas notre éloge. Au fond, ces vieilles bonnes qui nourrissent leurs maîtres, ces marins qui repêchent des noyés, ces vieilles demoiselles qui soignent les malades, cela ne nous intéresse guère, n'est-ce pas? Cela manque un peu de montant, la vertu. Alors, vous, avec un sourire supérieur, vous vous penchez sur ces petites gens, sur ces misérables, et vous nous montrez leurs côtés pittoresques. Vous en faites de bons types. Vous nous racontez leurs belles actions en style de vaudeville: et, tout en les louant, vous avez pitié de ces simples qui ne se doutent pas que la vertu est, comme dit l'un des vôtres, une sublime duperie, et vous semblez les excuser d'être vertueux. Et c'est à cet exercice d'esprit que nous venons applaudir. Quelle triste comédie! On sent si bien que les gens du monde qui sont là se croient fort supérieurs à ces braves gens, qui sont de petites gens, qui appartiennent au même monde que leur cocher ou leur cuisinière, et à qui l'on croit faire grand honneur en les récompensant pêle-mêle avec des hommes de lettres de troisième ordre et des poètesses départementales! C'est écœurant, quand on y songe. De grâce, laissons la vertu tranquille, épargnons-lui nos couronnes et ne la jugeons point. Vraiment, la compétence nous manque un peu trop.

MADAME DE VOYES.

Ma pauvre enfant, quelle agitée vous êtes! Faut-il tant s'indigner parce qu'on donne un peu d'argent aux bonnes âmes qui font du bien pour qu'elles en fassent un peu plus? Et si l'on met autour de cela du style et quelques jolies phrases, ce n'est pas un si grand mal. Vous vous plaignez qu'on récompense la

vertu? Que voulez-vous donc? Qu'on récompense le vice? Monsieur Barillon ne sait plus où il en est.

BARILLON.

Oh! moi je comprends très bien. Mais monsieur de Montyon n'en reviendrait pas.

HÉLÈNE.

Ah! c'est cela qui m'est égal, d'étonner monsieur de Montyon! Mais, du reste, je suis bien bonne de protester au nom de la dignité de vos lauréats! Ce sont la plupart des humbles, n'est-ce pas? des bêtes à bon Dieu, des résignés. Or, moi, je n'aime pas les résignés. Et puis, le plus bel effort de toutes ces âmes charitables, c'est en somme de prolonger l'existence et par conséquent la misère d'un tas de malheureux, et ainsi d'augmenter sur terre la souffrance qu'ils prétendent combattre. Ah! qu'ils laissent donc faire la nature et la mort! Parmi les naïfs que vous avez couronnés tantôt, il y a une bonne femme dont la spécialité est de recueillir les enfants trouvés, les enfants sans père ni mère. C'est-à-dire qu'elle les conserve pour la douleur et l'abandon. Elle les étoufferait si elle savait ce qu'ils doivent souffrir un jour.

MADAME HERBEAU, à madame de Voves, qui a pâli.

Vous ne semblez pas bien, chère amie?

MADAME DE VOVES.

Non, ce n'est rien...

BARILLON, à Hélène.

Vous êtes pessimiste, madame?

HÉLÈNE.

Oui, monsieur, quoique cela m'ennuie bien. Il y a tant d'imbéciles qui le sont! Il est vrai qu'il y en a aussi beaucoup qui ne le sont pas.

MADAME HERBEAU.

On n'est pas plus conciliante. Mais vous, Bretigny, ne défendrez-vous pas un peu ce pauvre monsieur de Montyon?

BRETIGNY.

Oh! moi, madame, j'approuve beaucoup qu'on encourage la vertu dans les classes inférieures. Nous en avons besoin; cela les aide à nous supporter. Maintenant, si j'étais, moi, vertueux, j'aimerais assez à l'être gratis.

MADAME DE VOYES.

Hé! monsieur, c'est déjà bien joli de l'être toute sa vie pour douze cents francs une fois payés. Je voudrais bien vous y voir!

Bretigny se lève pour sortir.

MADAME HERBEAU.

En attendant, cher monsieur, me ferez-vous le plaisir de venir à ma petite soirée travestie de mardi prochain?

BRETIGNY.

Mais bien volontiers. Me voulez-vous en clown?

MADAME HERBEAU.

Fi! l'horreur!

BRETIGNY.

Je chercherai donc autre chose. Mais vous ne savez pas ce que vous refusez. (Saluant.) Mesdames...

Il sort.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins BRETIGNY.

MADAME HERBEAU, à Barillon.

Et vous, monsieur, oserai-je vous inviter? Je n'ai pas besoin de vous dire que, pour vous, le travestisse-

ment n'est pas obligatoire. Vous trouverez chez moi plusieurs de vos confrères...

BARILLON.

Trop heureux, madame. Je sais que votre salon est un des derniers refuges des bonnes lettres et de la conversation...

MADAME HERBEAU.

Vous me flattez... Mais tenez, pourquoi ne vous le dirais-je pas? Je me sens entraînée vers vous par une sympathie impétueuse... Je donne parfois la comédie...

MADAME DE VOYES.

C'est vous qui le dites, ma chère.

MADAME HERBEAU.

Hein?... C'est un mot?... Ah! ma chère, qu'il est médiocre! Oui, c'est vrai, que je suis un peu... exubérante. Je m'en trouve bien. Cela me soulage. Cela me détourne de mal faire... Donc, on joue quelquefois la comédie chez moi. Nous préparons quelque chose en ce moment... Nous avions songé à *Conte d'Avril*. Mais tous mes acteurs font des vers faux, c'est plus fort qu'eux. Alors, en vous voyant, une idée m'est venue tout à coup. Cher monsieur, voulez-vous nous permettre de jouer sur mon petit théâtre votre délicieuse comédie des *Trois Ages*?... C'est dit, n'est-ce pas? Maintenant, quel rôle me conseillez-vous?

BARILLON.

Mon Dieu! En fait de rôles de femmes, nous avons d'abord l'ingénue...

MADAME HERBEAU, simplement.

Oh! non... Mais que diriez-vous de la petite princesse?

BARILLON.

Parfaitement! la petite princesse. (Saluant pour sortir.) Mesdames...

Il sort.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins BARILLON.

MADAME HERBEAU.

Il est charmant! Il est charmant!

HÉLÈNE.

Oui, il a des façons de pince-sans-rire... (Se levant.) Mais il se fait tard. (A madame Herbeau.) Madame, j'ai refusé assez sottement d'aller à votre fête. Maintenez-vous, quand même, votre aimable invitation? Je crois à présent que j'en profiterai. Vous me prendrez comme je serai, voilà tout.

MADAME HERBEAU.

Vous serez la bienvenue. Mais voulez-vous un conseil, petite madame? Costumez-vous en sphinx, cela vous ira merveilleusement.

HÉLÈNE.

Oh! mon secret n'en vaut pas la peine. C'est celui de tout le monde, je m'ennuie. (A madame de Voves.) Au revoir, madame.

MADAME DE VOVES.

Au revoir, mon enfant.

Hélène sort.

SCÈNE VII

MADAME DE VOVES, MADAME HERBEAU.

Un silence.

MADAME HERBEAU.

Qu'avez-vous, chère amie? Je vous trouve si triste depuis quelque temps! Votre secret est-il le même que

celui de la petite madame Rousseau? Non, n'est-ce pas? Ce sont les jeunes gens qui s'ennuient. Nous ne sommes plus assez jeunes, nous autres, pour nous ennuyer. Voyons, qu'avez-vous? Je vous avertis que je n'y comprends rien. Vous êtes riche, indépendante; vous avez une réputation de bonté et d'esprit; vous êtes partout recherchée et fêtée. Et enfin, vous n'êtes pas, comme moi, une pauvre créature fort isolée en somme, qui passe le temps comme elle peut, et qui a des convives, non des amis. Avec les plaisirs de la liberté, vous avez encore un peu des douceurs de la vie de famille. Je n'ai qu'un salon, vous avez presque un foyer. Vous vivez avec un fils qui est bien le plus honnête garçon que je connaisse, le plus franc, le plus loyal, — sans compter un brin d'austérité qui lui va. Et vous êtes triste! mais triste! Oh! ne niez pas. Je ne suis qu'une étourdie, mais j'ai de bons yeux avec ceux que j'aime. Ou vous êtes malade, ou vous avez quelque peine cachée.

MADAME DE VOVES.

Voilà mon fils.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ANDRÉ DE VOVES.

ANDRÉ.

Madame... Bonjour, maman... Savez-vous qui je viens de rencontrer à deux pas d'ici? Votre petite amie madame Rousseau et ce fat de Bretigny. Ils causaient avec une animation! Ils ne m'ont pas vu, et cela vaut mieux. Mais cette petite femme est bien imprudente.

MADAME DE VOVES.

Ah! mon Dieu!

ANDRÉ.

Oh! elle n'est encore qu'imprudente, croyez-le bien, et c'est parce que j'en suis persuadé que je vous dis ce que j'ai vu. Et c'est aussi parce que je sais que vous vous intéressez à cette jeune folle. Si vous pouviez, ma chère mère, la conseiller, l'avertir, vous rendriez un signalé service à mon vieil ami Rousseau, qui a si bien mérité de n'être pas malheureux.

MADAME DE VOYES.

J'essayerai, mon cher enfant, quoique cette jeune folle, comme tu dis un peu durement, ne soit pas très facile à conseiller ni à diriger. Mais c'est justement cela qui me rassure un peu. Elle a en elle quelque chose de fier et d'indomptable qui la préservera, j'espère. Elle peut être folle, elle n'est point vile.

ANDRÉ.

Eh! qu'elle soit ce qu'elle voudra! Ce n'est pas elle qui m'intéresse là dedans, c'est son mari. C'est à cause de lui que je vous préviens. En la sauvant, si c'est encore possible, c'est lui que je voudrais sauver.

MADAME HERBEAU.

Voilà un ami comme on n'en fait plus! Généralement, ce n'est pas à préserver la vertu des femmes de leurs amis intimes qu'on voit les hommes occupés. Vous me rafraîchissez l'âme chaque fois que je vous rencontre, mon cher monsieur André.

ANDRÉ.

Madame, cela m'est tout à fait égal de passer pour un honnête garçon. Je brave le ridicule. Mon affection pour Pierre Rousseau date de l'enfance. Nous avons été camarades de collège. C'était déjà un ours, un vrai mathématicien, — mais le cœur le plus sensible, le plus délicat, une âme de jeune fille. Il était pauvre,

très pauvre, et travaillait comme un bœuf. Pendant les dernières années de ses études, il donnait le jeudi, par-ci, par-là, des leçons qu'on ne lui payait pas bien cher, et dont il envoyait le produit à ses parents. Il y a toujours eu, dans sa vie, des héroïsmes cachés, des dessous de dévouement et de sacrifice. Je les avais devinés et je l'admirais de tout mon cœur. En somme, une histoire banale comme tout, l'histoire de l'éternel ingénieur vertueux des romans et des comédies. Seulement Pierre Rousseau n'est pas ingénieur, mais professeur agrégé de mathématiques. De mathématiques spéciales, chère madame. Il n'est ni très beau garçon, ni très beau parleur, et il n'a pas du tout l'air d'un héros de roman. Et c'est pour cela qu'il est intéressant. Et puis, que voulez-vous, il est mon ami.

MADAME HERBEAU.

Mais comment cet homme austère et... un peu rustique, si je comprends bien, a-t-il pu épouser une petite créature aussi fine, aussi élégante et fringante que madame Rousseau?

ANDRÉ.

Madame Rousseau est une orpheline, de naissance irrégulière, je crois, en tout cas assez mystérieuse, qui, mise au couvent à l'âge de cinq ans, n'en est sortie que pour se marier. Pierre la rencontra dans la famille d'une de ses compagnes de couvent, où elle était venue passer une partie de ses vacances. Elle avait alors dix-neuf ans. Ce garçon, si travailleur et si fort en mathématiques, avait, comme je vous ai dit, un cœur très tendre et aussi un fonds de romanesque. Il fut séduit d'abord, bien entendu, par la grâce de la jeune fille, puis, s'il faut le dire, par l'étrangeté même de sa position et le mystère de sa naissance. Il s'y ajoutait une grande pitié pour l'orpheline délaissée. Rousseau pouvait, sans présomption, prétendre à la main d'Hélène

qui n'avait qu'une dot assez modeste, quatre-vingt mille francs, je crois, et, naturellement, rien à attendre. Il la demanda, et elle ne se fit pas trop prier. Elle était bien aise d'être adorée ainsi (c'était la première fois), bien aise surtout de ne pas rentrer au couvent, ce qui, pour elle, était l'essentiel. Il l'épousa parce qu'il l'aimait. Elle se laissa épouser, parce qu'elle s'ennuyait. Voilà de cela trois ans et voyez où elle en est! Aux rendez-vous avec un fat, dans la rue, en attendant mieux.

MADAME HERBEAU.

Et le mari?

ANDRÉ.

Il ne se doute de rien, naturellement. Je crois pourtant qu'il souffre de n'être pas aimé... Mais, comme il travaille du matin au soir, il n'a peut-être pas trop le temps d'y réfléchir: et, comme il aime absolument sa femme, comme c'est pour elle, pour qu'elle ait une vie un peu élégante, qu'il sacrifie ainsi la sienne, il se dit sans doute qu'étant aimée à ce point, il est impossible qu'elle ne finisse pas par l'aimer un peu. Hélas! son dévouement même se tourne contre lui. Ce brave homme de professeur, occupé tout le jour à donner des leçons, modeste d'allures, un peu gauche et silencieux dans le monde, semble à madame Hélène un fort petit personnage. Elle sait ou elle croit être d'un sang qui, si sa naissance eût été régulière, lui donnait droit à une vie plus brillante, et son mariage lui semble une déchéance. Ma mère, par bonté d'âme, a eu le tort de l'attirer dans son monde. La petite femme y a senti plus amèrement la modestie de sa condition... Enfin, elle a eu le malheur de rencontrer Bretigny. Bretigny est un inutile et un vaniteux comme il y en a tant: mais il a de l'esprit: il mêle à sa frivolité quelque philosophie, des airs d'homme fort, d'homme supérieur et de

dilettante. Ces prétentions de clubman nihiliste, cette façon de se mettre au-dessus des lois divines et humaines, jointe à la coupe de ses habits, ont séduit notre révoltée...

MADAME HERBEAU.

Mais c'est l'éternelle madame Bovary dont vous nous racontez l'histoire.

ANDRÉ.

Si vous voulez. Mais c'est une Bovary parisienne et pas du tout romantique. Et puis ici, le mari n'a rien de commun avec Charles Bovary, — si ce n'est son étoile. Rousseau est un mari amoureux et confiant, mais non pas un mari humble. Il ne croit pas du tout que sa femme lui ait fait une si grande grâce en l'épousant. Il pense lui avoir apporté au moins l'équivalent de ce qu'elle lui donnait. Il a une droiture d'esprit un peu revêche. Il considère que madame Hélène, en l'acceptant pour mari, savait fort bien à quoi elle s'engageait; et le jour où il apprendrait qu'elle manque à son devoir...

MADAME DE VOVES.

Eh bien?

ANDRÉ.

Ah! je vous réponds que celui-là ne serait pas un mari ridicule!

MADAME DE VOVES, très troublée.

Tu me fais peur, André. Heureusement les choses n'en sont pas où tu crois. Tu juges trop vite cette jeune femme. Tout le mal vient de son enfance si triste. De bonne heure elle a trouvé le monde mauvais et la destinée injuste. De là son amertume, ses libertés de jugement et de langage et son mépris des hommes à un âge où on les connaît si peu. Mais je te l'ai déjà dit, cela même me rassure. Elle est, ou se croit trop désen-

chantée; elle a trop mauvaise opinion des hommes pour faire ce que vous craignez. Elle a eu le tort de se marier sans amour: et je ne suis pas sûre que monsieur Rousseau ait su la prendre comme il fallait. A vrai dire le brave garçon n'en a guère eu le loisir. Mais laissez faire le temps. Elle verra peu à peu quel honnête homme est son mari, et que le plus simple et le plus sûr c'est encore de lui être fidèle... Oui, elle le verra : car avec sa fantaisie un peu vive, elle a du sens et du cœur. Est-elle donc perdue après tout? Mais vous êtes tous là à accabler cette pauvre petite. C'est injuste, à la fin!

ANDRÉ.

Nous sommes tous là... Nous sommes deux, bien comptés... et encore madame Herbeau n'a rien dit. Et quant à moi, je n'ai rien contre madame Rousseau, et je souhaite de tout mon cœur que vous ayez raison. Je le souhaite plus que je ne l'espère, voilà tout.

MADAME DE VOYES.

Écoute, mon enfant, n'en parlons plus. Ce sujet m'est très douloureux... Tu dois avoir besoin de passer chez toi avant dîner. Laisse-moi seule avec madame Herbeau.

ANDRÉ.

Comme il vous plaira, ma mère. Je ne vous en veux pas, moi... Sans rancune? (Saluant madame Herbeau.) Madame...

SCÈNE IX

MADAME DE VOYES, MADAME HERBEAU.

Un silence.

MADAME HERBEAU.

Vous aimez beaucoup madame Rousseau?

MADAME DE VOYES.

Oui, je l'aime! Et vous ne pouvez imaginer ce que je souffre à voir se perdre cette pauvre enfant.

MADAME HERBEAU.

Mais est-elle si fort en danger? Je ne vous comprends plus. Vous disiez vous-même tout à l'heure que sa fierté et même ses affectations de désenchantement la préserveraient.

MADAME DE VOYES.

Je le disais, mais je n'en croyais pas un mot. Ne voyez-vous pas où elle en est? N'avez-vous pas deviné que, tout à l'heure, elle mentait en expliquant qu'elle était hier à cette exposition avec la mère de Bretigny? Elle ne la connaît seulement pas! N'avez-vous pas remarqué qu'après avoir refusé de venir à votre soirée, elle s'est ravisée quand elle a su qu'il y venait; qu'en se retirant, il lui a fait un signe que j'ai surpris et qu'elle est sortie cinq minutes après lui, pour le retrouver sans doute au coin de la rue? Certes, je ferai tout pour la sauver, mais je me demande s'il est encore temps.

MADAME HERBEAU.

Oh! cela, j'en répondrais. Je n'en veux pour preuves que ses maladresses. S'en tiendra-t-elle là? C'est une autre question. Si elle doit aller jusqu'au bout, rien ne l'arrêtera, croyez-le bien. Mais, après tout, elle n'est pas la première jeune femme qui ait eu... des curiosités. Ces aventures-là ne tournent pas nécessairement au tragique.

MADAME DE VOYES.

Il faut tout prévoir. Son mari, comme vous l'a dit André, est une nature énergique et naïve, qui prend les choses terriblement au sérieux. S'il la savait coupable, il la tuerait, — ou la chasserait; et alors où tom-

berait-elle? — Ce n'est pas seulement son âme, c'est sa vie qui est peut-être en péril. Vous voyez bien qu'il faut la sauver!

MADAME HERBEAU.

Vous poussez tout au noir. Le mari peut tout ignorer, c'est même le plus probable. Et alors, en supposant qu'il soit impossible de retenir cette pauvre petite femme, espérons qu'une première expérience lui ôterait l'envie d'en tenter une seconde. Cela se voit, quoi que prétendent les moralistes. Soyez persuadée que, quand elle aura passé par là, elle s'arrangera beaucoup mieux de son mari; et peut être l'aimera-t-elle. Sans cela, ils feront toujours mauvais ménage, vous verrez. Eh! mon Dieu, nous avons presque toutes de ces petites expériences dans notre passé. On n'en est que meilleure après, et plus tranquille.

MADAME DE VOYES.

Si vous croyez me rassurer!

MADAME HERBEAU.

Je vous dis ce qui me vient. Ce que j'ai peine à comprendre, c'est que vous preniez cela si à cœur. Que feriez-vous de plus si madame Rousseau était votre fille?

MADAME DE VOYES.

Elle est presque ma fille. Sa mère me l'a confiée.

MADAME HERBEAU.

Intéressante, la mère?

MADAME DE VOYES.

Une femme qui abandonne son enfant n'est pas intéressante. Mais je l'aimais telle qu'elle était... Je veux remplacer cette pauvre morte et arrêter, si je puis, les conséquences de sa faute... C'est pour moi un devoir sacré.

MADAME HERBEAU.

Vous êtes étrange. N'a-t-on pas toujours assez de devoirs, sans en inventer?

MADAME DE VOYES.

Ils vont encore se rencontrer chez vous. Il faudrait veiller sur elle, sans qu'elle s'en aperçût. Puis-je compter, en cas de besoin, sur votre aide?

MADAME HERBEAU.

Vous savez que je vous suis toute dévouée... Mais ce que vous ferez ou rien...

SCÈNE X

MADAME DE VOYES, seule.

Est-il vrai que nous ne nous perdions jamais seuls, que toute faute soit un germe malfaisant qui se propage, et que le mal que nous faisons ensemence toujours le mal dans d'autres âmes? Ne permettez pas, mon Dieu, que ma fille soit comme mon péché qui se renouvelle et qui marche devant moi. Montrez-moi, en la préservant, que vous m'avez pardonné. J'ai besoin de sa vertu pour me sentir absoute. Mais surtout, Seigneur, j'aime cette enfant de ma folie et de mes larmes, devenue l'instrument de mon expiation; et je ne veux point qu'elle souffre comme moi. Pour cela, je ferai tout, mais sans vous je ne puis rien. Sauvez-la, mon Dieu! et faites de moi ce qu'il vous plaira!

ACTE DEUXIÈME

Chez madame Herbeau.

Une serre attenant au grand salon où on joue la comédie.
Deux portes au fond; une porte de côté.

SCÈNE PREMIÈRE

ANDRÉ, BRETIGNY, puis MADAME HERBEAU
HÉLÈNE et BARILLON.

On entend des applaudissements.

ANDRÉ.

Ouf! c'est fini. (Entrent Barillon avec madame Herbeau en toilette du XVIIIe siècle et Hélène.) Ah! chère madame, tous mes compliments.

BRETIGNY.

Et tous les miens. Vous nous avez dit ce rôle de la petite princesse avec une finesse, une grâce, une émotion!

MADAME HERBEAU.

Je sens très vivement, voilà tout. Mais c'est monsieur Barillon qu'il faut féliciter. Sa pièce est si charmante, si vraiment française. Moi, cela m'a remis de l'article de Rigault, vous savez? dans la *Revue des Deux Mondes*.

BRETIGNY.

Sur Charlemagne?

MADAME HERBEAU.

Oui. Quelle étroitesse de point de vue! Il ne tient compte que des faits.

HÉLÈNE.

C'est pourtant si peu de chose en histoire!

MADAME HERBEAU.

N'est-ce pas? Avec une méthode pareille, pas de large compréhension, pas d'envolée. Il a l'air de marcher avec des semelles de plomb.

BARILLON.

Tout le monde sait d'ailleurs que les chroniques de Théobald, sur lesquelles il construit tout son échafaudage, sont absolument apocryphes.

HÉLÈNE.

Il n'y a que lui qui l'ignore!

MADAME HERBEAU.

J'ai été particulièrement choquée de ce qu'il dit des mœurs de Charlemagne... Il s'étend là-dessus avec une insistance!

BARILLON.

Rigault, madame, a eu une jeunesse austère. Il prend sa revanche; il faut l'excuser. C'est l'été de la Saint-Martin d'un homme qui n'en a pas eu d'autre.

MADAME HERBEAU.

Oh! monsieur, soyez sûr que personne n'apprécie plus que moi son caractère et son talent.

HÉLÈNE.

Cela se voit assez.

MADAME HERBEAU.

Et *Fleur séchée*, le nouveau roman de Bernier, qu'en pensez-vous, monsieur Barillon?

BARILLON.

Mon Dieu, madame, je ne suis pas très libre pour parler de Bernier. Je l'admire beaucoup; mais il y a une telle différence entre nos deux natures d'esprit...

HÉLÈNE.

Que vous ne pouvez pas le souffrir?

BARILLON.

Je ne dis pas cela. Mais enfin, j'ai beau goûter l'ensemble de ses ouvrages: aussitôt que j'entre dans le détail...

HÉLÈNE.

Ça vous exaspère?

BARILLON.

Non, mais je ne comprends pas toujours bien: et je m'en veux, car c'est sans doute ma faute.

MADAME HERBEAU.

Moi, je vous avoue que j'adore les romans de Bernier. Je trouve cela d'une subtilité! d'une puissance d'analyse! d'une psychologie!... Ah! d'une psychologie!...

BARILLON.

Oui, beaucoup d'étalage. Un forceps pour extraire une souris.

MADAME HERBEAU.

Mais quelle science du cœur féminin!

BARILLON.

Qu'est-ce que c'est que ça, le cœur féminin? Il y a des femmes, et qui ont chacune un cœur, — du moins on le dit.

MADAME HERBEAU.

Mais quelle élégance de ton! et quelles exquises peintures des mœurs mondaines!

BARILLON.

Vous trouvez? Hum! Bien en toc, les gens du monde. Ils s'appliquent trop à l'être. Et puis, voulez-vous mon avis? Ils disent qu'ils s'habillent à Londres. Ça n'est pas vrai. Ils s'habillent à l'*Old England*... vous savez? les voitures rouges... Au reste, tout ce que je dis là n'empêche pas Bernier d'avoir un immense talent et d'être un charmant garçon.

ANDRÉ.

Cela, je l'attendais. Chaque fois qu'on vient d'éreinter un confrère, on ne manque pas d'ajouter : Mais quel homme délicieux! et quel talent, — autrefois!

BARILLON.

Eh! c'est encore un hommage. (A madame Herbeau.) Mais pardon, madame, il faut que j'aille remercier mes autres interprètes.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins BARILLON, GONTRAN.

BRETIGNY.

Eh bien, Gontran, comment avez-vous trouvé la petite machine de Barillon?

GONTRAN

Oh! très gentil, très gentil. (A madame Herbeau.) Madame, vous avez été ravissante... Mais, entre nous, où Barillon a-t-il vu le monde? Avez-vous remarqué? « Crème ou rhum? » C'est immense! Le comte a un tilbury, comme dans les romans de Balzac.

BRETIGNY.

Vous les avez lus?

GONTRAN.

Non. Et l'amazone qui a un voile bleu et une cravache, — à pommeau ciselé, naturellement... Non, laissez-moi me tordre.

BRETIGNY.

Tordez-vous, Gontran.

GONTRAN.

Non, voyez-vous, il n'y a rien d'amusant comme les littérateurs quand ils se mettent à peindre les gens du monde.

HÉLÈNE.

Si! Il y a les gens du monde quand ils se mettent à parler littérature.

MADAME HERBEAU.

Messieurs, voilà un quart d'heure qu'on danse sans vous, je vous en avertis. Ce coin est réservé aux personnes graves : sauvez-vous donc.

SCÈNE III

ANDRÉ, seul.

Il a d'abord suivi les autres, puis revient sur ses pas.

Ah! tant pis! je reste ici, moi. Il fait trop chaud par là.

SCÈNE IV

ANDRÉ, PIERRE ROUSSEAU.

ANDRÉ.

Tiens! l'ami Pierre! Dis donc, tu n'as pas l'air de t'amuser non plus?

ROUSSEAU.

Mon ami, je sais que je suis ici, pour le moins, jusqu'à trois heures du matin. Or, je ne danse pas, je ne joue pas, je ne cause pas, car je ne connais à peu près personne ici, et, du reste, je n'ai rien à dire. De plus, je songe qu'il faut que je sois à huit heures à mon lycée, et que j'ai demain trois heures de classe et quatre heures de leçons particulières... Je te dis cela à toi... Dans ces conditions, il m'est difficile d'être d'une gaieté folle.

ANDRÉ.

C'est juste. Mais pourquoi te surmener à ce point? Tu n'as pas d'enfants...

ROUSSEAU.

Malheureusement.

ANDRÉ.

Pour qui donc fais-tu ce métier de galérien?

ROUSSEAU.

Hé! mon cher, il faut songer à l'avenir. Ma femme, comme tu sais, ne m'a pas apporté une grosse dot... Je ne puis compter que sur mon travail...

ANDRÉ.

Alors, tu fais des économies?

ROUSSEAU.

Non.

ANDRÉ.

C'est donc que tu as des vices secrets?

ROUSSEAU.

Toi, laisse-moi tranquille... Tu sais bien ce que c'est que la vie de Paris. Pour peu qu'on veuille un peu de confort chez soi et qu'on sorte de temps en temps...

ANDRÉ.

Oui, les robes coûtent cher, et les chapeaux, et les voitures et le reste. En sorte que tu t'éreintes le jour uniquement pour avoir le plaisir d'avaler ta langue la nuit, dans des embrasures de portes! Ce n'est pas drôle, en effet. Et elle ne se doute même pas?...

ROUSSEAU.

Qui, elle?

ANDRÉ.

Pardon.

ROUSSEAU.

Écoute, André; tu as là une mauvaise pensée. Mais, comme je suis sûr de ton amitié, j'aime mieux répondre à tes insinuations que de m'en fâcher. Eh bien, non, elle ne comprend pas ce que je fais pour elle. Ou plutôt, elle n'y pense pas; et je me garde bien de troubler sa sécurité sur ce point. Elle est jeune, elle a de l'esprit, tout le monde lui fait fête. Il est tout naturel qu'elle trouve du plaisir dans ces réunions où je m'ennuie si fort; et il est naturel aussi que je me sacrifie un peu pour qu'elle soit contente. Elle est trop jolie, trop élégante pour moi, faite pour vivre d'une autre vie et dans un autre monde. Ce n'est pas sa faute. Et tout cela, je le savais... ou je devais le savoir.

ANDRÉ.

Mais elle le savait aussi, il me semble.

ROUSSEAU.

Comment veux-tu? Elle était trop jeune. Elle avait été élevée dans des conditions qui n'avaient guère développé en elle le sens pratique, mais plutôt des habitudes de rêvasserie et des désirs de liberté. Je suis venu, mon affection l'a touchée, et elle ne s'est point demandé si nous étions bien faits l'un pour l'autre.

C'est moi qui aurais dû me le demander. Mais voilà! j'ai cru qu'elle m'aimait. Et, en effet, elle m'aimait un peu. Seulement... Comment te dire cela?... J'en paraissais trop sûr et, par suite, j'ai peut-être été d'abord maladroit avec elle... Il aurait fallu plus d'esprit et de loisir que je n'en ai pour lui faire accepter une médiocrité de vie qu'elle n'avait sans doute pas prévue. En somme, je ne puis lui en vouloir. Notre malheur, à tous deux, c'est d'être trop différents... Te souviens-tu, dis, du lourdaud que j'étais au collège? Celui qui, à ce moment-là, aurait tiré mon horoscope, n'aurait pas manqué de dire : — « Ce garçon-là sera un brave homme et un bon travailleur. Il épousera quelque bonne fille de son pays, simple comme lui, une ménagère sérieuse et modeste; il aura beaucoup d'enfants et vivra à peu près heureux dans son coin. » — Et me voilà le mari de la plus élégante petite femme, de la plus brillante, de la plus singulière! Je n'ai, moi, aucun des dons qui pourraient la séduire, et il n'y a rien de commun dans nos pensées. C'est comme une étrangère que j'ai chez moi. Et cependant, je sens qu'il y a en moi une puissance d'affection et, si j'ose dire, un tas de bons sentiments qui devraient me faire trouver grâce à ses yeux. Mais je ne sais pas les lui montrer, et elle passe à côté sans les voir.

ANDRÉ.

Tu es malheureux?

ROUSSEAU.

Eh bien, oui, là!... C'est stupide; mais par moments je voudrais être un de ces jolis messieurs qui n'ont peut-être pas grand'chose dans la cervelle ni dans le cœur, mais qui sont « du monde », qui savent s'habiller, qui ne sont point timides, qui lui disent des fadeurs et qui la font danser. Tiens, j'aime mieux ne pas les voir, et c'est pour cela que je suis venu me

réfugier ici. Non pas que je sois jaloux, Dieu merci! Elle juge ces pantins à leur valeur et passe son temps à leur dire des choses désagréables. Il faut lui rendre cette justice, qu'elle n'est point coquette. Mais, enfin, ces gens-là l'amusent, ils la font rire et elle se plaît avec eux. En vérité, quoiqu'elle soit trop fière, trop moqueuse, trop dédaigneuse, trop... je ne sais quoi pour être jamais à personne, il me semble pourtant qu'elle est à tout le monde plus qu'à moi. Et c'est cela qui est dur.

ANDRÉ.

Voyons, mon ami, n'exagère rien. Deux ou trois mauvaises heures sont bientôt passées... et tu as ta revanche en rentrant.

ROUSSEAU.

Tu crois?

ANDRÉ.

Ah! mon pauvre vieux! mon pauvre vieux!

ROUSSEAU.

Hein! Quoi? Qu'est-ce que j'ai dit? Qu'est-ce que tu as? Ah çà! mon cher ami, je te serais obligé de ne pas me plaindre si fort! Il n'y a pas un mot de vrai, entends-tu, dans tout ce que tu m'as fait dire?... Ce n'est rien, au fond, absolument rien. J'ai pleine confiance en elle et elle le mérite. C'est l'essentiel, cela. Et pour le reste, comment pourrait-elle savoir, puisque je n'ose rien lui dire? André, je t'en supplie, ne va pas la juger mal. Tu m'as pris dans un moment de mauvaise humeur, de rancune injuste. Tout cela, parce que je m'ennuie au bal. Ah! tiens, je suis une brute, une simple brute!

A ce moment, Gontran et un monsieur entrent dans la serre, puis s'arrêtent dans l'embrasure d'une des portes, et regardent dans le grand salon.

SCÈNE V

LES MÊMES, GONTRAN, UN MONSIEUR.

LE MONSIEUR.

Rudement jolie, cette petite femme!

GONTRAN.

Laquelle?

LE MONSIEUR.

Là... tenez... avec Bretigny.

GONTRAN.

Ah! oui. Je ne la connais pas, mais voilà trois fois qu'elle valse avec lui. Il ne s'ennuie pas, Bretigny.

Rousseau s'est levé, malgré un geste d'André pour le retenir. Il a vu la femme dont on parlait et entre dans le grand salon, par la porte de droite, à la suite de Gontran et du monsieur.

ANDRÉ, à Rousseau.

Où vas-tu?

ROUSSEAU, brusquement.

Laisse-moi. Je vais voir danser. Ça m'amusera peut-être.

ANDRÉ.

Oh! mais je ne te quitte pas comme ça.

Au moment où il sort avec Rousseau par la porte de gauche, Hélène et Bretigny entrent en valsant par l'autre porte.

SCÈNE VI

HÉLÈNE, BRETIGNY.

BRETIGNY. Il suit des yeux Rousseau et André.

Voilà une sortie pleine d'à-propos.

HÉLÈNE.

De qui parlez-vous?

BRETIGNY.

De votre mari, qui va vous chercher dans le grand salon.

HÉLÈNE.

Eh bien...?

BRETIGNY.

Qu'il cherche! n'est-ce pas?

HÉLÈNE.

Je n'ai pas dit cela.

BRETIGNY.

Non; mais vous pensez qu'il vous trouvera plus facilement si nous restons ici?

HÉLÈNE.

Vous êtes sûr?

BRETIGNY.

Et vous?

HÉLÈNE.

Restons donc... en l'attendant.

BRETIGNY.

Ça, c'est gentil... Nous allons causer bien tranquillement, voulez-vous. (Il la fait asseoir.) Là... Le croyez-vous, à présent, ce que vous ne vouliez pas croire l'autre jour?

HÉLÈNE.

Quoi?

BRETIGNY.

Que je vous aime.

HÉLÈNE.

Non, vous vous trompez. Vous n'aimez que vos chevaux... et votre tremplin. Vous avez le cœur sec

comme du bois mort; vous vous appliquez à voir les hommes aussi plats et le monde aussi laid que possible, — sans doute parce que cette façon de voir vous est commode et vous absout d'avance, à vos propres yeux, de tout ce que vous pouvez vous permettre. Vous passez votre vie à railler toutes les illusions et tous les sentiments naïfs... Comment voulez-vous que je vous croie?

BRETIGNY.

Hé! qu'est-ce que cela fait, ce que je dis devant les autres? Mon ironie et mon prétendu désenchantement, tout cela n'est qu'un masque... Suis-je donc obligé de montrer aux indifférents le fond de ma pensée et de mon cœur? Mon histoire est bête comme tout, et elle est bien vieille, allez! On raille, on nie la passion, on se croit très fort, on se dit invulnérable... Et puis un beau jour on rencontre une femme... celle qu'on n'attendait pas; on reçoit un coup en plein cœur... on aime... et l'on sent qu'il n'y a au monde que l'amour qui vaille la peine de vivre.

HÉLÈNE.

Vous ne pouvez parler autrement. Au point où nous en sommes, ne pas me jurer que vous m'aimez serait de l'impertinence. Vos ingénieux discours ne prouvent donc rien, sinon que je ne vous déplairais pas comme maîtresse. Mais cela, vous n'avez pas besoin de me le dire et vous comprendrez que cela ne me suffise point.

BRETIGNY.

Comment donc faire pour vous convaincre? Ah! vous me croiriez si vous m'aimiez vous-même. Voyons, m'aimez-vous un peu?

HÉLÈNE.

Oui, un peu, mais... comment vous dire cela? Je ne sais pas si c'est vous, si c'est votre personne que j'aime,

ou seulement ce que vous représentez pour moi, c'est-à-dire autre chose que ce que j'ai, une autre existence, un autre monde. Si cela n'était ridicule, je dirais que je suis une âme inquiète... Mais je n'en sais pas plus long. On a rendu l'amour difficile aux femmes d'aujourd'hui. Elles sont trop averties. La conversation et les livres ne leur laissent plus assez d'illusions. Elles ont la science avant l'expérience... Si je vous crois, si je vous cède... combien cela durera-t-il?

BRETIGNY.

Toujours. Mais pourquoi me le demandez-vous? Vous savez bien que je ne puis vous faire une autre réponse. Toujours, c'est-à-dire aussi longtemps que vous m'aimerez.

HÉLÈNE.

Mais mon mari?

BRETIGNY.

Vous ne l'aimez pas.

HÉLÈNE.

Je l'estime.

BRETIGNY.

C'est ce que je disais. Hé! nous ne lui voulons pas de mal... Ne parlons pas de lui, cela vaudra mieux.

HÉLÈNE.

Mais si j'allais me tromper? Si je n'allais point trouver, dans l'aventure où vous voulez m'engager, ce que j'y cherche et ce que j'en attends? En somme, ce que j'aime en vous, ce n'est peut-être que l'inconnu. Quand il n'y en aura plus, quand j'aurai vu, quand je saurai, si j'allais dire : Quoi! ce n'est que cela?

BRETIGNY.

Que voulez-vous que je réponde? Il n'y a qu'une chose que je puisse vous garantir : mon grand amour

pour vous. Si la réalité doit être inférieure à votre rêve, je l'ignore aussi bien que vous, — et vous n'avez qu'un moyen de le savoir...

HÉLÈNE.

Mais ce qui m'attend après, — même en supposant que l'épreuve ait d'abord réussi ? Ce qui m'attend quand l'heure qui vient toujours sera venue : l'abandon, l'amertume, le remords... On connaît le dénouement habituel de ces sortes d'aventures.

BRETIGNY.

Eh oui ! voilà des siècles qu'on dit cela aux femmes. Le théâtre et les romans le leur répètent tous les jours et les moralistes leur en rebattent les oreilles. Et elles ont continué d'obéir à leur cœur, et elles ont bien fait ! car il y a des heures que rien ne paye trop cher. Mais au reste elles n'étaient pas libres de faire autrement... Quelle chose étrange ! Vous allez être à moi, je le sens, je le veux... et vous passez votre temps à gâter, à détruire d'avance notre rêve commun. Voilà vraiment une singulière conversation d'amour ! Et comme ces « si » et ces « mais », comme toute cette chicane est indigne de vous ! Donnez-vous donc franchement et fièrement ! Vous n'êtes point comme les autres femmes...

HÉLÈNE.

Oui, oui, je sais, le grand argument ! celui auquel les femmes se laissent toujours prendre : « Vous n'êtes point comme les autres ! »

BRETIGNY, lui prenant la main.

Hélène ! Hélène ! C'est vous qui m'accusiez tout à l'heure de manquer de naïveté et de foi. Que dirai-je de vous ? Comme il faut que vous ayez souffert, et quelle rancœur a dû s'amasser en vous pour que vous ayez le courage de railler en ce moment !... Vous voyez bien que vous n'êtes pas comme les autres femmes ! Et c'est

pour cela que je vous aime. Je vous comprends si bien! J'aime l'amertume de votre esprit, votre grâce indocile, vos fiertés, vos mouvements de révolte... Et vous aurez beau faire, c'est cela même qui vous jettera dans mes bras. Ce qui vous trouble au fond, c'est un grand désir d'aimer, — et de vivre pleinement. N'en ayez point de honte et n'y résistez plus; ce serait inutile. Il y a quelque chose de plus fort que la raison et les raisonnements, de plus fort que l'expérience, la peur, le doute et même l'ironie, ce qui fait qu'en ce moment vous frémissez sous mon étreinte et que je suis remué, moi, jusqu'au fond du cœur...

A ce moment André et madame de Voves paraissent à la porte de droite. Bretigny, qui a pris Hélène par la taille, les aperçoit et fait comme s'il continuait de danser.

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que vous faites?

BRETIGNY.

Chut!... Les gendarmes!... Dites-moi que vous viendrez demain... où je vous ai dit.

HÉLÈNE.

Demain? Vous n'y penserez plus.

Ils sortent par la porte de gauche.

SCÈNE VII

ANDRÉ, MADAME DE VOVES.

ANDRÉ.

Vous avez vu?

MADAME DE VOVES.

J'ai vu madame Rousseau danser avec monsieur de Bretigny.

ANDRÉ.

C'est tout?

MADAME DE VOYES.

Y a-t-il autre chose?

Un temps.

ANDRÉ.

Je viens de causer avec Rousseau. Le pauvre garçon m'a fait de la peine.

MADAME DE VOYES.

Qu'est-ce qu'il a?

ANDRÉ.

Si vous croyez que c'est agréable, pour un homme qui travaille tout le jour, de traîner comme cela sa femme de soirée en soirée!

MADAME DE VOYES.

Ce n'est que cela? Tu m'avais fait peur. Bah! cela lui arrive une fois par semaine, deux fois au plus.

ANDRÉ.

C'est encore trop... Je crains décidément que vous n'ayez pas rendu un très bon service à madame Rousseau — et à son mari, — en les attirant ainsi dans votre monde.

MADAME DE VOYES.

J'ai beaucoup d'amitié pour Hélène. Je l'invite ou la fais inviter, parce que cela lui fait plaisir et me permet de la voir plus souvent. Puis ce monde était celui de sa mère, après tout. Enfin, la corvée n'est pas plus dure pour monsieur Rousseau que pour d'autres maris, et il pourrait se dispenser de te faire ses doléances.

ANDRÉ.

Pierre ne m'a rien dit, ma mère. Seulement, comme je le connais, je devine qu'il est très malheureux et qu'il a d'autres ennuis que celui de stationner dans un bal... Mais vous, êtes-vous contente du succès de votre

petite amie? Ce qui fait le malheur des uns... Demandez le reste à Bretigny.

MADAME DE VOYES.

Quoi donc! Qu'y a-t-il encore?

ANDRÉ.

Il y a que madame Rousseau et lui ne se quittent plus, et qu'on le remarque, et qu'on en cause. Vous le savez aussi bien que moi!

MADAME DE VOYES.

Oui, je le sais. Je ne voulais pas t'en parler : j'ai si grand'peur de la sévérité de tes jugements sur elle! Je t'en prie, ménage-la dans ta pensée. Qui sait s'il n'y a pas, dans tout cela, de la faute de son mari? Je suis bien sûre, moi, qu'elle n'est pas mauvaise. Il faut qu'il y ait entre eux quelque horrible malentendu... C'est un très brave homme, ton Rousseau; il a, si tu veux, toutes les vertus. Mais, enfin, pourquoi n'a-t-il pas su se faire aimer?

ANDRÉ.

Hé! parce qu'elle n'a pas de cœur!

MADAME DE VOYES.

Non, non, ne dis pas cela. Je te jure qu'elle n'est pas ce que tu crois... Inquiète seulement et tourmentée... L'esprit faussé, dès l'enfance, par l'injustice d'un malheur où elle ne comprenait rien, et, par suite, ne sachant plus maintenant voir le bonheur où il est. Mais cela viendra. Elle saura un jour... En attendant, il faut la plaindre.

ANDRÉ.

La plaindre? Vous n'avez que cela à dire, ma chère mère. Et pourquoi la plaindre? Que lui manque-t-il donc? Elle a un mari qui l'adore, qui, si elle avait les goûts de sa condition, la ferait vivre largement par son

travail, et qui, sans qu'elle s'en doute, lui fait le plus grand honneur. Car Pierre n'est pas seulement, comme vous dites, un brave garçon (ce qui serait déjà joli), c'est l'homme le plus noble et, sous ses modestes allures, du caractère le plus élevé que j'aie rencontré dans ma vie. Il est possible que je le dépasse dans l'art de nouer une cravate, et que madame Rousseau, bien qu'elle me déteste d'instinct, me trouve plus « distingué » que lui. Mais moi, qui le connais, je sais le peu que je suis à côté de cet homme simple; et ce n'est pas seulement de l'amitié que j'ai pour lui, c'est du respect. Si je ne suis pas devenu un inutile et plat viveur, c'est à mon vieux Pierre, c'est à son influence que je le dois. Et voilà l'homme que cette toquée dédaigne! Et c'est elle que vous plaignez! Moi, c'est lui que je plains et de tout mon cœur! Elle se dit révoltée. Contre quoi? Contre le devoir, — contre le devoir le plus sacré et en même temps le plus facile. Voulez-vous que je vous dise? C'est une fille! comme sa mère, apparemment.

MADAME DE VOYES.

André!

ANDRÉ.

Oui, je sais, il ne faut pas y toucher non plus à celle-là. C'était votre amie... Au fait, vous ne m'avez jamais conté cette histoire. Pierre me l'a dite un jour en deux mots, et je n'ai pas demandé de détails, naturellement... Qu'est-ce que c'était que cette femme? Où l'avez-vous connue? Comment s'appelait-elle?

MADAME DE VOYES.

Tu comprends, mon enfant, qu'il ne me soit pas permis, même aujourd'hui, de te dire son nom.

ANDRÉ.

En voilà une qui a su se cacher, au moins! Car j'ai connu toutes vos amies, et je n'en vois aucune sur qui

mes soupçons puissent s'arrêter avec quelque vraisemblance... Était-elle mariée?

MADAME DE VOYES.

Oui, mariée sans amour, comme nous le sommes presque toutes.

ANDRÉ.

Qu'était son mari?

MADAME DE VOYES.

Un Bretigny, si tu veux; moins intelligent peut-être. Au bout de trois ans de mariage, il était retourné aux filles, et toute vie commune avait cessé entre la femme et lui. Elle était fort jeune encore, assez romanesque et très courtisée C'est alors qu'elle rencontra le père d'Hélène. C'était... oh! mon Dieu! c'était encore un Bretigny, celui-là! Je ne sais vraiment pas, de lui ou du mari, lequel valait le mieux.

ANDRÉ.

Mais comment votre amie est-elle sortie de l'usage qui est, je crois, de faire endosser tous les enfants au mari? Est-ce par loyauté ou par nécessité?

MADAME DE VOYES.

Par loyauté. Je te jure que ce n'est point un héroïsme que je lui attribue après coup. Elle aurait pu se rapprocher de son mari. Mais c'était une femme très fière et prête à tout plutôt que de s'abaisser à cette comédie... Aujourd'hui... ne t'indigne pas... mais je me demande si sa loyauté avait raison, et s'il ne valait pas mieux pousser la trahison jusqu'au bout que de sacrifier une innocente enfant. Sa faute l'avait mise dans une de ces situations qui ne vous laissent le choix qu'entre deux mauvaises actions. Je me demande parfois si elle n'a pas choisi la pire!

ANDRÉ.

Oh! ne dites pas cela, ma mère... Ainsi, la naissance de l'enfant a été secrète?

MADAME DE VOYES.

Absolument.

ANDRÉ.

Mais comment a-t-elle pu cacher à son mari...?

MADAME DE VOYES.

Ils avaient coutume de voyager chacun de son côté. Mon amie dissimula son état le plus longtemps qu'elle put. Puis elle prétexta un voyage pour sa santé. Je partis avec elle.

ANDRÉ.

Oui, je me souviens. J'avais six ans et c'était la première fois que vous me quittiez. Mon père ne s'occupait point de moi, et vous m'aviez laissé tout seul à la campagne avec ma gouvernante... Et vous ne reveniez toujours pas! J'étais bien petit, mais je ne pouvais pas me consoler.

MADAME DE VOYES.

Ah! mon pauvre enfant, le triste voyage! C'est à Genève, dans une chambre d'hôtel, obligée de mentir du matin au soir, de se cacher, d'acheter le silence des mercenaires, parmi la plus affreuse détresse morale, et des terreurs et des écœurements sans nom, qu'elle mit au monde sa pauvre petite fille. L'enfant fut inscrite à l'état civil comme née de père et mère inconnus. Je me souviens qu'un garçon d'hôtel et un clergyman qui se trouvait là signèrent en qualité de témoins. On mit l'enfant en nourrice, dans un village loin de Paris, et quand elle eut cinq ans, au couvent des Visitandines de Tours, dont je connaissais la supérieure.

ANDRÉ.

Et le père?

MADAME DE VOYES

Ah! oui, le père... Eh bien, mais il s'était conduit

en homme du monde. Il avait d'abord insinué à mon amie avec des tours de phrase charmants que... l'accident n'était peut-être pas irréparable, et, qu'après tout, elle avait un mari; et, peu de temps après, il s'était... dérobé, toujours avec des formes exquises, en jurant de s'occuper de l'enfant et de l'adopter plus tard... Puis vint la guerre. T'ai-je dit qu'il était officier de cavalerie? Il fit son devoir et mourut bien. Cette mort lui épargna sans doute des lâchetés futures. Au fond, j'ai toujours pensé qu'il n'était pas très convaincu de sa paternité, — sans doute parce que cette idée lui était désagréable. Mais il faisait semblant d'y croire, par politesse. Il n'était pas méchant. Pauvre garçon!

ANDRÉ.

Jusqu'ici, ma mère, votre amie n'est qu'une pauvre créature, dont il faut peut-être avoir pitié. Mais ensuite?... Quand est-elle morte?

MADAME DE VOYES.

Mais... neuf ou dix ans après.

ANDRÉ.

Ainsi, cette mère a vécu dix ans sans se soucier de sa fille. Car je le sais par Pierre, vous seule alliez voir mademoiselle Hélène à son couvent.

MADAME DE VOYES.

Sa mère y allait aussi, quelquefois, en se donnant, comme moi, pour une vieille amie des parents d'Hélène.

ANDRÉ.

Elle y est allée quelquefois! Ah! c'est très bien de sa part! C'était certes une femme prudente! Pourtant elle devait jouir de quelque liberté, puisqu'elle avait pu dissimuler son aventure à son mari... Vous vous trompiez tout à l'heure, ma mère. Ce n'est pas par loyauté qu'elle s'était refusée à introduire à son foyer un

enfant adultérin. C'est qu'elle n'a pas pu, c'est que les moyens lui ont manqué de pousser la trahison jusqu'au bout. Une femme qui aurait conservé, dans sa chute, le courage et la probité que vous attribuez à votre amie, n'aurait pas abandonné son enfant! Une femme si fière dans la faute n'aurait pas été une si mauvaise mère.

MADAME DE VOYES.

Défie-toi, mon enfant, de la raideur de ta logique... Tu as la meilleure âme du monde et l'esprit le plus droit. Mais, crois-moi, il y a bien des choses où tu n'entends rien. L'homme et la femme sont parfois plus compliqués que tu ne penses. Prends garde de manquer d'intelligence et de bonté. Je ne puis d'ailleurs te dire certaines choses qui t'aideraient à comprendre... Ne juge pas les autres avec tant d'assurance; n'aie pas la vertu impitoyable!

ANDRÉ.

C'est que je vois clairement tout le mal que cette femme a fait, et qui continue de fructifier après elle!... Ne l'excusez pas, ma mère. J'en appelle à vous-même. Auriez-vous fait comme elle, à sa place?... Pardon! ma question est absurde et suppose l'impossible... Mais, voyons, vous qui êtes une mère si adorable et si tendre, quelle qu'ait été cette femme et dans quelques conditions qu'elle ait mis cette enfant au monde, pouvez-vous comprendre qu'elle l'ait délaissée à ce point? A quel orgueil, à quel intérêt l'a-t-elle sacrifiée? Si jamais madame Rousseau est une femme perdue, croyez-vous que son enfance abandonnée et l'indifférence de sa mère n'y auront été pour rien? Je ne comprends pas vos indulgences, sans doute parce que je n'ai pas votre vertu. Jamais je ne pourrai concevoir qu'il n'y ait pas des devoirs qui priment tout, dont rien au monde ne saurait excuser l'oubli; et je vous déclare, moi, que cette femme...

MADAME DE VOYES.

Tais-toi, André, tais-toi! Certes, elle a été coupable. Mais je te jure, mon enfant, que ce n'est pas à toi de la juger. Si tu l'avais connue, tu n'aurais pas eu le courage de la maudire. C'est vrai, elle a été longtemps une mère négligente. Cependant elle s'est occupée de sa fille et elle est allée la voir beaucoup plus que tu ne crois... Et depuis, ah! comme elle s'est repentie!... Car je ne t'ai pas dit la vérité tout à l'heure. Elle vit encore... Elle a un fils. Elle l'avait avant sa faute. Il a ton âge. Elle l'aime avec une infinie tendresse, et a su lui mettre au cœur la haine du mal. Au temps où elle était le plus coupable, c'est par là qu'elle croyait se racheter. C'est à cause de lui, pour qu'il ne sût jamais rien, pour qu'il n'eût pas, hélas! à la juger que la malheureuse a tout fait. Ce fils est sa seule consolation, sa seule joie au monde... Mais, si jamais il avait des doutes, s'il l'interrogeait, s'il lui parlait comme tu viens de le faire... Ah! je te jure qu'elle aimerait mieux être morte!

Un silence.

ANDRÉ.

Ma mère, que désirez-vous que je fasse?

MADAME DE VOYES.

Veille sur Hélène. Mais que ce ne soit pas seulement par amitié pour son mari. Que ce soit aussi par affection pour elle. Tu le dois.

Elle sort rapidement par la porte de côté.

SCÈNE VIII

ANDRÉ, puis BRETIGNY et HÉLÈNE, puis ROUSSEAU.

Bretigny et Hélène entrent en dansant, puis s'arrêtent.

BRETIGNY, à Hélène.

Madame, je vous rappelle que vous m'avez promis la prochaine valse.

ROUSSEAU, s'avançant brusquement.

Je vous demande pardon, monsieur. (A Hélène.) Il est trois heures. Je suis rompu de fatigue, et vous savez à quelle heure il faut que je sois sur pied... Nous allons partir, si vous le voulez bien.

HÉLÈNE.

Mais...

ROUSSEAU.

Je vous en prie.

HÉLÈNE.

C'est bien, je vous suis.

ANDRÉ, allant vers Rousseau et lui serrant la main.

Bonsoir, mon cher vieux.

ROUSSEAU.

Bonsoir.

SCÈNE IX

ANDRÉ, BRETIGNY.

ANDRÉ, comme prenant une résolution.

Allons! (A Bretigny.) Écoutez-moi bien, Bretigny. Ce que j'ai à vous dire est un peu étrange. Je manque à toutes les règles de convenance et de bon goût. Mais je me sens obligé en conscience de passer par-dessus. Je vous affirme que j'obéis aux mobiles les plus pressants et à la fois les plus désintéressés, et que ma démarche enfin, si bizarre qu'elle puisse vous paraître, n'a dans mon intention rien d'offensant pour vous.

BRETIGNY.

Peste! Quel préambule! Allons, dites vite.

ANDRÉ.

Vous n'êtes pas un méchant homme, n'est-ce pas? Vous cherchez votre plaisir où vous croyez le trouver, mais vous ne faites pas le mal sciemment? Et si, tout près de le faire, j'entends un mal profond, irrémédiable, hors de toute proportion avec le plaisir que vous en tireriez: si, tout près de commettre une action qui serait pour d'autres êtres l'origine d'infinies souffrances, on vous avertissait loyalement, sans intérêt et sans haine, vous seriez capable de vous arrêter à moitié chemin?

BRETIGNY.

Espérons-le... Mais où voulez-vous en venir avec ces propos solennels?

ANDRÉ.

A ceci : ne devenez pas l'amant de madame Rousseau.

BRETIGNY.

Hein! Quoi? Ai-je bien entendu? Je pensais bien, après toutes vos préparations, que vous alliez me dire quelque chose d'un peu extraordinaire. Mais là, vrai! je ne m'attendais pas à cela.

ANDRÉ.

Ne riez pas; il n'y a pas de quoi.

BRETIGNY.

Je rirai si cela me plaît, mon cher. Je devrais peut-être prendre la chose autrement. Mais vous vous êtes entouré d'un tel luxe de précautions qu'il m'est difficile de me fâcher. Je vous poserai seulement deux questions. D'abord, où avez-vous pris que je veux être l'amant de madame Rousseau?

ANDRÉ.

Depuis un mois vous lui donnez des rendez-vous dans les rues et dans les musées, et vous l'avez, peu s'en

faut, compromise ce soir. Ne niez pas l'évidence. A quoi bon?

BRETIGNY.

Alors, vous m'espionnez?

ANDRÉ.

Ne cherchez pas à m'offenser... Je suis venu, moi, vous adresser une prière, — tout le contraire d'une provocation.

BRETIGNY.

Soit, continuons. Voici ma deuxième question, et c'est par celle-là que j'aurais dû commencer. De quel droit me faites-vous... cette prière comme vous l'appelez? Vous n'êtes ni frère, ni parent de madame Rousseau et votre intervention est aussi blessante pour elle que pour moi... L'aimeriez-vous par hasard?

ANDRÉ.

J'aime son mari et je lui suis dévoué jusqu'à la mort.

BRETIGNY.

Vous êtes inouï, mon cher. Certainement, vous ne vous rendez pas compte du grotesque de votre conduite.

ANDRÉ.

Je vous répète qu'il ne me plaît pas de me sentir offensé par vous, — du moins en ce moment.

BRETIGNY.

Vous êtes patient.

ANDRÉ.

Je tâche de l'être. Reprenons. Vous avez pour madame Rousseau ce qu'on appelle un caprice. Vous la désirez. Vous voulez l'ajouter à votre liste. Mais l'aimez-vous? Soyez sincère. Seriez-vous disposé, en cas de malheur, à tout quitter pour elle et à lui consacrer votre vie?

BRETIGNY.

Ah! décidément, mon cher, vous vous mêlez trop de ce qui ne vous regarde pas... Eh! laissez à son mari le soin de la défendre!

ANDRÉ.

Son mari? Souhaitez qu'il ne se mêle jamais de vos affaires. C'est un bon avis que je vous donne.

BRETIGNY.

Mon cher, voilà un mot plus maladroit que tout le reste et qui ne me permet plus de vous entendre. Je fais ce que je veux, madame Rousseau fait ce qui lui plaît, et je vous prie de me laisser tranquille.

ANDRÉ.

Ne comptez pas que je vous quitte avant de vous avoir tout dit. Ce qui vient de vous faire parler, c'est un misérable mouvement de vanité masculine. Eh! je ne doute pas de votre courage et je n'ai pas prétendu vous faire peur... De grâce, n'achevez pas l'œuvre mauvaise que vous avez commencée. Ce que vous faites, vous l'ignorez peut-être; je vais vous le dire. Voilà une jeune femme, inquiète, faible, il est vrai, — imprudente et curieuse, si vous voulez, — mais honnête jusqu'à présent. Elle a un mari qui l'adore, pour qui elle est tout, et pour qui sa trahison serait la plus effroyable des douleurs. Cette femme, vous ne pouvez pas dire que vous l'aimez. Ce que vous attendez d'elle, mille autres vous le donneront. (Bretigny fait un geste de dénégation.) Oh! à peu près et sans préjudice pour personne. Alors, pourquoi la choisissez-vous? Si cette femme vous croit, si elle vous cède, c'est sûrement une âme perdue (ne souriez pas) et probablement deux existences. Et cela ne vous arrête point? (Geste ironique de Bretigny.) Mais vous faites donc le mal exprès, sans intérêt, pour l'unique plaisir de le faire? Ah! tenez, cela est lâche, vil et méchant!

BRETIGNY.

Dites-moi, cher monsieur, maintenez-vous ces derniers mots?

ANDRÉ.

Parfaitement.

BRETIGNY.

Vous ne refuserez pas au moins de m'en rendre raison?

ANDRÉ.

Quand vous voudrez!

Madame de Voves paraît au fond. — Rideau.

ACTE TROISIÈME

Chez Hélène.

Petit salon assez élégant. Une table, et de quoi écrire.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, seule. Elle prend un livre qu'elle ne lit pas.

Ah! que je m'ennuie!... Mon mari va rentrer, après sa classe du soir. Puis il se mettra à corriger des devoirs ou à donner des leçons jusqu'au dîner. Le dîner sera silencieux, comme toujours. Nous échangerons bien dix phrases, et cela nous coûtera à tous deux un grand effort. Chacun songera de son côté... Il sera fatigué de sa journée et se couchera à dix heures. Je traînerai jusqu'à onze, en lisant quelque roman... Quelle vie!... Pourtant, c'est un brave homme; il m'aime et je le crois malheureux. Eh bien, cela ne me fait rien, mais rien du tout... Je le fais souffrir, c'est évident, et c'est de cela même que je lui en veux. C'est sa faute. Pourquoi s'est-il trouvé sur mon chemin, à un moment où tout m'était bon pour sortir du couvent? Sans lui, j'aurais continué d'attendre, de rêver... Maintenant, c'est fini. L'avenir m'est muré, à moins d'une évasion violente et hasardeuse. Il me semble qu'il m'a volé, en m'épousant, toutes mes

chances de bonheur. J'ai senti cela dès le lendemain de mon mariage... Je lui en veux de tout. Il a une façon de prendre la vie et de pratiquer le devoir si tranquille, si carrée, si imperturbable, que cette assurance, cette sérénité ou cette résignation m'irritent comme une leçon perpétuelle qu'il me donnerait... Si encore il ne me déplaisait que moralement!... Non, décidément, nous nous ressemblons trop peu. Ah! que je m'ennuie!... Et l'autre? Est-ce que je l'aime? Il est certain qu'il y a entre nous des affinités de nature, et que son tour d'esprit me plaît infiniment. Le reste aussi. Et cependant je n'ose pas. Qu'est-ce qui m'arrête? Je ne crois à rien, — oh! mon Dieu, non! à rien. Ce que j'hésite à faire, est-ce une chose si extraordinaire? Des milliers de femmes l'ont fait, et le ciel ni la terre ne s'en sont dérangés... Oh! oui! tout plutôt que cette vie insipide! Enfin, je n'ai jamais rien eu de bon jusqu'à présent, moi! J'ai bien droit à quelques belles heures. Et comme ce n'est pas mon mari qui me les donnera...

SCÈNE II

HÉLÈNE, ANDRÉ, ROUSSEAU.

ANDRÉ.

Bonjour, chère madame. J'ai rencontré Pierre, nous nous sommes mis à causer, — tant et si bien que je suis monté avec lui sans m'en apercevoir. Vous n'êtes pas trop fatiguée de ce bal?

HÉLÈNE, très sèche.

Pas le moins du monde. On a eu soin de m'emmener de bonne heure. Je vous laisse, excusez-moi.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins HÉLÈNE.

ANDRÉ.

Qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi ne vous parlez-vous pas?

ROUSSEAU.

Oh! cela ne nous change guère, va! Nous nous parlons si peu d'ordinaire!

ANDRÉ.

Mais encore?

ROUSSEAU.

C'est comme cela depuis le moment où je l'ai ramenée. Je n'en pouvais plus. Et ce n'était pas seulement la fatigue... Dans la voiture, je lui ai parlé, oh! bien doucement. Pas de réponse. Ah! ces silences, ces reculs, ces refus de toute la personne, comme je les connais! Ces yeux fixes, ces lèvres serrées, ce front barré d'indifférence, comme ils m'ont déjà fait souffrir! Ne pas savoir ce qui se passe dans cette tête, sentir seulement que cette pensée, que ce cœur sont à mille lieues de vous, — et qu'on n'y peut rien!... Tu m'avais trop bien compris hier, et le mal est plus grand que je ne voulais te l'avouer. Mais laissons cela. Ce que je fais là n'est pas bien. Tu n'es que trop disposé à la juger durement. Voilà que je l'accuse quand je devrais la défendre, — ou plutôt me taire et ne pas livrer des secrets qui ne sont pas à moi seul.

ANDRÉ.

Tu te trompes, mon ami. Je n'ai rien contre madame Rousseau... Et puis, pardonne-moi, mais je considère l'amitié, — j'entends une amitié telle que la nôtre, —

comme un sentiment si supérieur à l'amour de toutes façons, par la pureté, le désintéressement, la solidité et la douceur, que, selon moi, tu ne manques à aucun devoir et n'offenses aucune délicatesse en confessant à l'ami les secrètes souffrances du mari ou de l'amant. Ce droit ne cesserait pour toi que le jour où ta femme serait en même temps ta meilleure amie : mais ce jour-là justement tu n'aurais plus rien à me confier. Parle donc sans crainte et soulage ton cœur, puisque aussi bien tu as commencé.

ROUSSEAU.

Eh bien! donc, elle ne m'aime pas, et je ne puis plus, non, je ne puis plus me résigner à son indifférence, parce que j'ai trop peur d'en deviner les raisons, qui ne sont point belles. Veux-tu la vérité toute crue? Elle me dédaigne parce que je travaille, parce que je ne suis pas riche, parce que je ne suis pas élégant, parce que je ne suis pas un homme du monde... Tu ne crois pas? Tu penses qu'elle est trop intelligente pour cela? Alors quoi? Je cherche... M'en veut-elle parce que je n'ai pas de génie, parce que je ne suis pas illustre, parce que je ne suis que le premier venu? Eh! je ne suis peut-être pas le premier venu tant que cela! et en tout cas, je ne le suis pas par le cœur. Et enfin, elle savait bien qui j'étais; je l'ai prévenue, je ne me suis pas surfait. Pourquoi m'a-t-elle pris?

ANDRÉ.

Ah! mon cher vieux, que je voudrais qu'elle t'entendît en ce moment!

ROUSSEAU.

J'avais fait un si beau rêve! Cette orpheline élevée uniquement par des religieuses, qui n'avait jamais eu d'autre maison que son couvent de Touraine, cela me semblait charmant. Je m'imaginais une âme toute

neuve, tout enfantine, tout ignorante, que je pourrais caresser et pétrir doucement. Puis j'avais tant de pitié de cette pauvre petite sans parents, sans foyer, qui n'avait jamais connu que la maternité froide des bonnes sœurs! Je me fondais en tendresse, à l'idée de la prendre, de la réchauffer, de lui donner une famille. Et je pensais qu'elle aimerait son mari et qu'il serait tout pour elle, lui ayant tout donné. Si elle avait voulu!... Te rappelles-tu la messe de mariage dans la chapelle du couvent, l'autel tout fleuri comme un autel du mois de Marie, les robes blanches des sœurs et ces voix de femmes chantant des cantiques?... J'en pleurais de joie. Tu t'en souviens! — Ah! triple idiot! qu'est-ce que j'avais donc sur les yeux? Dès le lendemain, mon ami, dès le lendemain, j'ai eu l'impression — ah! si nette et si atroce! — que je m'étais trompé, et qu'elle ne m'aimait pas, — pas même un peu, comprends-tu? Et, encore une fois, pourquoi ne m'aime-t-elle pas? Oh! ce n'est point de la passion que je lui demande, mais seulement un peu d'affection et de pitié... Serait-elle si malheureuse de se laisser adorer?

ANDRÉ.

Ce que tu viens de me dire, le lui as-tu dit quelquefois?

ROUSSEAU.

Moi? Jamais!

ANDRÉ.

Dis-le-lui, veux-tu?

ROUSSEAU.

Je n'oserais pas. Sa froideur m'arrêterait les mots dans la gorge... La chute de mes illusions a été si soudaine et si lourde que j'en suis demeuré stupide; et, depuis, j'ai toujours été timide et contraint devant elle.

ANDRÉ.

Essaye tout de même, crois-moi.

ROUSSEAU.

Non, vois-tu, c'est impossible. Car si je fais cet effort, je vois d'avance son sourire... Toutes mes tendresses seraient refoulées du coup, et alors, je le sens, ce ne seraient que des paroles dures qui me monteraient aux lèvres.

ANDRÉ.

Parle-lui toujours. Qui sait?

ROUSSEAU.

Tu crois?

ANDRÉ.

Oui. Une explication bien franche ne peut guère aggraver vos désaccords, et peut, au contraire, vous rapprocher, en dissipant bien des malentendus... Elle ne te traiterait pas comme elle fait si elle te connaissait bien. Tu lui es si supérieur (laisse-moi tout dire) par l'intelligence, le courage et la bonté! Qu'elle le sente une bonne fois! et qu'elle sente surtout que tu ne te résignes pas à être si injustement méconnu! Va, les femmes aiment la force; et, dans tous les cas, tu n'as rien à perdre. J'ai bien réfléchi depuis notre dernière conversation : j'ai tant de raisons de souhaiter que tu ne sois pas malheureux par elle! Promets-moi donc de lui parler, de faire un grand effort pour lui ouvrir jusqu'au fond ta pensée et ton cœur... J'ai besoin que tu me le promettes.

ROUSSEAU.

Je lui parlerai. Mais comme tu me dis cela!...

ANDRÉ.

C'est que je t'aime. Courage! Et compte toujours sur moi. Tu ne peux savoir à quel point je te suis dévoué... Adieu...

SCÈNE IV

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, à André.

Je vous mets en fuite, monsieur?

ANDRÉ.

Nullement, mais j'ai tant bavardé avec Pierre que je me suis mis en retard. (Saluant.) Madame...

SCÈNE V

LES MÊMES, moins ANDRÉ.

HÉLÈNE.

Je crois qu'on vous attend dans votre cabinet.

ROUSSEAU.

Qui?

HÉLÈNE.

Un de vos élèves, je pense.

ROUSSEAU. Il va pour sortir, hésite, puis revient sur ses pas.

Hélène, que vous ai-je fait?

HÉLÈNE.

Mais rien.

ROUSSEAU.

Alors, pourquoi êtes-vous comme cela, froide, renfermée, silencieuse? Vous m'en voulez donc bien de vous avoir emmenée avant la fin de ce bal?

HÉLÈNE.

Je ne vous en veux pas, et je suis comme d'habitude.

ROUSSEAU.

Oui, c'est vrai, vous êtes comme d'habitude, après tout. Un peu plus, un peu moins de silence et d'indifférence, ce n'est pas une affaire. Mais c'est justement cette façon d'être habituelle dont je souffre comme du pire malheur, et dont je me plains comme de la plus cruelle injustice.

HÉLÈNE.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

ROUSSEAU.

Oh! si; vous le savez bien. Voyons, de bonne foi, croyez-vous que je sois très heureux avec vous?

HÉLÈNE.

Je n'ai pas une telle prétention.

ROUSSEAU.

Ne raillez pas, je vous en supplie. Ce n'est pas le moment.

HÉLÈNE.

Mais quelle querelle me cherchez-vous? Qu'est-ce que j'ai fait de mal?

ROUSSEAU.

Vous le demandez? Voici. Quand je vous ai rencontrée, vous étiez la plus jolie et la plus délicieuse des jeunes filles. D'ailleurs seule au monde et aussi pauvre que moi. Je n'étais pas, je le sais, fort séduisant; mais enfin, je vous apportais mon travail, une situation honorable, un immense dévouement et un immense amour. Vous avez accepté cela librement. Certes, je ne pouvais attendre de vous qu'une bonne et loyale affection : mais cela, du moins, vous me donniez le droit d'y compter absolument par ce fait seul que vous consentiez à devenir ma femme. Il est évident que, dans ce contrat, vous apportiez plus

que moi, rien qu'en me tendant la main, — mais à condition de ne la point retirer. Or, c'est ce que vous avez fait dès les premiers jours de notre mariage. Cela est-il loyal?... Répondez donc!

HÉLÈNE.

Ce serait trop difficile... Je m'expliquerais mal... Et puis, à quoi bon?

ROUSSEAU.

A quoi bon? Mais à savoir où nous en sommes... à sauver l'avenir, s'il est encore temps. Oh! j'entre dans vos raisons autant que je puis. Je comprends que vous ayez éprouvé quelque mécompte après votre mariage. La vie que je vous offrais a pu vous sembler plus médiocre encore que vous ne vous y étiez attendue. Mais je ne croirai jamais que ce soit cela seul qui vous ait éloignée de moi : ce serait vous faire injure. Cette vie, du reste, par l'effort même que vous auriez fait pour l'accepter, vous y auriez trouvé quelque douceur. Et qu'est-ce que vous avez donc fait dans votre couvent si vous n'y avez pas appris l'amour du devoir? Le malheur, c'est que je n'ai pas su vous reconquérir à ce moment décisif. J'étais tout craintif avec vous; craintif par trop d'amour. Et puis, je n'avais pas le temps, je travaillais trop... J'ai continué.

LA BONNE, entrant.

Monsieur...

ROUSSEAU.

Quoi?

LA BONNE.

Il y a un jeune homme qui attend monsieur... Il dit que c'est pour sa répétition.

HÉLÈNE.

Je vous avais prévenu, mon ami.

ROUSSEAU.

C'est bon, j'y vais. (La bonne sort.) Vous le voyez, ce n'est qu'entre deux leçons que je puis vous ouvrir mon cœur, vous parler de ce qui est maintenant pour moi une question de vie ou de mort. Cela en devient comique, n'est-ce pas? Mais, si je travaille ainsi, c'est pour vous, pour contenter un peu vos goûts d'élégance, pour vous procurer un peu des plaisirs que vous aimez. Comme cela m'a mal réussi! Ces besognes que je m'impose et qui me prennent tout mon temps, vous rappellent d'autant mieux la médiocrité de notre condition; et les quelques satisfactions de luxe que vous leur devez vous font regretter plus amèrement d'être privée des autres. Joignez que la fatigue des soirées succédant à l'éreintement des jours n'est pas pour me rendre aimable. Ainsi, plus je fais pour vous plaire, et plus vous vous écartez de moi; et, quand je travaille pour vous, c'est contre moi que je travaille. Cela n'est-il pas triste?

HÉLÈNE.

Il fallait parler plus tôt. Je ne savais pas. Nous ne sortirons plus, voilà tout.

ROUSSEAU.

Et c'est tout ce que tu trouves à me dire? Pas une bonne parole? Pas un mot du cœur? Tu ne comprends donc pas que, dans tout ceci, ce dont je souffre, c'est ton implacable indifférence? Eh! je ne te demande aucun sacrifice, mais seulement un peu d'affection. Hélas! je ne sais pas dire ce qu'il faut pour te toucher. Mais n'est-ce rien d'être aimée comme toi? Que faut-il donc faire?... Oui, je sais, je te parais trop peu de chose. Eh bien! c'est ridicule ce que je vais dire, mais tu te trompes : je ne suis pas un si pauvre homme. Informe-toi auprès de ceux qui me connaissent bien et qui peuvent me juger. Si tu voulais, si tu daignais

t'intéresser un peu à mes travaux, à mes ambitions, tu verrais... Tu ne veux pas me croire? Tu ne dis rien? Tu as ton méchant sourire?...

HÉLÈNE.

Dites-moi, est-ce votre ami monsieur André qui vous a conseillé de me faire cette scène?

ROUSSEAU.

Ah! vous n'avez pas de cœur! Je finirai par croire que vous vous êtes jouée de moi dès le premier jour, et que je n'ai été pour vous qu'un moyen de sortir de prison. Ah! ma pauvre petite, que cela serait mal!... Vous ne répondez pas? C'est bon. Je n'ai plus rien à vous dire. Réfléchissez. Soyez prudente. Vous ne l'avez pas été à ce dernier bal... Ne protestez pas : je ne vous accuse pas encore. Je vois seulement que n'importe quel fat à la mode aura toujours plus de charme pour vous que votre mari. Mais je veillerai sur vous. C'est mon devoir. Je suis avec vous bien timide et bien ridicule. Mais je vous jure qu'à l'occasion je ne serais pas ainsi devant un homme. Tenez-vous-le pour dit!

Il sort.

SCÈNE VI

HÉLÈNE, seule.

Ah! c'est comme cela! (Elle s'assied à la petite table. Écrivant.) « Eh bien! oui! demain, à trois heures, où vous m'avez dit. » (Écrivant l'adresse.) « Monsieur Jacques de Bretigny. »

SCÈNE VII

HÉLÈNE, MADAME DE VOVES.

Madame de Voves est entrée et arrive jusque sur Hélène sans être entendue. A ce moment, Hélène se retourne et, d'un mouvement rapide, glisse la lettre sous le buvard.

MADAME DE VOVES, à part, en voyant le mouvement d'Hélène.

Ah! mon Dieu! (A Hélène.) Bonjour, mignonne. Avez-vous bien dormi?

HÉLÈNE.

Parfaitement.

MADAME DE VOVES.

Hum! on ne dirait pas. Les yeux battus... la mine pâlotte... Et votre mari va bien?

HÉLÈNE.

Très bien. Voulez-vous le voir?

MADAME DE VOVES.

Non, je le dérangerais... Alors vous n'avez rien? Bien sûr? Pardonnez-moi de vous faire cette question: mais vous savez que j'ai pour vous une affection... toute maternelle. Il ne s'est rien passé de fâcheux entre vous et monsieur Rousseau?

HÉLÈNE.

Non. Pourquoi?

MADAME DE VOVES.

J'avais cru... Je craignais... Vous ne vous fâcherez pas? vous me permettez de parler?

HÉLÈNE.

Si je ne permettais pas, vous parleriez tout de même.

MADAME DE VOYES.

Eh bien, ma chère enfant, laissez-moi vous dire que vous avez un peu trop dansé hier avec monsieur de Bretigny, et qu'on l'a remarqué.

HÉLÈNE, à part, rageusement.

Encore?

MADAME DE VOYES.

Vous n'ignorez pas sa mauvaise réputation. Vous êtes très regardée et très jalousée. Vous devez observer d'autant plus soigneusement certaines règles, certaines convenances...

HÉLÈNE.

Oh! chère madame, les convenances et moi, nous serons longtemps brouillées, j'en ai peur. L'esprit de monsieur de Bretigny m'amuse: je crois que le mien ne lui déplaît pas. Nous causons volontiers ensemble, et nous nous soucions peu des malveillants. Vous savez aussi bien que moi qu'il y avait à ce bal une bonne demi-douzaine de couples... illégitimes, qui ne se sont rejoints qu'avec une grande discrétion et qui ont été en effet fort convenables. Ces convenances que vous m'opposez ne sont donc qu'hypocrisie.

MADAME DE VOYES.

Elles ne sont hypocrisie, en tout cas, que chez ceux qui ont violé des règles plus essentielles. Ces convenances sont les rites extérieurs de l'honnêteté. Et ce sont les rites, même absurdes, qui entretiennent les religions.

HÉLÈNE.

Eh bien, je suis une hérétique, voilà tout: mais je croyais l'inquisition abolie.

MADAME DE VOYES.

Vous me trouvez bien pédante et bien insupportable?

Pardonnez-moi. Je vous assure que j'ai un grand mérite à risquer ainsi de vous déplaire.

HÉLÈNE.

Je vous ai peinée? C'est bien contre ma volonté. Avouez aussi qu'il vous arrive de me tourmenter pour peu de chose.

MADAME DE VOYES.

J'ai tant vu souffrir votre mère, que tout m'épouvante pour vous.

HÉLÈNE.

A-t-elle tant souffert?

MADAME DE VOYES.

Hélène!

HÉLÈNE.

Je ne sais pas, moi, je ne l'ai jamais vue. Elle a été malheureuse? Je veux le croire. Elle l'aurait moins été si elle avait voulu me voir, si elle m'avait tout dit... Ah! j'aurais bien gardé son secret et je l'aurais bien aimée! Mais aime-t-on une ombre? moins qu'une ombre, un nom? car je n'ai même pas son portrait, et quand vous me parlez d'elle, c'est comme si vous me parliez d'une étrangère. Et cela est si triste au fond que je me sens alors devenir méchante; et c'est dans ces moments-là que je me crois tout permis. Vous choisissez donc bien mal vos arguments, ma pauvre amie.

MADAME DE VOYES.

Vous m'en voulez?

HÉLÈNE.

Mais non, mais non. Je vous aime bien : vous avez toujours été excellente pour moi. Seulement, c'est pour votre bonté que je vous aime, — et non pour vos gronderies, surtout quand elles sont si fort en avance sur la faute.

MADAME DE VOYES.

Si fort en avance? Êtes-vous sûre?

HÉLÈNE.

Que voulez-vous dire?

MADAME DE VOYES.

Que cette lettre ne partira pas.

En même temps, elle prend la lettre sur la table et la déchire.

HÉLÈNE.

Mais, madame...

MADAME DE VOYES.

Écoutez-moi d'abord. Il le faut. Mon fils se bat demain.

HÉLÈNE.

Vraiment? Croyez bien que je prends part... Mais je ne vois pas quel rapport...

MADAME DE VOYES.

Il se bat avec monsieur de Bretigny.

HÉLÈNE.

Et pourquoi?

MADAME DE VOYES.

A cause de vous.

HÉLÈNE.

A cause de moi? Comment cela?

MADAME DE VOYES.

André lui a fait observer qu'il vous compromettait, et l'autre a mal pris ses observations.

HÉLÈNE.

Ah?... Mon Dieu, je suis fort reconnaissante à votre fils de ses bons sentiments à mon endroit... Mais, — en supposant qu'il ne se soit pas trompé, — il me

semble que mon mari seul avait qualité pour intervenir.

MADAME DE VOYES.

André, vous le savez, aime profondément votre mari...

HÉLÈNE.

Ce n'est peut-être pas, vous l'avouerez, une raison suffisante pour prendre un pareil rôle... Encore une fois, je comprends votre émotion et je m'y associe. Mais enfin, de quel droit votre fils se fait-il mon défenseur et mon juge?

MADAME DE VOYES, au supplice.

De quel droit?

HÉLÈNE.

Oui, de quel droit? Qui l'en a prié? Ne trouvez-vous pas vous-même que son intervention a quelque chose de singulièrement offensant pour moi? C'est ce que monsieur de Bretigny a dû lui dire... Et il a bien fait! Voyez vous-même à quoi aboutit le zèle étrange de monsieur André. Me voilà obligée de trembler pour lui, pour vous, pour moi, — car mon mari peut apprendre quelque chose. Puisque je n'ai point de famille, puisque je suis seule au monde (car, que ce soit ma faute ou non, cette solitude morale n'a point cessé par mon mariage), que j'aie au moins les bénéfices de cet isolement! Qu'on me laisse me gouverner toute seule, à mes risques et périls! Mais voilà! Tout le monde se croit maintenant des droits sur moi et contre moi, moi envers qui personne autrefois ne s'est cru des devoirs! Tenez, je vous aime bien, vous; mais, s'il me fallait prendre parti dans cette affaire, me prononcer entre monsieur de Bretigny et votre fils, qui me déteste, oui, qui me déteste!... j'ai peur de dire ma pensée. De quoi se mêle-t-il enfin? A quel titre se permet-il cette violente intrusion dans ma vie?

MADAME DE VOYES.

A quel titre? Ah! j'aime mieux tout te dire, à toi aussi! Les raisons qui m'ont fermé la bouche me semblent si vaines à cette heure! A quel titre? tu veux le savoir?

HÉLÈNE.

Oui!

MADAME DE VOYES.

André se bat pour toi parce qu'il est ton frère, malheureuse!

HÉLÈNE.

Mon frère? Vous avez dit mon frère?

MADAME DE VOYES.

Oui, ton frère. Et il le sait.

HÉLÈNE.

Mon frère? Comment se peut-il?... Alors vous?...

MADAME DE VOYES.

Comprends-tu maintenant?

Elle tend les bras à Hélène, qui reste immobile.

HÉLÈNE, à elle-même.

Ma mère?... Ma mère?... Non, rien... Comment cette révélation me laisse-t-elle si tranquille? J'ai peur de paraître impie et abominable, mais c'est ainsi... (Un temps.) Vous m'avez aimée de si loin! Dieu! que j'ai été malheureuse dans ce couvent! Les autres avaient des mères qui venaient les voir souvent, qui les emmenaient aux vacances... Moi, je n'avais que les religieuses. Elles étaient bonnes, quelques-unes du moins : mais je sentais bien qu'elles ne m'aimaient pas avec tout leur cœur, comme les mères aiment leur enfant, qu'elles ne pouvaient pas, et que d'ailleurs cela leur était défendu... Il y en avait une, très douce. Ah! com-

bien de fois j'ai pleuré dans sa cornette! Elle ne comprenait pas... Et puis, je voyais bien qu'on avait pitié de moi, et cela m'humiliait et m'irritait. Je devinais que je n'étais pas comme les autres petites filles, qu'il y avait quelque chose qu'on ne voulait pas me dire; et ce mystère, cet inconnu me torturait. Je me sentais vaguement proscrite, dépouillée, rejetée... et je me raidissais, je me révoltais. Si j'avais été pieuse, cela m'aurait soulagée : mais je ne priais pas, je trouvais Dieu trop injuste... On ne sait pas tout ce qu'il peut tenir d'amertume dans le cœur d'un enfant. A quinze ans, j'ai voulu me tuer... C'est pour cela qu'aujourd'hui je ne sens rien. Vous arrivez trop tard... Ainsi, vous êtes ma mère! C'était ma mère, cette dame qui m'appelait au parloir deux fois par an, une demi-heure chaque fois, et qui ne s'est jamais trahie et que je n'ai pas devinée!... Pourquoi me l'apprendre? Vous vous figuriez, sans doute, que j'avais là, tout prêts pour vous, des trésors de tendresse qui déborderaient subitement, ou que je concevrais, comme cela, tout d'un coup, des sentiments que vous ne vous êtes pas donné la peine de m'inspirer... Eh bien, non, non, je ne sens rien. Et c'est horrible. (Elle voit madame de Voves qui pleure. S'agenouillant et l'embrassant.) Pardon, ma mère, pardon.

MADAME DE VOVES.

Ah! ma pauvre enfant! C'est à toi de me pardonner.

HÉLÈNE.

Ma mère!... Parlez : je suis prête à tout pour empêcher ce duel.

MADAME DE VOVES.

Non, tu n'y peux rien; toi ni personne. Je ne te demande qu'une chose. Promets-moi de ne jamais revoir monsieur de Bretigny. Je ne veux pas, je ne veux pas que tu passes par où j'ai passé! Je ne te parle plus

au nom de la vertu et du devoir. Mais ce que tu cherches dans la faute, tu ne l'auras même pas, entends-tu bien? C'est une chose affreuse que je puisse invoquer ici mon expérience! Mais si tu savais les angoisses, les terreurs, la honte, l'humiliation, le désespoir de s'être perdue, d'avoir fait tant de ruines en soi et autour de soi... pour rien, pour un songe qui vous échappe!... Enfin, si tu ne me crois pas, aie du moins pitié de moi! Oui, j'ai été une mauvaise mère et tu as le droit de m'accabler. Mais, du jour où j'ai tremblé pour toi (il a fallu cela, mon Dieu!) et où ta destinée m'est apparue éclairée par la mienne, je me suis si cruellement repentie! Je me suis mise à t'aimer si ardemment! et j'aurais tant voulu te payer un si long arriéré de tendresse!... Épargne-moi donc aujourd'hui et sauve-moi de ce supplice de penser que je suis encore coupable de ta faute!

HÉLÈNE.

Ma mère, je vous en prie, ne pleurez pas. J'ai déjà été assez malheureuse : que je n'aie pas encore le chagrin de voir que vous souffrez par moi... Oublions tout cela. Ne vous croyez pas de si terribles devoirs envers moi. Je vous jure que je ne vous rends responsable de rien, ni dans le passé, ni dans l'avenir.

MADAME DE VOYES.

Mais je me sens responsable, moi! Et comment ferais-je pour l'oublier? Comprends donc ce qui se passe. Je croyais bien avoir expié, pourtant! Je n'avais pas prévu cette dernière conséquence de ma triste aventure, ni que ma faute armerait un jour la main qui va peut-être frapper mon fils. Si André revient vivant et si tu restes fidèle à ton devoir, alors seulement je me croirai pardonnée. Et tiens! il me semble que le sort de mon fils dépend de ce que tu vas faire, que sa vie est entre

tes mains et que, si tu résistes au mal, Dieu mettra un terme à mon châtiment...

HÉLÈNE.

Ce Dieu auquel vous croyez, ma mère, a des desseins bien rigoureux et des voies bien singulières. L'expiation qu'il vous inflige me paraît tout à fait démesurée. S'il arrivait malheur à votre fils, le plus bel effort de sa Providence serait donc de vous punir d'une faute qui n'est pas la vôtre, et par la mort d'un innocent!

MADAME DE VOYES.

Hélène, Hélène, tu ne veux pas m'entendre! Promets-moi de ne pas revoir monsieur de Bretigny.

HÉLÈNE.

Ah! pourquoi m'avez-vous dit qu'il se battait pour moi?

MADAME DE VOYES.

Il ne se bat pas pour toi. Et il se bat contre ton frère.

HÉLÈNE.

Mon frère... Ma mère... Non! rien!

MADAME DE VOYES.

Ainsi, tu ne veux rien promettre?

HÉLÈNE.

Quel jour, à quelle heure ce duel?

MADAME DE VOYES.

Demain matin. — Ma fille, promets-moi, quoi qu'il arrive...

HÉLÈNE.

Il est bien question de cela! — Me permettez-vous d'aller auprès de vous attendre des nouvelles?

MADAME DE VOVES.

De ton frère? Ou de l'autre?

HÉLÈNE, baissant la tête.

Mais... de mon frère.

MADAME DE VOVES.

Alors tu peux venir.

ACTE QUATRIÈME

Chez madame de Voves.

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE VOVES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Monsieur André est-il parti?

MADAME DE VOVES.

Pas encore.

HÉLÈNE.

Je voudrais le voir.

MADAME DE VOVES.

Je vais vous l'envoyer.

Elle va à la porte de droite et appelle André.

SCÈNE II

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Vous avez quelque chose à me dire?

HÉLÈNE.

Oui, monsieur. Je sais pourquoi vous vous battez.

Je vous suis sans doute reconnaissante du sentiment qui vous a poussé à me prendre sous votre protection; mais il me semble que je n'étais pas en si grand danger et que vous me protégez trop. Quand il serait vrai, comme on le pense ici, que j'ai été imprudente ou coquette un soir, y avait-il là de quoi justifier votre démarche auprès de monsieur de Bretigny, — et ce qui va s'ensuivre?... Vous deviez, d'ailleurs, ce me semble, me parler auparavant. Je ne veux pas, s'il arrive quelque malheur, me dire que j'en ai été la cause, même involontaire: je repousse le rôle que vous me donnez, et je vous prie de voir s'il n'y aurait pas moyen d'arranger — ou d'ajourner — une affaire que je trouve ridicule et qui peut devenir tragique.

ANDRÉ.

Cela est impossible et vous le savez bien. Que j'aie eu tort ou raison, ce qui est fait est fait. Vous-même, vous n'attendez pas que j'envoie des excuses à monsieur de Bretigny. C'est donc uniquement pour me faire connaître vos sentiments à mon endroit que vous avez voulu me parler. Franchement, vous auriez pu choisir une autre heure.

HÉLÈNE.

Je vous entends, et c'est cela qui m'irrite. La situation qu'on m'a faite est telle que je dois paraître odieuse, quoi que je dise, et que vous aurez toujours les apparences de la générosité. Mais, dans tout cela, j'estime que c'est moi la vraie victime. Je suis une femme d'aujourd'hui, moi, et qui ne comprends rien à vos façons solennelles et terribles de prendre les choses. Ce qui me dépite, c'est qu'au moment même où vous m'exposez à toutes sortes d'ennuis, où vous venez brusquement et gratuitement me jeter en plein drame, je dois encore vous remercier de ces violences,

puisque, après tout, vous agissez à bonne intention et que vous vous mettez en danger pour moi. Me voilà dans la plus pénible et la plus humiliante situation d'esprit, partagée comme une héroïne de tragédie entre je ne sais combien de sentiments; voilà votre mère dans une angoisse mortelle; ajoutez que mon mari, à qui l'on ne peut cacher cette affaire, est fort capable d'en soupçonner les causes... Et cela, parce qu'il vous a passé par la tête que j'avais accordé une valse de trop à un monsieur qui ne vous plaît pas!

ANDRÉ.

A quoi bon tant de paroles? Que voulez-vous me démontrer? Que j'ai agi sans votre consentement? Mais c'est sans votre consentement aussi qu'il y a une règle morale, une solidarité d'honneur entre les membres d'une même famille, des amitiés plus fortes que tout, des sentiments que l'on juge sacrés, conformes à un ordre éternel, et auxquels on obéit quelquefois sans se demander ce qu'il en adviendra. Ce n'est que dans ces moments-là qu'on vaut quelque chose : je ne regrette donc point ce que j'ai fait. Je n'ai plus rien à vous dire. Car vous savez fort bien que ce n'est pas pour avoir dansé avec vous une valse de plus qu'il ne convenait, que j'ai provoqué monsieur de Bretigny. Depuis des mois, je voyais Pierre, mon meilleur, mon unique ami, souffrir par vous. Je n'y pouvais rien, et je me désespérais de mon impuissance. Puis, l'autre soir, ma mère m'a parlé... et j'ai vu que Pierre n'était pas seul malheureux. Alors je n'ai plus hésité. Je savais qu'il n'y avait rien à tenter sur vous : je n'aurais fait que vous blesser et vous exaspérer. Je suis allé droit à l'ennemi : je lui ai dit ce que j'avais sur le cœur. Il l'a pris de haut et m'a obligé à dire plus que je ne voulais. Tant mieux! Cela est bon d'avoir un homme à qui s'en prendre et sur qui se soulager du mal qu'on souffre ou qu'on voit souffrir!

HÉLÈNE.

Vous vous trompez. Le seul plaisir que vous goûtiez vraiment, c'est le plaisir de me juger et d'appuyer par des actes la dureté et l'orgueil de votre jugement. Vous m'avez toujours détestée, convenez-en. Est-ce parce que je vous ai pris votre Pierre? Oh! je vous l'ai pris si peu!

ANDRÉ.

Il est étrange que vous vous vantiez de ce détachement. Mais il explique mes sentiments pour vous. C'est vrai, je vous ai souvent jugée avec sévérité. Je ne comprenais pas pourquoi vous étiez révoltée, ni contre quoi. Ce que je connaissais de vous n'était pas pour m'inspirer beaucoup de sympathie ou d'estime. Vous n'aimiez aucun de ceux qui vous chérissaient. Avec tout votre esprit vous n'avez pas su vous aviser que votre mari était un homme du plus rare mérite, et vous l'avez jugé avec l'étroitesse d'une petite bourgeoise vaniteuse et mécontente de son sort. Oui, je l'avoue, je ne vous aimais pas. Mais aussi j'ignorais ce que je sais depuis hier; je vois maintenant qu'il faut beaucoup vous pardonner, que j'ai pu être injuste pour vous: et je suis prêt à vous aimer comme une sœur. La preuve, c'est que j'ose vous parler comme je fais. Réfléchissez. Vous n'avez plus de raisons d'être une révoltée. Vous n'êtes plus seule au monde. Vous avez une famille, et qui veille sur vous. Vous trouvez même qu'elle y met de l'indiscrétion. Cela vous irrite que nous prenions les choses si fort au sérieux? Mais c'est ainsi; résignez-vous. Tâchez d'aimer votre mari. Vous vous êtes trompée sur lui, et vous le verrez de plus en plus. Il est parfaitement bon: et, à mesure que vous saurez mieux la vie, vous sentirez que rien n'est meilleur au monde que la bonté... Quand je songe que c'est cet homme-là que vous avez méconnu! Et pour qui? Pour

ce misérable Bretigny, qui s'amuse de vous et qui, j'en jurerais, est allé, en vous quittant, retrouver son écuyère! (Mouvement d'Hélène.) Oui, mademoiselle Léona, une fille avec qui il crève des cerceaux en papier. Oh! cela est public, et je ne m'abaisserais pas à vous le dénoncer... Au reste, à quoi bon ces petits moyens? J'ai confiance que mes paroles vous toucheront, quand vous en aurez digéré la première amertume. Et surtout, quelle que soit l'issue de ma rencontre avec Bretigny, je me dis que votre situation vis-à-vis de lui ne sera plus du tout la même. C'est à cela qu'aura du moins servi mon intervention. Elle n'est donc pas si absurde. Quoi que vous fassiez, j'aurai mis un obstacle entre vous deux, et vous ne pourrez plus passer outre, à moins d'être... ce que vous n'êtes pas, grâce à Dieu! Au revoir, espérons-le.

Hélène qui, au commencement, a donné des signes d'impatience et de colère, a fini par baisser la tête comme accablée. Elle se laisse tomber sur un siège sans rien dire.

MADAME DE VOYES.

Mon cher André, je ne suis pas encore assez bonne chrétienne pour te blâmer d'aller où tu vas. Puis, il me semble qu'un duel comme celui-là n'est pas défendu, que c'est un appel à Dieu et à son jugement. Laisse-moi t'embrasser bien fort, mon enfant.

ANDRÉ, à Hélène.

Si cependant un malheur devait arriver, ah! comme je voudrais croire, en partant, que je laisse quelqu'un auprès de ma mère, et qu'elle a vraiment retrouvé sa fille!

HÉLÈNE.

Ah! pourquoi tout cela?... Pourquoi la vie?

SCÈNE III

LES MÊMES, ROUSSEAU.

André, au moment où il va sortir, rencontre Rousseau qui entre. Rousseau, pendant la première partie de la scène, ne voit pas Hélène.

ROUSSEAU.

Où vas-tu?

ANDRÉ.

Mais...

ROUSSEAU.

Tu vas te battre avec monsieur de Bretigny.

ANDRÉ.

Comment sais-tu?

ROUSSEAU.

Par ton vieux domestique, qui a pris sur lui de m'avertir. La raison de ce duel?

ANDRÉ.

Oh! pas grand'chose au fond. Tu sais que je ne peux pas le souffrir. Je l'ai plaisanté sur ses talents de gymnaste, et il a pris mes plaisanteries de travers.

ROUSSEAU.

Tu es resté hier avec moi pendant une heure. Pourquoi ne m'as-tu rien dit?

ANDRÉ.

Je n'y ai pas songé. Puis à quoi bon t'inquiéter? Cela n'en valait pas la peine... Mais laisse-moi sortir, on m'attend.

ROUSSEAU.

On t'attendra. Pourquoi avais-tu l'air si ému, si

singulier, l'autre nuit, à ce maudit bal, en me disant adieu?

ANDRÉ.

Moi?

ROUSSEAU.

Et pourquoi es-tu venu me voir hier? Pourquoi m'as-tu parlé comme tu as fait?

ANDRÉ.

Je te voyais triste. J'ai cru te donner un bon conseil.

ROUSSEAU.

Écoute, André, si tu m'aimes, dis-moi la vérité. Et que je le sente et que je le croie. Parle, il le faut; car si tu refuses de parler, où veux-tu que je m'arrête dans mes suppositions? Ne vois-tu pas que ton silence est pire que tous les aveux?

ANDRÉ, doucement.

Ne te fâche pas, mon bon Pierre, je t'ai déjà répondu, je n'ai rien à ajouter.

ROUSSEAU.

Je veux savoir, entends-tu?

HÉLÈNE, s'avançant.

Vous avez raison.

ROUSSEAU.

Ah! vous voilà, vous? Vous savez donc?... Il n'y a que moi qui ne sais pas!

HÉLÈNE.

C'est à cause de moi que monsieur André a été amené à provoquer monsieur de Bretigny. La singularité de sa démarche s'explique par son affection pour vous. Mais je vous jure qu'il n'y a eu rien de plus, de ma part, qu'imprudence et coquetterie. Si je vous le dis,

ce n'est point par crainte ni pour m'excuser, c'est parce que cela est vrai. Faites maintenant ce que vous voudrez.

ROUSSEAU.

C'est bien, je vous remercie. Laissez-moi un moment. (Hélène va jusqu'à la porte, mais s'arrête et entend le reste de la scène.) Ainsi, ce que je soupçonnais est vrai! Tu t'es substitué à moi dans une affaire où seul je devais agir, et où l'intervention d'un autre, quel qu'il fût, ne pouvait que me couvrir de honte et de ridicule!... Quelle opinion as-tu de moi que tu m'oses traiter avec cette compassion superbe? Mais vois donc à quelle atroce situation tu me réduis! Si je n'avais rien deviné, je restais digne de mépris pour avoir inspiré à un autre homme une telle idée de mon caractère, qu'il se crût le droit de me protéger sans me le dire! Et maintenant que je sais ta conduite, je serais un lâche si je la souffrais, si je ne te la reprochais pas, à toi que j'aimais tant, avec toute l'amertume de mon cœur! Mais tu ne vois donc pas que, si elle ne m'aime point, c'est justement parce que je suis d'un monde où l'on ne fréquente guère les salles d'armes. Est-ce que ça se bat, les gens comme moi? Est-ce que ça va sur le terrain? Tu penses comme elle, n'est-ce pas? Tu as cru que je n'étais même pas capable de défendre mon honneur tout seul? Et tu te dis mon ami?... Grand merci! Quand je songe que j'aurais pu ne pas savoir, et qu'elle eût continué à vivre à côté de moi avec cette idée qu'on s'était battu pour moi et qu'on me l'avait caché comme à un enfant!... Et lui, l'autre... que doit-il penser de moi!... Ah! tiens! j'en ai une sueur froide, une sueur de honte, rien que d'y songer.

ANDRÉ.

Pierre, ne te fâche pas... Je n'ai pas cru mal faire. Je t'affirme que j'ai eu souci de ta dignité... et que ce n'est que moi que Bretigny a pu trouver ridicule.

ROUSSEAU.

Où doit se faire la rencontre?

ANDRÉ.

Tout près d'ici, dans le parc de Bréville.

ROUSSEAU.

Tes témoins sont sûrs?

ANDRÉ.

Absolument.

ROUSSEAU.

C'est moi qui me battrai d'abord avec monsieur de Bretigny... Ne proteste pas, c'est mon droit absolu. Ni toi ni lui ne pouvez le contester; et, si tes témoins sont d'honnêtes gens, ils le reconnaîtront. Après... c'est ton affaire.

ANDRÉ.

Mais, mon pauvre Pierre, tu n'as jamais tenu un fleuret.

ROUSSEAU.

Ah! si tu crois que je tiens à la vie!... Et puis, qui sait?... En tout cas, aime-moi donc assez pour me laisser mourir!

ANDRÉ.

Tu m'en veux toujours?

ROUSSEAU.

Je voudrais te haïr. Car enfin, pourquoi as-tu fait cela? De quel droit? Qui t'en a prié?...

ANDRÉ.

Toi aussi? toi aussi? Ah! mon pauvre vieux, si, en faisant ce que tu me reproches, je t'ai mal aimé, avoue

que, pour te répondre maintenant comme je fais, il faut que je t'aime bien!... Tu m'en veux encore?

ROUSSEAU.

Est-ce que je peux?

Il l'embrasse.

MADAME DE VOYES.

Avez-vous quelque chose à dire à madame Rousseau?

ROUSSEAU.

Non, rien. Je lui ai tout dit hier et elle n'a pas compris. C'est bien fini, allez.

MADAME DE VOYES.

Mais maintenant?

ROUSSEAU.

Non. Elle ne sentirait rien, ou peut-être se croirait-elle obligée de jouer quelque comédie... J'aime mieux ne pas la voir.

Il sort avec André. Hélène, qui a fait quelques pas vers lui sans qu'il la voie, s'assied et cache sa tête dans ses mains. — Un silence

SCÈNE IV

MADAME DE VOYES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Comme il m'a traitée! comme il me juge!... C'est étrange, on dirait qu'il ne m'aime plus... Et moi au contraire... Je ne l'avais jamais vu comme tout à l'heure. Je ne le connaissais pas... Mais, c'est que c'est très bien, ce qu'il vient de faire... n'est-ce pas, madame? Cela est bien mieux ainsi, monsieur André lui même l'a reconnu... Oui, mais que va-t-il arriver maintenant? Il n'a pas appris les mêmes choses que vos gens du monde. Il est

brave, mais il ne sait pas se battre (Presque tendrement.), le pauvre garçon... Mon Dieu, qu'est-ce que je deviendrais, moi, s'il lui arrivait malheur!... Et c'est moi, moi qui ai fait tout cela... Ce sera à cause de moi, ce sang... Ah! ma mère, ma mère! que je suis malheureuse!... Mais dites-moi donc qu'il n'arrivera rien... Apaisez-moi, consolez-moi, puisque je suis votre fille!...

Elle va poser sa tête sur l'épaule de madame de Voves.

MADAME DE VOVES.

Enfin, ton cœur s'ouvre... que Dieu en soit béni!...

HÉLÈNE.

Sais-je seulement ce qui se passe en moi?... Il est plus fort que moi, voilà tout. Plus fort parce qu'il est meilleur... Mais est-ce ma faute si je suis méchante; si je sens au plus profond de mon être je ne sais quoi qui s'insurge contre la grande misère de la vie, et qui ne peut pas, qui ne peut pas se résigner!...

MADAME DE VOVES.

Ne dis pas cela, ma fille. Déjà tu n'es plus ainsi, je le sens. . Ce qui était mauvais en toi ne venait pas tout entier de toi. C'était comme une fatalité héritée de souffrance et de péché, et qui aurait pu, par toi, se transmettre et se propager encore, si la volonté ferme et la droite vertu de ton frère et de ton mari n'en avaient rompu le cours... C'est par eux que Dieu nous sauve... Hélas! si je n'ai plus en ce moment à trembler pour mon fils, mon angoisse n'en est pas moindre, puisque celui dont la vie est en jeu léguerait à ma fille, s'il mourait à cause d'elle, le supplice du plus intolérable remords... Prions... Essaye du moins, toi qui as désappris... Nous saurons tout à l'heure si Dieu nous a pardonné à toutes deux.

SCÈNE V

LES MÊMES, ANDRÉ, puis ROUSSEAU.

HÉLÈNE.

Eh bien?

ANDRÉ.

Ah! le brave garçon, comme il s'est battu! — contre toutes les règles, je dois le dire — et comme il y allait!... Le médecin a dit que Bretigny en avait au moins pour six semaines.

HÉLÈNE.

Et Pierre?

ANDRÉ.

Blessé aussi, c'était inévitable. Plaie assez profonde même; mais rien de très grave, en somme. Et tenez, le voici.

On assied Rousseau sur le divan. Il est très pâle et défaillant. Hélène, sans rien dire, va s'agenouiller devant lui.

ROUSSEAU.

Hélène, je vous pardonne.

HÉLÈNE.

Et moi, je vous aime.

LE DÉPUTÉ LEVEAU

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois au Théatre du Vaudeville,
le 16 octobre 1890.

PERSONNAGES

LEVEAU	MM. Candé.
LE MARQUIS DE GRÈGES	Dieudonné.
DESLIGNIÈRES	Mayer.
MAUBRUN	Deroy.
ROSIMOND	Mangin.
LA MARQUISE DE GRÈGES	Mmes Jane Hading.
MADAME LEVEAU	Marie Samary.
MARGUERITE LEVEAU	Marguerite Caron.
MADAME ROSIMOND	Boisselot.
EMMA ROSIMOND	Blanche Marcel.
MADAME DE MERIZE	Mikali.

LE DÉPUTÉ LEVEAU

ACTE PREMIER

Chez M. Maubrun, après dîner.

Un petit salon attenant à un plus grand, avec lequel il communique par de larges baies. Portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

MAUBRUN, DESLIGNIÈRES, sur le devant du théâtre; au fond, MADAME DE MERIZE, MONSIEUR et MADAME ROSIMOND, EMMA, quelques dames et quelques messieurs formant des groupes.

DESLIGNIÈRES.

Leveau viendra-t-il?

MAUBRUN.

Il me l'a promis.

DESLIGNIÈRES.

Avec sa femme?

MAUBRUN.

Je crois; et même avec sa fille.

DESLIGNIÈRES.

Pourquoi dites-vous : et même avec sa fille?

MAUBRUN.

Parce que c'est sa fille qui vous intéresse particulièrement.

DESLIGNIÈRES.

C'est vrai : mademoiselle Marguerite me plaît beaucoup.

MAUBRUN.

Et c'est avec l'espoir de dîner avec elle chez moi qu'aujourd'hui, jour de vote important...

DESLIGNIÈRES.

Mais dont on savait d'avance le résultat...

MAUBRUN.

Vous, représentant du peuple...

DESLIGNIÈRES.

Oh ! si peu...

MAUBRUN.

Vous avez quitté la Chambre bien avant la fin de la séance.

DESLIGNIÈRES.

Presque en même temps que vous, mon cher Maubrun.

MAUBRUN.

Moi, je n'étais là qu'en curieux.

DESLIGNIÈRES.

Eh bien, et moi donc ?

MAUBRUN.

Enfin, soyez heureux, mon petit Deslignières. Elle viendra, vous la verrez.

DESLIGNIÈRES.

Vous êtes exquis. Et, tenez, peut-être pourrez-vous me dire, vous qui savez tout ou qui devinez tout...

MAUBRUN, modestement.

Oh!

DESLIGNIÈRES.

Mais oui, mais oui, personne n'est mieux placé que vous pour cela. Vous êtes très riche, vous connaissez et vous recevez tout le monde. Avec cela, aucune ambition personnelle, rien que le désir honnête de vous divertir en regardant les hommes et d'en faire défiler chez vous le plus possible. L'expérience la plus fine! La bienveillance la plus ironique, mais, je crois aussi, la plus réelle!... Bref, il n'y a que vous qui puissiez me renseigner sur un point. Leveau me donnera-t-il sa fille?

MAUBRUN.

La lui avez-vous demandée?

DESLIGNIÈRES, simplement.

Plusieurs fois. Et il a refusé, toujours plus énergiquement chaque fois. A présent, il m'évite dans les couloirs... Mais je voudrais savoir s'il se laissera fléchir.

MAUBRUN.

Comment voulez-vous que je vous dise?... Ah! si vous étiez de l'extrême gauche...

DESLIGNIÈRES.

Oui, c'est vrai, il aurait peur de moi.

MAUBRUN.

Ou de l'extrême droite...

DESLIGNIÈRES.

Oui, c'est vrai, il aurait besoin de moi.

MAUBRUN.

Mais...

DESLIGNIÈRES.

Mais je suis centre gauche. Je représente le fond même des idées moyennes du pays; et comme, grâce aux particularités de fonctionnement du suffrage universel, nous ne serons jamais plus d'une douzaine à représenter les véritables idées du pays... il s'ensuit que je n'ai pas d'avenir.

MAUBRUN.

Voilà!

DESLIGNIÈRES.

Et ce n'est pas tout. Il y a entre Leveau et moi incompatibilité d'esprit. Je l'agace, parce que je manque d'emphase. Et ce qui est admirable, c'est qu'il me prend pour un sceptique, un dilettante, et qu'il se figure être, lui, un croyant. Et le fait est qu'il croit rudement à l'argent, à sa propre éloquence et à la bonté de toutes les opinions qui peuvent le faire réussir.

MAUBRUN.

Avec cela, le voilà joliment parti, ce Leveau! Il commence à être quelqu'un à la Chambre. Dépêchez-vous, mon cher Deslignières. Je ne serais pas surpris, au train dont vont les choses, que, dans un an ou deux, mademoiselle Marguerite fût la fille d'un ministre. Ce qui n'augmenterait pas vos chances.

DESLIGNIÈRES.

C'est ce que je me dis. Aussi, vous voyez, je travaille, j'intrigue. J'ai la mère pour moi. C'est peu de chose, sans doute. Complètement annihilée par son mari, la

pauvre femme. Pourtant, je la connais, elle a une puissance cachée d'entêtement qui me donne un peu d'espoir.

MAUBRUN.

Et la fille, l'avez-vous pour vous?

DESLIGNIÈRES.

Eh! je ne l'ai pas contre moi. Et même c'est d'abord sur elle que je compte dans tout cela. Elle est charmante, vous savez? et très bonne et très sage sous sa blague de jeune fille moderne... Mais comment sa mère et elle ne sont-elles pas encore là?

MAUBRUN.

Leveau sera rentré tard de la Chambre et elles l'auront attendu.

DESLIGNIÈRES.

A propos, quelle était donc cette dame à côté de vous, tantôt, dans la tribune diplomatique, et qui est partie au milieu de la séance?

MAUBRUN.

La marquise de Grèges, une de mes meilleures amies.

DESLIGNIÈRES.

La femme du député de la droite?

MAUBRUN.

Justement.

DESLIGNIÈRES.

Elle est bien jolie! Et... plus forte que le mari?

MAUBRUN.

Oui. Au reste, si vous voulez la voir de plus près...

SCÈNE II

LES MÊMES, LA MARQUISE DE GRÈGES.

LA MARQUISE, à Maubrun.

Eh bien, mon ami, quelles nouvelles de la Chambre?

Madame de Merize, Rosimond, madame Rosimond et Emma s'approchent.

MAUBRUN.

Votre mari n'est donc pas resté jusqu'au bout?

LA MARQUISE.

Il n'y était pas, mon mari. Vous comprenez, la question était très embarrassante pour lui. Voter contre ses convictions, c'est pénible. Voter avec le ministère, c'est plus pénible encore. S'abstenir, ce n'est pas brave. Alors, il est allé à la chasse... Ainsi, vous ne savez rien?

MAUBRUN.

Oh! le ministère a dû s'en tirer... Vous savez, il y a comme cela des choses qu'on est obligé de promettre quand on est candidat, mais auxquelles personne ne tient au fond. Le rapporteur lui-même, ce bon Leveau, n'avait pas l'air de s'en soucier autrement.

MADAME DE MERIZE.

De quoi s'agit-il?

MAUBRUN.

De la séparation de l'Église et de l'État, chère madame.

MADAME DE MERIZE, avec indifférence.

Ah?

MAUBRUN.

Vous ne saviez pas?

MADAME DE MERIZE.

Oh! la politique et moi...

MAUBRUN.

C'est tout l'effet que ça vous produit? Je croyais que la baronne de Merize était une personne bien pensante.

MADAME DE MERIZE.

Oh! moi, depuis qu'on a fermé la chapelle des Pères...

LA MARQUISE.

Ils ont emporté votre religion avec eux?

MADAME DE MERIZE.

Non, mais ça ne m'amuse plus.

ROSIMOND, solennel.

La question est grave pourtant... excessivement grave.

MADAME ROSIMOND.

Surtout quand on a des enfants...

ROSIMOND.

Sans la religion, voyez-vous...

MADAME DE MERIZE, à Maubrun, à mi-voix.

Qui sont donc ces gens si sérieux?

MAUBRUN.

Vous ne reconnaissez pas? (Présentant.) Monsieur et madame Rosimond, sociétaires...

MADAME ROSIMOND, interrompant.

Z'à part entière...

MAUBRUN.

De la Comédie-Française.

ROSIMOND.

Je conçois que les gens qui ne tiennent à rien, qui n'ont pas de position, et qui, par suite, n'ont rien à ménager... Mais quand on occupe comme nous une situation officielle...

MADAME ROSIMOND.

Et puis, nous avons trois enfants, deux garçons et une fille. L'aîné prépare Normale et le cadet Polytechnique. La troisième... cette grande fille-là (Elle désigne Emma qui rougit.) suit les cours du Conservatoire. Elle est extrêmement sérieuse...

MAUBRUN, interrompant.

Et qu'est-ce que vous allez nous dire tout à l'heure, monsieur Rosimond?

ROSIMOND.

Nous avions songé, madame Rosimond et moi, à la grande scène du *Misanthrope*...

MADAME ROSIMOND.

La troisième du quatre.

MAUBRUN.

N'est-ce pas un peu... sévère? Vous n'auriez pas à la place quelque petite drôlerie... un monologue?

ROSIMOND.

Nous ne pouvons pas, cher monsieur. Dans notre position, vraiment nous ne pouvons pas.

MAUBRUN, résigné.

C'est bon; qu'est-ce que vous voulez? si vous ne pouvez pas...

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME LEVEAU, MARGUERITE.

DESLIGNIÈRES, à part et gaiement en voyant entrer Marguerite.

Enfin!

MAUBRUN.

Bonsoir, madame Leveau... mademoiselle Marguerite; votre père ne vient pas?

Madame Leveau serre la main à madame Rosimond comme à une amie.

MARGUERITE.

Il va venir tout à l'heure. Savez-vous ce qu'il a fait, papa? Il a renversé le ministère.

DESLIGNIÈRES.

Allons donc?

MARGUERITE.

Eh bien, vous êtes poli, vous, monsieur! Pourquoi papa n'aurait-il pas renversé le ministère?

DESLIGNIÈRES.

Mais comment? A six heures, ça marchait très bien pour le gouvernement. Ça marchait même si bien que ça n'était plus intéressant du tout et que je me suis en allé.

MARGUERITE.

Il paraît que ça s'est fait au dernier moment, quand personne ne s'y attendait. Papa est monté à la tribune. Il a été très éloquent. La majorité a voté... la prise en considération... ça se dit comme ça?... du projet de loi. Le ministère a donné sa démission, séance tenante. Et voilà!

MADAME ROSIMOND.

Mais c'est affreux, ce que vous nous annoncez là, mademoiselle! Ainsi, on va fermer les églises, chasser les pauvres prêtres...

MARGUERITE.

Oh! papa ne demande pas tout ça. Il m'a fait élever au couvent. Ainsi!... C'était seulement pour ennuyer les autres. C'est de la politique, n'est-ce pas, monsieur Deslignières?

DESLIGNIÈRES.

Hélas! oui, mademoiselle...

MADAME ROSIMOND.

Alors, c'est bien différent. (S'asseyant auprès de madame Leveau, à droite de la scène.) Vous devez être fière de votre mari, madame?

MADAME LEVEAU.

Ah! madame, ne m'en parlez pas!... Leveau a de si drôles idées depuis qu'il est dans la politique! Je n'aurais jamais cru, quand je l'ai connu, que cet homme-là serait un jour avec les rouges. Ce n'est pas que je sois plus dévote qu'une autre. Mais, voyez-vous, il ne faut jamais toucher à la religion.

MADAME ROSIMOND.

Bien parlé, madame.

MADAME LEVEAU.

Et puis... si vous saviez ce que c'est que d'être la femme d'un homme célèbre...

MADAME ROSIMOND.

Mais je le sais, madame.

MADAME LEVEAU.

Oui, mais vous, vous êtes dans la même partie que

monsieur votre mari. Alors, vous pouvez le comprendre. Tandis que moi...

MARGUERITE.

Mais, maman, nos petites affaires ne peuvent pas intéresser bien vivement madame...

MADAME ROSIMOND.

Mais si, mais si; beaucoup, au contraire.

MADAME LEVEAU, à Marguerite.

Tu vois? Tu es toujours à faire la leçon à ta mère!

MARGUERITE.

Oh! maman!

MADAME LEVEAU, à madame Rosimond.

Ce qui est certain, madame, c'est qu'à mesure que Leveau est devenu célèbre... je vous dis cela à vous... il a été moins aimable avec moi et est moins resté à la maison... C'est au point que, chaque fois qu'il a un succès à la Chambre et que les journaux parlent de lui, je me dis : « C'est moi qui va payer ça! »

MARGUERITE, tristement, bas, à Deslignières.

La voilà partie!

Elle va causer avec Deslignières, à gauche de la scène.

MADAME LEVEAU, continuant.

Tenez, voulez-vous savoir quel a été mon meilleur temps? C'est quand Leveau était simple petit avoué à Montargis, qui est notre endroit de naissance à tous deux. Je dis à présent : simple petit avoué; mais, dans ce temps-là je me figurais qu'il ne pouvait pas y avoir de plus belle position. J'étais fière de lui. Il m'aimait bien. C'est moi qui avais la fortune. Mon père était un gros fermier, très à son aise, et j'avais apporté une jolie dot. Aujourd'hui qu'il gagne des

mille et des cents dans les affaires, il ne se souvient seulement plus que c'est moi qui lui ai fourni de quoi monter plus haut.

MADAME ROSIMOND.

Mais il a fallu que monsieur Leveau fût singulièrement intelligent pour que, parti d'une étude d'avoué de petite ville...

MADAME LEVEAU.

Ça, je vous en réponds. Pour l'esprit et la parole et tout, il n'en craint pas un. Et des manières quand il veut! Tout le monde s'y laisse prendre, les femmes comme les hommes. (Confidemment.) Oui, les femmes, et ça n'est pas le plus gai pour moi. Vous devez me comprendre, vous, madame, parce qu'enfin dans ces théâtres... avec toutes ces petites actrices, monsieur Rosimond... bel homme comme il est... Je suis sûre que vous êtes jalouse.

MADAME ROSIMOND, pincée.

Monsieur Rosimond ne m'a jamais donné lieu de l'être, madame.

MADAME LEVEAU, plus bas.

Eh bien, moi, je suis jalouse, je ne m'en cache pas. Je le surveille, et si vous saviez tout ce que je découvre ou que je devine!... Et le plus triste, c'est que je n'ose rien lui dire, parce que je sens bien que si je lui disais quelque chose, ça irait encore plus mal. Alors je me ronge!... Jugez si la nouvelle de ce soir peut me faire plaisir. On dit qu'il peut devenir ministre un jour. Qu'est-ce que je deviendrais, moi? Me voyez-vous femme de ministre? Plus il monte, et plus je descends, moi, plus je descends dans son amitié.

Elle continue de causer avec madame Rosimond.

LA MARQUISE. Elle emmène Maubrun au milieu du théâtre.

Elle est naïve.

MAUBRUN.

Elle est restée de son village. Et puis elle déborde, c'est plus fort qu'elle.

LA MARQUISE.

Le mari vaut quelque chose?

MAUBRUN.

Certes. Pas distingué, mal dégrossi, très peuple. Mais... un tempérament.

LA MARQUISE.

Riche?

MAUBRUN.

Propriétaire de trois journaux, directeur de la Banque Occidentale. Un flair étonnant. Homme d'affaires autant qu'homme politique, et traitant la politique comme une affaire.

LA MARQUISE.

Des convictions?

MAUBRUN.

Beaucoup d'appétits, et cette hâte de jouir qu'ils ont tous. Vaniteux: très accessible aux séductions d'une vie dont les élégances lui sont nouvelles... Très fin... mais avec des naïvetés. Quant à ses convictions... comment ne seraient-elles pas sincères? Il en vit. En somme, une force.

LA MARQUISE.

Vous lui croyez de l'avenir?

MAUBRUN.

Oui, bien dirigé, il irait très loin... Mais parlons de vous, chère amie. Tout va-t-il à votre gré depuis que

vous avez jeté le marquis dans la politique et quitté le château de ses pères pour vous installer à Paris?

LA MARQUISE.

Ah! mon ami, que je m'y suis ennuyée dans ce beau château, où nous grignotions tristement nos petites rentes de gentilshommes campagnards! Ah! les douceurs de l'élevage! Ah! les beautés de la nature, de novembre à février! Je ne suis pas une contemplative, moi. Ici, du moins, je vis, j'agis, ou du moins je pourrais agir, si...

MAUBRUN.

Si le marquis...

LA MARQUISE.

Le marquis est le plus honnête et le meilleur homme du monde.

MAUBRUN.

Mais il n'est que ça. Oh! vous pouvez bien me le dire à moi. Vous vous donnez beaucoup de mal pour lui, et...

LA MARQUISE, riant.

Et il ne rend pas, c'est vrai.

MAUBRUN.

Faudra-t-il vous présenter Leveau?

LA MARQUISE, avec détachement.

Comme vous voudrez.

Elle continue de causer avec Maubrun.

MARGUERITE, à gauche de la scène avec Deslignières.

C'est bien vrai au moins, ce que vous me dites là? Vous êtes bien sûr de m'aimer un peu?

DESLIGNIÈRES.

J'en suis plus sûr aujourd'hui qu'hier, et j'en serai

plus sûr encore demain qu'aujourd'hui. Je me vante peut-être : mais je crois que nous sommes faits pour nous entendre. Nous vivons au milieu d'un monde qui ne cherche que l'argent ou les plaisirs de la vanité la plus grossière. Or, nous mettons, nous, quelque chose au-dessus. Et l'on ne nous croit pas sérieux, parce que nous raillons ce que les autres estiment par-dessus tout, et parce que nous cachons nos vrais sentiments, qui ne seraient pas compris.

MARGUERITE.

Bref, nous sommes deux perfections!

DESLIGNIÈRES.

Non, mais deux âmes sincères et de bonne volonté.

MARGUERITE.

Mettons tout simplement deux bons garçons, voulez-vous?

DESLIGNIÈRES.

Donnez-nous le nom que vous voudrez, pourvu que vous gardiez l'habitude de dire : nous deux. Ah! mademoiselle Marguerite, on m'a tant de fois refusé votre main que cela a dû me donner des droits et que je puis bien vous considérer un peu comme ma fiancée, n'est-ce pas? Laissez-moi donc vous parler librement. M'en voudrez-vous beaucoup si je vous dis que je pense souvent à ce que doit être votre vie, que je ne vous crois pas toujours heureuse, et qu'il y a, dans mon amour, un désir de vous arracher à des tristesses que je pressens?

MARGUERITE.

Mais, monsieur mon ami, est-ce que ce n'est pas un peu indiscret ce que vous me dites là?

DESLIGNIÈRES.

Oh! après ce que votre mère racontait tout à l'heure...

MARGUERITE.

Oui, elle se confesse beaucoup, ma pauvre maman. Elle n'a pas le chagrin silencieux. Elle est plus simple que nous autres : dix ans de séjour à Paris l'ont laissée telle qu'elle y est venue. Mais elle est si bonne !

DESLIGNIÈRES.

Je le sais, et je l'aime beaucoup.

MARGUERITE.

Mon père n'est pas méchant non plus, je vous assure... Le malheur pour eux, c'est que, tandis qu'elle restait la même, il devenait, lui, tout ce que vous savez... Et le malheur pour moi, c'est que, je ne sais pourquoi... je ne puis vivre en pleine intimité avec aucun des deux... C'est triste de se sentir comme cela seule... entre son père et sa mère. Je passe ma vie à écouter les plaintes de l'une et à calmer les emportements de l'autre... Je vous dis tout... Je vous en dis même trop... et tenez, je crois que j'exagère un peu pour me faire plaindre, ce qui serait mal.

DESLIGNIÈRES.

Ce qui est sûr, c'est que je vous aimerais mieux avec moi; vous ne pouvez pas m'en empêcher... Votre mère est-elle toujours de notre parti?

MARGUERITE.

Elle veut ce que je veux.

DESLIGNIÈRES.

Et votre père?

MARGUERITE.

Il résiste toujours.

DESLIGNIÈRES.

Qu'a-t-il contre moi? Ce ne peut être la différence de

nos opinions... Il est trop intelligent... Après tout, je suis ce qu'on appelle un parti convenable. J'ai une petite fortune personnelle, je suis le plus jeune des députés. Je me suis fait une spécialité : la question forestière, qui m'a déjà inspiré deux ou trois discours qu'on a trouvés très bien.

MARGUERITE.

Alors?

DESLIGNIÈRES.

Il est vrai qu'il y a deux ans, dans des articles de journal, j'ai traité un peu durement les hommes de son parti, et qu'il a pu m'arriver de le nommer lui-même sans bienveillance. Je ne vous connaissais pas, mademoiselle... Mais je ne pense pas que cela suffise...

MARGUERITE.

Il y a un moyen de vous en assurer.

DESLIGNIÈRES.

Lequel?

MARGUERITE.

Demandez-le-lui.

DESLIGNIÈRES.

Vous croyez?

MARGUERITE.

Il est très rond, papa. Ce procédé n'est pas pour lui déplaire.

DESLIGNIÈRES.

Vous avez peut-être raison.

MARGUERITE.

Il ne doit pas tarder à venir. Séparons-nous. Il vaut mieux qu'il ne nous trouve pas ensemble...

Deslignières va rejoindre Maubrun au milieu de la scène, et Marguerite s'approche d'Emma Rosimond, immobile sur sa chaise, à droite.

MARGUERITE.

Est-ce que c'est amusant, mademoiselle, le Conservatoire?

EMMA.

On y travaille beaucoup, mademoiselle.

MARGUERITE.

Dans quelle classe êtes-vous?

EMMA.

Dans la classe de monsieur Lagardère.

MARGUERITE.

Il est rudement beau! Êtes-vous amoureuse de lui?

EMMA.

Oh! mademoiselle...

MARGUERITE.

Moi non plus, soyez tranquille. Il me semble que je ne pourrais jamais aimer un homme qui s'habille en Romain le soir, qui montre ses bras, et qui est à toutes les femmes de neuf heures à minuit.

EMMA.

Oh! mademoiselle...

MARGUERITE.

Et ses autres élèves en sont-elles amoureuses?

EMMA.

Je n'adresse jamais la parole à aucune de ces demoiselles; maman me mène à la leçon et me remmène après.

MARGUERITE.

Est-ce que vous concourez cette année?

EMMA.

Oui, mademoiselle.

MARGUERITE.

Dans quel rôle?

EMMA.

Dans le rôle de Phèdre.

MARGUERITE.

Est-ce que vous avez eu déjà de grandes passions?...

EMMA.

Oh! mademoiselle...

MARGUERITE.

Est-ce que vous avez brûlé pour un beau-fils d'une flamme criminelle? Non?... Alors, expliquez-moi...

Elle l'emmène dans un coin continuer la conversation.

MADAME ROSIMOND, toujours assise près de madame Leveau à droite de la scène.

Comme je vous le disais, chère madame, on avait promis formellement la décoration à mon mari... Je pense que le nouveau ministère nous continuera la bienveillance de l'ancien. Mais, pour plus de sûreté, maintenant que monsieur Leveau est une puissance, si vous vouliez être assez bonne...

EMMA, quittant brusquement Marguerite et se réfugiant auprès de madame Rosimond.

Oh! maman!...

MADAME ROSIMOND.

Qu'y a-t-il, mon enfant?

EMMA, désignant Marguerite.

Cette demoiselle... si tu savais comme elle m'a dit de vilaines choses...

MADAME ROSIMOND.

En effet... elle a l'air bien effronté.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LEVEAU.

MAUBRUN.

Voici enfin le héros de la journée.

Mouvement de curiosité autour de Leveau.

LEVEAU.

Eh bien, oui, ça y est. On ne s'y attendait pas, hein?

MAUBRUN.

Comment ça s'est-il passé?

LEVEAU, avec beaucoup de gestes.

Ça n'a pas été difficile et je n'y ai pas eu grand mérite. Ils étaient tous là à trembler, à parler d'opportunité, à échanger des considérations académiques et émollientes. On allait, une fois de plus, voter l'ajournement. Alors la moutarde m'a monté au nez; j'ai escaladé la tribune. Je leur ai demandé s'ils se moquaient du suffrage universel. J'ai démontré que tous les ministres, sans exception, avaient fait figurer dans leur programme, soit aux dernières élections, soit aux précédentes, l'article qu'ils repoussaient aujourd'hui. L'effet a été foudroyant. L'urgence a été votée... à une petite majorité; mais le ministère est à bas, et, pour moi, c'est l'essentiel.

MADAME ROSIMOND.

Alors, monsieur, c'est vous qui allez être ministre?

LEVEAU.

On me l'offrira peut-être, mais je refuserai. Mon jour n'est pas encore venu.

MARGUERITE.

Oui, ça ne va pas encore assez mal.

Leveau lui tire l'oreille.

MAUBRUN, à Leveau.

Je ne vous cacherai pas qu'à la première nouvelle, ces dames ont été un peu émues...

MADAME LEVEAU.

Oui, si tu crois avoir bien travaillé aujourd'hui...

LEVEAU.

Toi, tu es une bonne femme, mais tu sais qu'il y a des sujets sur lesquels je ne te demande pas ton opinion... Quant à ces dames, qu'elles se rassurent. Si la loi passe, ce que j'ignore, elles ne s'en apercevront seulement pas, et il n'y aura rien de changé dans leur vie. Elles paieront une petite cotisation pour aller à la messe, voilà tout. Mais elles auront des curés qui seront beaucoup plus à elles, et qui auront le droit de dire du mal du gouvernement. C'est un avantage à considérer, cela! Mais on se fait aujourd'hui des montagnes des choses les plus raisonnables et les plus simples... Ah! vous en verrez bien d'autres! Vous êtes exquises, mesdames; mais, permettez-moi de vous le dire, vos préjugés distingués et vos répugnances élégantes ne peuvent pas peser beaucoup, à l'époque de démocratie où nous sommes, dans les déterminations d'un homme politique. Vous avez derrière vous des millions de pauvres diables qui savent ce qu'ils veulent, et qui ne veulent pas les mêmes choses que vous. Il y a des courants qu'on ne remonte pas.

DESLIGNIÈRES.

Cher monsieur Leveau, vous avez été fort éloquent tantôt... (A part.) Soyons lâche!... et vous êtes présentement le plus fort. Mais ce que vous avez fait voter

à la Chambre, êtes-vous bien sûr que l'intérêt du pays l'exige absolument, ou que le pays en éprouve réellement le besoin? Vous connaissez mieux que moi les obscurités et les équivoques inévitables du suffrage universel, et vous savez bien qu'on lui fait dire tout ce qu'on veut.

LEVEAU.

Soit, monsieur, nous lui faisons dire ce que nous voulons. Mais alors, si nous nous trompons...

DESLIGNIÈRES.

Dites : si vous le trompez.

LEVEAU.

Si nous le trompons, il est toujours libre de nous démentir. Or, nous ne voyons pas qu'il l'ait encore fait depuis dix ans... Et, quand même nous ne représenterions pas la majorité réelle du pays, nous en représentons du moins la partie la plus agissante, la plus bruyante, la plus avide (cela m'est égal), celle qui vote, celle qui a l'air de savoir ce qu'elle veut. Nous ne pouvons pourtant pas faire parler les muets! Il est bien évident que, si nous sommes les plus forts, c'est que la France le veut — ou le supporte, ce qui revient au même. Ne vous fâchez donc point de nous voir diriger sa politique comme elle l'entend...

DESLIGNIÈRES.

Et comme vous l'entendez.

LEVEAU.

Et comme nous l'entendons! Et laissez-nous, puisqu'elle nous a choisis pour faire ses affaires...

DESLIGNIÈRES.

Et les vôtres.

LEVEAU.

Et les nôtres! Pourquoi pas? Je ne pose point pour

le désintéressement. Je me sens poussé par un grand courant : je serais bien bête de ne pas me laisser porter. Il se trouve qu'en défendant mes convictions, je rencontre le pouvoir...

DESLIGNIÈRES.

Et l'argent.

LEVEAU.

Et l'argent! Je serais stupide de n'en pas profiter. A chacun son tour! C'est peut-être la formule même du progrès. J'appartiens, moi, aux nouvelles couches. J'ai commencé par être un tout petit avoué dans une toute petite ville. Je n'en rougis pas. Ma fortune politique...

DESLIGNIÈRES.

Et financière.

LEVEAU.

Et financière me paraît d'un exemple encourageant dans une démocratie. Enfin nous sommes les plus forts, et j'en suis bien fâché pour vous, monsieur le centre gauche.

Il se promène à grands pas, au milieu d'un murmure flatteur.

DESLIGNIÈRES.

Attendons la fin.

LEVEAU.

Attendez. Ça ne nous gêne pas.

Il avise Emma Rosimond, et, pendant ce qui suit, lui parle et finit par lui pincer la joue.

MARGUERITE, se rapprochant de Deslignières.

Perdez-vous la tête? On dirait que vous vous appliquez à l'exaspérer.

DESLIGNIÈRES.

C'est plus fort que moi. Mais, après tout, je lui ai fourni l'occasion d'un petit succès oratoire. Je suis sûr qu'il ne m'en veut pas.

Il continue à causer avec Marguerite.

EMMA. Elle court se réfugier auprès de madame Rosimond, comme effrayée.

Oh! maman!... (Désignant Leveau.) ce monsieur... si tu savais ce qu'il m'a dit!...

MADAME ROSIMOND.

Ma fille, vous êtes une sotte.

DESLIGNIÈRES. Il marche résolument sur Leveau, qui, en quittant Emma, est venu au milieu de la scène.

Monsieur et cher collègue, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille.

LEVEAU.

Monsieur, on vous a déjà répondu... plusieurs fois, si je ne me trompe.

DESLIGNIÈRES.

En effet, monsieur : mais je continue d'aimer mademoiselle Marguerite : elle a continué de le permettre, et j'ai pensé que votre résistance s'userait peu à peu... Vous êtes ce soir de belle humeur. J'ai cru que la victoire vous rendrait bon prince.

LEVEAU.

Monsieur, ce n'est pas de mon succès personnel que je me réjouis ; c'est de celui des principes auxquels j'ai consacré mon existence.

DESLIGNIÈRES.

Voyons, voyons, vous n'êtes pas à la Chambre... Pourquoi ne voulez-vous pas de moi? Parce que je suis centre gauche? Mais vous ne vous en apercevrez pas, je vous le promets. Si je vote contre vous, je ne m'en vanterai pas. Et je voterai souvent avec vous... toutes les fois que je serai de votre avis... Ainsi!...

LEVEAU.

Monsieur, je vous serais obligé d'être sérieux. Moi, je le suis. Une fois pour toutes, je décline l'honneur de vous avoir pour gendre. Est-ce dit?

DESLIGNIÈRES.

Mais enfin, pourquoi?

LEVEAU.

Cherchez!

Il lui tourne le dos. Deslignières le poursuit et le rattrape.

DESLIGNIÈRES.

Cher monsieur Leveau, je vous prie de considérer que ce qui fait que vous ne pouvez pas me souffrir, est justement ce qui m'a fait trouver grâce aux yeux de mademoiselle Marguerite. Ce que vous rêveriez pour elle, c'est sans doute quelque petit *struggle-for-life*... comme on dit aujourd'hui. Or, elle n'en voudra jamais. Tandis que moi, elle me veut bien... parce que je ne suis pas malin. Je vous agace, vous; mais je ne l'agace pas, elle. Voilà le fait.

LEVEAU.

Quand quitterez-vous ce ton de blague? Ça ne mène à rien, ça, vous savez?

DESLIGNIÈRES.

Ah! comme vous avez raison!... Et voilà précisément la différence entre nous deux. J'ai l'air de me moquer du monde... je ne sais pas pourquoi... par fausse honte, par timidité, par crainte d'exagérer et de surfaire ce que j'ai de bon en moi. Et au fond, il y a un tas de choses auxquelles je crois... mais là... bêtement. Vous, au contraire...

LEVEAU.

Moi, au contraire?

DESLIGNIÈRES.

Rien. Je vous disais donc que j'aime toujours mademoiselle Marguerite. Je vous rappelle que j'ai vingt mille livres de rente, gagnées honorablement par mon père, dans la tannerie, à Meung-sur-Loire, et que je suis tout prêt à prendre mademoiselle votre fille sans dot.

LEVEAU.

Sans dot!... Ah çà! me prenez-vous pour un personnage de comédie?

DESLIGNIÈRES.

Dites au moins pourquoi vous ne voulez pas... Est-ce parce que j'ai écrit autrefois... avant d'avoir rencontré votre fille... des articles sans conséquence, où j'exprimais des sentiments un peu différents des vôtres?...

LEVEAU.

Le fait est que vous ne me ménagiez guère dans ce temps-là... je me souviens.

DESLIGNIÈRES.

Bon, voilà ce que je craignais.

LEVEAU.

Une fois, à propos d'un discours sur la laïcisation de l'enseignement, vous m'avez appelé Robespierre de carton.

DESLIGNIÈRES.

Que voulez-vous? la jeunesse...

LEVEAU.

Une autre fois, à propos de l'affaire des Tourbières du Centre, vous m'avez qualifié de Verrès jacobin.

DESLIGNIÈRES.

Le désir de montrer mon érudition...

LEVEAU.

Aussi, n'est-ce pas pour cela que je vous en veux. Les mots sont des mots, et je ne suis pas un enfant.

DESLIGNIÈRES.

Alors, que me reprochez-vous?

LEVEAU.

Je vous l'ai dit : cherchez!

MAUBRUN. Il s'approche avec la marquise. A Leveau.

Mon cher député, madame la marquise de Grèges m'a demandé de vous présenter à elle... Vous ne tenez pas autrement, je suppose, à entendre monsieur et madame Rosimond?... Moi, je vais où le devoir m'appelle.

Tout le monde passe dans le grand salon, excepté Leveau et la marquise.

SCÈNE V

LA MARQUISE, LEVEAU.

LEVEAU.

Je suis charmé, madame, de faire la connaissance d'une des femmes les plus élégantes de Paris, et d'une de celles dont j'ai entendu dire le plus de bien.

LA MARQUISE.

Et moi, monsieur, je vous avoue que j'étais... curieuse de vous voir. Cela ne vous fâche pas?

LEVEAU.

Cela me flatte beaucoup... Et je crois même que rien n'est meilleur que ces rencontres. Vous vous figuriez sans doute un député radical comme un être hirsute.

mal peigné, d'éducation sommaire, un échappé de brasserie, un Rabagas...

LA MARQUISE.

Oh! monsieur, il y a longtemps que je n'en suis plus là.

LEVEAU.

Je suis heureux, madame la marquise, de vous l'entendre dire. Soyez sûre, en effet, que nous ne sommes ni des ours, ni des fanatiques, ni des bohèmes, que nous comprenons les élégances de la vie et que nous les goûtons.

LA MARQUISE.

J'avoue que je m'en doute un peu... Mais un mot vous expliquera ma curiosité. J'aime la force... et je ne déteste pas le succès.

LEVEAU.

Ainsi, vous ne m'en voulez pas trop d'avoir fait triompher tantôt une opinion qui, j'en ai peur, n'est pas tout à fait la vôtre?

LA MARQUISE.

Je n'en veux jamais aux gens de ne pas penser comme moi. Il arrive d'ailleurs si souvent qu'on ait des intérêts communs sans avoir les mêmes idées!

LEVEAU.

Comme vous avez raison! Ainsi, la droite... Il semble, à première vue, que ce soit le parti politique qui nous soit le plus ennemi, à nous radicaux. Eh bien! c'est encore avec la droite que nous votons le plus souvent.

LA MARQUISE.

C'est vrai, nous nous accordons au moins dans nos antipathies.

LEVEAU.

Et puis, voulez-vous que je vous dise?... Vous n'abuserez pas de cet aveu?... C'est encore à droite qu'on trouve les gens de meilleure tenue, les plus propres... les plus... enfin les plus *chic*, si vous me passez l'expression.

LA MARQUISE.

Vous croyez?

LEVEAU.

Seulement, ils ne sont pas forts.

LA MARQUISE.

Ah?

LEVEAU.

C'est ce qui nous sauve.

LA MARQUISE.

Ils sont aussi forts que vous. Car enfin, si vous pouvez dire que vous les amenez à voter avec vous, ils peuvent dire qu'ils vous réduisent à voter avec eux.

LEVEAU.

Au fait, c'est juste... Est-ce que, tantôt, monsieur de Grèges...

LA MARQUISE.

Monsieur de Grèges est à la chasse.

LEVEAU.

C'est ingénieux.

Un silence.

LA MARQUISE.

Savez-vous ce que je me dis souvent? Ah! quel rôle pourrait jouer aujourd'hui un homme qui, sans s'inquiéter de la partie affirmative des divers programmes, et n'en retenant que les négations, saurait grouper tous

les mécontentements, fonder quelque chose comme un parti des honnêtes gens, un parti national!...

LEVEAU.

Est-ce que votre mari songerait...

LA MARQUISE.

Monsieur de Grèges a deux passions : la chasse et l'agriculture... Mais, au reste, je verrais tout aussi bien, dans le rôle que j'indique, un républicain, ou même un radical... Il le faudrait éloquent, actif, audacieux... Bien entendu, il ajournerait les questions irritantes, les revendications de l'esprit de parti. Ses alliés en feraient autant... Il ne s'agirait d'abord que de combattre les abus du parlementarisme, le gaspillage financier, la politique d'intérêt électoral... Mais je vous parle là une langue... Je vous prie de croire que ce n'est pas mon habitude.

LEVEAU.

Eh! vous la parlez fort bien. Mais après?

LA MARQUISE.

Justement, il faudrait éviter avec le plus grand soin de se demander : mais après? (Un silence.) A quoi songez-vous?

LEVEAU.

Je songe qu'il serait bien heureux, celui qui aurait pour amie, pour conseillère, pour Égérie, une femme comme vous!

LA MARQUISE.

Est-ce que madame Leveau...

LEVEAU.

Parlons-en de ma femme! Mon Dieu, c'est une bonne femme; elle a toutes les vertus domestiques. Mais... c'est tout. Je me connais bien, allez, et je me rends

compte de ce qui me manque. J'ai quelque habitude des hommes, assez de flair, beaucoup de décision. On me trouve quelque éloquence. Enfin, depuis quelque temps, j'ai le vent en poupe. Ce qui me manque... ce sont peut-être certaines manières, l'usage d'un certain monde : le vôtre, ce qui fait que l'influence politique se fortifie d'une influence mondaine... enfin, ce qu'une femme comme vous pourrait seule me donner. Voilà que je vous dis tout, moi. Comme c'est drôle! Vous m'avez tout de suite inspiré confiance... et même quelque chose de plus.

LA MARQUISE.

Laissons ce quelque chose de plus. Quant à la confiance, je m'en arrange très bien, car je crois la mériter.

LEVEAU.

Alors, puis-je aspirer à l'honneur d'être un jour de vos amis? Et si j'avais la hardiesse de me présenter chez vous...

LA MARQUISE.

Je suis chez moi tous les jours à cinq heures. Je vous préviens que vous trouverez là des gens du monde... qui ne vous amuseront guère.

LEVEAU.

Si vous croyez que les pharmaciens et les vétérinaires de la Chambres sont amusants!

LA MARQUISE.

Oh! mais nous nous entendrons très bien.

LEVEAU.

J'en suis sûr... J'ai aux environs de Melun une petite maison qu'on dit agréable... D'assez belles chasses... Si je pouvais espérer qu'une invitation ne serait pas trop mal venue...

LA MARQUISE.

Vous demanderez à monsieur de Grèges.

LEVEAU.

Vous êtes charmante.

Il lui prend la main et la baise.

LA MARQUISE.

Eh bien? eh bien?

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADAME LEVEAU.

MADAME LEVEAU. Elle observe depuis quelques instants Leveau et la marquise; s'approchant.

Adolphe?

LEVEAU, brusquement.

Qu'est-ce que tu me veux, toi?

MADAME LEVEAU.

Comme tu me parles!

LEVEAU.

C'est que tu viens là me déranger au milieu d'une conversation sérieuse.

MADAME LEVEAU.

J'ai à te parler pour madame Rosimond. Il s'agit de la décoration de son mari. Il paraît qu'il n'y a plus que lui, à son théâtre, qui ne le soit pas.

LEVEAU.

Quoi?

MADAME LEVEAU.

Décoré. Il dit que ça le rend ridicule.

LEVEAU.

Va lui dire que ça m'est égal.

LA MARQUISE.

Oh! monsieur, un homme politique doit ménager les comédiens... Allons, faites cela pour madame Leveau.

LEVEAU, à sa femme.

Va dire à madame Rosimond que je m'occuperai de son affaire.

MADAME LEVEAU.

Oui, mon ami.

Elle ne peut se décider à partir.

LEVEAU.

Va donc! Qu'est-ce que tu attends?

Madame Leveau s'éloigne tristement.

LA MARQUISE.

Si nous allions un peu entendre monsieur et madame Rosimond?

LEVEAU.

Ça vous amuse?

LA MARQUISE.

Non; mais pourquoi ne pas leur faire ce plaisir?

Entre Deslignières, venant du grand salon.

SCÈNE VII

LEVEAU, LA MARQUISE, DESLIGNIÈRES.

LEVEAU, à Deslignières.

Avez-vous trouvé, monsieur le gommeux?

DESLIGNIÈRES, très étonné.

Gommeux, moi?

LEVEAU.

Vous m'avez reproché un jour, dans votre canard, de manquer d'élégance. Vous racontiez que j'avais mis une cravate blanche pour aller à un enterrement, et que j'avais pris un « smoking » pour une voiture. Vous pensez bien que ces plaisanteries m'ont été encore plus indifférentes que le reste. Mais je ne suis pas fâché de vous dire qu'il y a des personnes qui sont du monde, qui en sont même plus que vous, et qui sont moins sévères que vous sur cet article.

LA MARQUISE, à Leveau.

Votre bras, monsieur le député.

Elle entre avec lui dans le grand salon.

DESLIGNIÈRES, resté seul.

Tiens! tiens! tiens!

ACTE DEUXIÈME

Un salon chez Leveau.

Luxe voyant; portes au fond, à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME LEVEAU, MARGUERITE.

Madame Leveau fait du crochet, Marguerite lit.

MADAME LEVEAU.

Voyons un peu la mine que tu as.

MARGUERITE.

Voilà, maman.

Elle approche sa figure.

MADAME LEVEAU.

Pas brillante. Tu ne vas pas bien depuis quelque temps, ma pauvre petite... Qu'as-tu? Est-ce que ce serait?... Tu penses toujours à lui, je parie?

MARGUERITE.

Qui, lui?

MADAME LEVEAU.

Deslignières.

MARGUERITE.

Mais non, maman... Vous savez bien que je ne prends jamais les choses au tragique, moi!... Ce n'est rien; un

peu de fatigue, l'air de Paris. Je suis toujours comme cela à cette époque de l'année. La campagne me remettra.

MADAME LEVEAU.

Il n'y a pas autre chose, bien sûr?

MARGUERITE.

Bien sûr.

MADAME LEVEAU.

J'aime mieux ça.

MARGUERITE.

C'est vous, ma pauvre maman, qui avez du chagrin.

MADAME LEVEAU.

Oh! moi...

MARGUERITE.

A cause de cette femme, n'est-ce pas? Vous pouvez bien tout me dire comme à une vieille amie. Est-ce que je suis une jeune fille, moi? Est-ce que je ne comprends pas ce qui se passe?

MADAME LEVEAU.

Ce n'est pas gai, ce qui se passe, ma pauvre enfant... Ah! en voilà une qui, lorsqu'elle a mis le grappin sur un homme... Depuis le jour où il l'a rencontrée chez monsieur Maubrun, ni toi, ni moi, ni personne n'avons plus existé pour lui... Il ne lui arrive pas trois fois la semaine de manger à la maison. Et si tu savais à quelles heures il rentre...

MARGUERITE.

Je sais.

MADAME LEVEAU.

Lui qui avait toujours eu des goûts si simples, il s'est mis à dépenser un argent fou pour sa toilette... Il a

installé ici de grands diables de valets qui ont l'air de se moquer de nous et qui m'empêchent de communiquer librement avec ma vieille Félicité... Il a appris à monter à cheval... A son âge! Quelle pitié!

MARGUERITE.

Mon Dieu, si ça l'amuse!... Moi, ce qui me fâche, c'est que je ne vois pas du tout quel profit ce pauvre papa retire de l'association. Leur parti réformiste, comme ils disent, me paraît surtout imaginé pour diminuer la situation de papa en le rendant suspect à la gauche, et pour grandir celle du marquis... C'est cela qu'il faudrait faire remarquer à papa, tout doucement, avec précaution...

MADAME LEVEAU.

Quand je te dis que cette femme l'a ensorcelé!... Si encore c'était une femme comme une autre, une passionnée, ou même une vicieuse, je souffrirais, mais j'aurais un peu d'espoir... Mais cette femme-là, vois-tu? c'est une accapareuse, une qui tire tout à elle, qui veut tout et qui ne rend rien... Elle me l'a pris tout entier, celle-là, et pour toujours.

MARGUERITE.

N'exagère pas. La vérité est déjà assez triste. Il t'aime encore, au fond.

MADAME LEVEAU.

Non, il ne m'aime plus, plus du tout. Elle ne lui a pas permis de me laisser la plus petite parcelle de son affection... Ce que j'ai eu à endurer!... Un jour, il a fait mettre deux lits dans notre chambre... Une autre fois, il a voulu avoir sa chambre à part... Huit jours de suite, j'ai fait démolir son lit par Félicité; huit jours de suite, il l'a fait refaire par son grand diable de valet. J'ai cédé à la fin. Mais je crois que c'est la semaine de ma vie où j'ai le plus pleuré.

MARGUERITE, avec une parfaite candeur.

Oh! par exemple, j'ai toujours trouvé que tu prenais cela trop à cœur... Qu'est-ce que cela fait, au bout du compte?

MADAME LEVEAU.

Comment, ce que cela fait!... Mais c'est vrai, je te dis des choses... Je parle, je parle... comme une bête... Enfin, cela fait qu'il me dédaigne, que je lui suis odieuse. — Ah! la mauvaise femme! (Brusquement.) Pourquoi vas-tu chez elle?

MARGUERITE.

Elle est très aimable pour moi. Puis cela flatte papa, que je sois l'amie d'une marquise.

MADAME LEVEAU.

Puis, de temps en temps, tu y rencontres ton ami Deslignières... Tout cela est bien naturel, et j'ai tort de t'en vouloir.

MARGUERITE, résolument.

Ma chère maman, je vous promets de ne plus aller chez la marquise.

MADAME LEVEAU.

Si tu dois trop souffrir, pourtant...

MARGUERITE.

Oh! moi, je ne souffre jamais beaucoup. Enfin, c'est juré et je n'ai qu'une parole.

MADAME LEVEAU, l'embrassant.

Ma pauvre petite!

MARGUERITE.

Ne pleurez pas, ma chère maman, et laissez-moi faire.

SCÈNE II

LES MÊMES, LEVEAU.

MADAME LEVEAU.

C'est toi?

LEVEAU, maussade.

Oui, c'est moi. Qu'est-ce que vous avez, toutes les deux?

MADAME LEVEAU.

Rien de plus que les autres jours.

LEVEAU.

Rien de plus, qu'est-ce que ça veut dire? Que vous avez tous les jours des raisons d'être comme ça? Dirait-on pas que je vous maltraite, que je suis un tyran domestique? Comme c'est agréable, ces figures-là à la maison!

MARGUERITE.

Oh! vous ne les voyez pas si souvent!

LEVEAU.

Toi, on a la mauvaise habitude de te passer bien des choses. Mais je te prie d'être respectueuse envers ton père.

MARGUERITE.

Ne vous fâchez pas, mon cher papa, maman est si malheureuse! Si vous savez pourquoi, et si vous y pouvez quelque chose... ayez pitié d'elle, je vous en supplie.

LEVEAU.

Mêle-toi de tes affaires, entends-tu!... La marquise aura la bonté de venir te prendre tout à l'heure pour une promenade... Et tiens, la voici.

SCÈNE III

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, à madame Leveau.

Bonjour, madame; comme il y a longtemps qu'on ne vous a vue! Si je n'avais pas de vos nouvelles par votre mari... (Madame Leveau ne répond rien; embarras général.) Êtes-vous prête, Marguerite?

Elle va pour l'embrasser. Marguerite se détourne.

LEVEAU, à part.

Hein?

MARGUERITE.

Madame, vous m'excuserez, je ne suis pas bien aujourd'hui; je suis tout à fait incapable de sortir... Non, je ne suis pas bien, pas bien du tout, et je vous gênerais... Permettez-moi de me retirer.

LA MARQUISE, à madame Leveau.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME LEVEAU.

Elle est réellement souffrante, madame, et je l'emmène.

SCÈNE IV

LEVEAU, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Quel accueil! Qu'est-ce qu'il y a?

LEVEAU.

Il y a que ça va très mal ici. Ma femme est un mou-

ton; mais elle a l'entêtement de ces bêtes-là; et le jour où elle sera à bout... Au fait, je ne demande plus qu'une chose, c'est que ce moment-là vienne bientôt, et que ça finisse, et vite!... Écoutez-moi, mon amie. Vous savez si je suis à vous. Votre beauté, votre grâce, vos moindres mouvements, le son de votre voix... votre odeur... tout cela me grise comme au premier moment. Du jour où vous avez été bonne pour moi... hélas! pas souvent, et avec quelles précautions et quel mystère!...

LA MARQUISE.

Je tiens infiniment à ma réputation... pour nous deux; elle fait partie de notre force.

LEVEAU.

De ce jour-là, il n'y a eu pour moi personne au monde que vous. Ma femme elle-même, j'ai cessé de la traiter comme ma femme. Vous l'aviez désiré...

LA MARQUISE.

J'aime qu'on soit à moi.

LEVEAU.

Au reste, je n'aurais pas pu; je ne pensais qu'à vous et je vous voyais toujours, partout. Je me suis livré, abandonné à vous tout entier...

LA MARQUISE.

Le regrettez-vous?

LEVEAU.

Non certes; car vous avez été le seul grand bonheur de toute mon existence. Par vous j'ai connu la vie digne d'être vécue. Votre amour m'a fait trouver en moi des ressources et une activité nouvelles. Vous m'avez conseillé, dirigé, soutenu. Le succès de mes dernières entreprises financières, l'accroissement de ma réputation et de ma situation politique en dépit des injures et des

criailleries... tout cela me vient de vous et cette idée me rend heureux.

LA MARQUISE.

Mon ami...

LEVEAU.

Donc, je suis à vous. Mais aussi je n'ai plus que vous. Ma femme et ma fille se retirent de moi, et je n'ai plus de foyer. Je vous ai tout donné. Seriez-vous capable d'en faire autant pour moi?

LA MARQUISE.

Ne vous l'ai-je pas prouvé?

Un temps.

LEVEAU.

Où en êtes-vous avec votre mari? Toujours au même point, n'est-ce pas?

LA MARQUISE.

Monsieur de Grèges, je vous l'ai dit, a eu les torts les plus graves envers moi dans les premiers temps de notre mariage, des torts d'une telle nature que, si je voulais... Je suis restée avec lui, pour le monde. Mais il y a longtemps qu'il n'est mon mari que de nom. Ces tristesses cachées sont une de mes excuses.

LEVEAU.

Mais si jamais j'étais libre, et vous aussi... m'épouseriez-vous?

LA MARQUISE.

Vous êtes un enfant. Ce que je dirais ne supprimerait pas un seul des obstacles qui nous séparent... Parlons de choses moins... chimériques. Êtes-vous enfin décidé à faire ce que je vous demandais l'autre jour?

LEVEAU.

Quoi donc?

LA MARQUISE.

La chose la plus simple du monde : laisser mettre votre nom au bas de la circulaire du comité qui patronne mon mari pour les prochaines élections du Conseil général...

LEVEAU.

Comité entièrement composé de réactionnaires notoires...

LA MARQUISE.

Mais dont le programme est dirigé contre le gouvernement actuel, et non contre la République. Enfin, vous le savez, il est fort à craindre que les candidats officiels ne passent dans tout le département, à moins que les voix de vos amis ne se joignent à celles des conservateurs. L'élection de mon mari tient donc à la signature qu'on attend de vous.

LEVEAU.

Mais c'est énorme, mon amie, ce que vous voulez me faire faire là!... Donner ma signature dans ces conditions... il n'y a pas à dire, c'est rompre avec la majorité républicaine.

LA MARQUISE

A la Chambre peut-être, mais non dans le pays.

LEVEAU.

C'est me compromettre, et d'une façon irrémédiable, aux yeux de tout mon parti.

LA MARQUISE.

Eh! les hommes comme vous ne servent pas tel ou tel parti! Leur parti, ils le créent! Vous ne connaissez pas votre force... ni votre charme. Les électeurs le subiront. (Souriant.) Je l'ai bien subi, moi!

LEVEAU.

Marquise!...

LA MARQUISE, très câline.

Mon Dieu, oui, c'est comme cela. Il faut croire qu'il y avait, dans votre énergie intacte, dans votre tempérament d'oseur, dans votre rudesse même de tribun populaire, un je ne sais quoi d'impérieux et de nouveau pour moi, qui devait d'autant mieux me séduire que cela me changeait des inerties distinguées parmi lesquelles j'avais vécu jusque-là... Tenez, vous me faites songer à certains de vos affreux révolutionnaires... à votre Danton, si vous voulez... Ce qui fait, pour nous autres femmes, le charme de ces hommes-là, c'est évidemment que nous avons peur d'eux : que, tout en ayant très peur, nous mettons notre amour-propre à les apaiser, à les dompter avec nos petites mains ; et ainsi, c'est un peu pour le mal qu'ils nous donnent que nous les aimons...

LEVEAU, béat.

Ma chérie!...

LA MARQUISE.

Je puis compter sur cette signature?

LEVEAU.

Mais...

LA MARQUISE.

Avouez que nous devons bien cette compensation à mon mari.

LEVEAU.

Mais je ne tiens pas du tout à lui faire plaisir, à votre mari!

LA MARQUISE.

Moi, j'y tiens. Je vous jure que j'ai besoin de cela pour excuser un peu ma conduite à mes propres yeux.

LEVEAU.

Alors... promettez-moi... que, si jamais cela devient possible, vous serez toute à moi comme je serai tout à vous... enfin, que vous serez ma femme.

LA MARQUISE.

Hélas! mon ami, vous savez aussi bien que moi tout ce qui rend ce rêve irréalisable.

LEVEAU.

Dites oui tout de même. Cela me fera tant de plaisir à entendre!

LA MARQUISE.

Promettez d'abord la signature... Pour lever mon dernier scrupule!

LEVEAU.

Eh bien... je promets. Et arrive que pourra.

LA MARQUISE.

Je promets donc aussi.

LEVEAU.

Au moins, cela est sérieux, Odette?

LA MARQUISE.

Oui, mon ami.

LEVEAU, tragiquement.

Bien, c'est tout ce que je voulais.

LA MARQUISE.

Qu'allez-vous faire?

LEVEAU, avec un geste oratoire.

Vous verrez!

LA MARQUISE.

Je vous aime comme cela. (A part.) C'est vrai.

Elle va arranger son chapeau devant la glace.

LEVEAU.

Vous partez?

LA MARQUISE.

Puis-je rester ici? (A part, en tapotant son chapeau devant la glace.) Ça le prend de temps en temps. Heureusement cela ne peut se faire que par l'initiative de sa femme, et, je connais la bonne dame, elle n'y consentira jamais. (A Leveau.) A demain donc, mon ami.

LEVEAU.

A demain.

La marquise sort par la porte du fond.

SCÈNE V

LEVEAU, MADAME LEVEAU.

MADAME LEVEAU. Elle entre par la porte de gauche.

Elle est partie?

LEVEAU.

Oui.

MADAME LEVEAU.

Reviendra-t-elle?

LEVEAU.

Mais... quand il lui plaira.

MADAME LEVEAU.

Elle ne reviendra pas.

LEVEAU.

Parce que?

MADAME LEVEAU.

Parce que je ne veux pas!

LEVEAU.

Tu dis? Regarde-moi donc? (Il l'examine.) C'est drôle, il y a dix ans que tu n'as eu cette figure-là. C'est quand j'ai voulu venir à Paris. Pendant trois mois tu as dit non. Mais j'avais plus de volonté que toi d'entêtement. Depuis, tu as été un vrai mouton, je te rends cette justice. Il paraît que le mouton redevient enragé? Eh bien donc, à nous deux! Pourquoi ne veux-tu pas que la marquise revienne ici?

MADAME LEVEAU.

Parce qu'elle est ta maîtresse.

LEVEAU.

Ça n'est pas vrai.

MADAME LEVEAU.

Je t'ai suivi... avant-hier... tout l'après-midi... Je vous ai vus tous deux entrer... l'un après l'autre... Je vous ai vus sortir... Veux-tu que je te dise la rue et le numéro?

LEVEAU.

Eh bien, oui, c'est vrai. Après?

MADAME LEVEAU.

Comment, après?

LEVEAU.

Mais oui! c'est ta faute.

MADAME LEVEAU.

Ma faute?

LEVEAU.

Celle de la destinée, si tu préfères. Tu sais pourtant bien que tu n'es pas la femme qu'il me faut. Es-tu capable d'être pour moi une associée, une compagne, au sens sérieux du mot? Es-tu capable d'avoir un salon?

Quelle figure fais-tu dans le monde? Toutes les fois que tu ouvres la bouche, j'ai peur que tu ne lâches une sottise. Peux-tu seulement comprendre ce que je fais? Peux-tu être la confidente de mes travaux et de mes ambitions? Pendant dix ans, loin d'être pour moi une aide, tu as été une gène, une entrave. A cause de toi, je me sentais les ailes rognées. Tu as failli perdre ma vie. Ne t'étonne donc pas que j'aille chercher ailleurs ce que je ne trouve pas à la maison.

MADAME LEVEAU.

Oui, je me rends bien compte: j'ai dû te faire souffrir souvent par mes manières... et parce que je n'étais pas à ta hauteur. Je t'en demande pardon. Mais aucune femme ne t'aurait aimé comme moi; avec aucune, tu n'aurais été tranquille comme avec moi. Est-ce un crime de ne pas être intelligente?

LEVEAU.

Ce n'est pas un crime, mais c'est un tort.

MADAME LEVEAU.

Tu me connaissais... Il ne fallait pas me prendre.

LEVEAU.

J'étais jeune, tu étais gentille et tu paraissais douce... et je ne savais pas encore ce que je valais.

MADAME LEVEAU.

Et puis il y avait ma dot.

LEVEAU.

Oui, il y avait ta dot. Deux cent mille francs. C'était quelque chose dans une petite ville. Mais avec tes deux cent mille francs, je t'ai gagné des millions.

MADAME LEVEAU.

Je les déteste, tes millions! C'est eux mes pires enne-

mis. Je n'ai été à peu près heureuse qu'au temps où tu ne les avais pas. C'est eux qui t'ont permis de vivre de façon à ne presque plus me voir. C'est par eux que tu as pu rencontrer ta marquise, et c'est à cause d'eux qu'elle a fait attention à toi.

LEVEAU.

Prends garde, Amélie. N'y touche jamais, à celle-là! ou je ne réponds pas de moi, je te préviens.

MADAME LEVEAU.

Cela m'est égal. Aujourd'hui je dis tout. Ah! mon pauvre ami, si fort que tu sois, le jour où tu l'as rencontrée, tu as trouvé ton maître.

LEVEAU.

Cela signifie?

MADAME LEVEAU.

Je ne suis qu'une bête, tu me l'as répété assez souvent, mais on a tout de même des yeux. Et si je vois clairement les services que tu as rendus à ta marquise et à son mari, je ne vois pas bien ce que tu en as tiré en échange.

LEVEAU, avec un rire faux.

Ha! ha! ha! je ne m'attendais pas à celle-là, par exemple! Alors, c'est moi qu'on roule, et je ne suis qu'un nigaud? (Furieux.) C'est stupide, sais-tu bien? ce que tu dis là, c'est stupide! Et tu ne te doutes pas à quel point c'est maladroit, par-dessus le marché! La femme dont tu oses parler ainsi m'est absolument dévouée, et elle m'en a donné les preuves les plus évidentes. C'est un grand cœur et une merveilleuse intelligence. Elle est ma meilleure amie et la plus désintéressée. J'ai pour elle le plus profond respect et la tendresse la plus reconnaissante. Enfin, je l'aime, entends-tu? je puis bien te le

dire à présent, puisque je ne t'apprends plus rien et que ton espionnage me met à l'aise... Je l'aime uniquement, et je ne sais ce que je donnerais pour qu'elle eût été la compagne de ma vie.

MADAME LEVEAU.

Ne dis pas cela! ne dis pas cela! c'est trop méchant. Aie un peu pitié de moi. J'en ai tant sur le cœur depuis si longtemps que je me tais! C'est pour ça que j'ai été maladroite en te parlant et que je t'ai mis en colère... C'est que, vois-tu, je ne peux plus supporter cette vie-là, je ne peux plus. Je te jure que je suis à bout de forces!...

Un temps.

LEVEAU, très calme.

Si tu ne peux plus supporter cette vie-là... c'est bien simple. Il y a un moyen d'en sortir.

MADAME LEVEAU.

Quoi?

LEVEAU.

Le divorce.

MADAME LEVEAU, ayant peine à comprendre.

Le divorce?

LEVEAU.

Sans doute. Je te rends affreusement malheureuse, n'est-ce pas?

MADAME LEVEAU.

Oui, affreusement.

LEVEAU.

Eh bien! demande le divorce contre moi.

MADAME LEVEAU.

Ça n'est pas sérieux, n'est-ce pas?... Le divorce! Ah! jamais, mon Dieu, jamais, jamais!

LEVEAU.

Pourquoi?

MADAME LEVEAU.

Mais parce que... parce que je n'ai jamais songé à ça, même les jours où je souffrais et où je t'en voulais le plus... parce que ça ne peut seulement pas m'entrer dans la tête... enfin parce que c'est impossible.

LEVEAU.

Dis une raison!

MADAME LEVEAU.

Est-ce que je sais?... Une pareille idée... comme ça, tout d'un coup... La religion le défend, d'abord.

LEVEAU.

Mais tu n'en as pas, de religion, ma pauvre Amélie. Tu ne vas même pas à la messe.

MADAME LEVEAU.

J'y allais quand j'étais jeune fille... Je crois au bon Dieu... j'entre souvent faire ma prière dans les églises. Il y a comme ça des choses auxquelles on croit sans s'en rendre bien compte. Toutes les fois que, dans ta politique, tu attaquais la religion, je ne disais rien, mais je ne pouvais pas m'empêcher d'avoir de la peine. Enfin... qu'est-ce que tu veux? le jour où je me suis mariée, j'ai bien cru que c'était pour la vie, que le bon Dieu m'entendait, et que je n'aurais jamais le droit de lui reprendre ma parole...

LEVEAU.

Des bêtises! des idées de femme! Cherche une bonne raison, cherche!

MADAME LEVEAU.

Il y en a une autre... qui est peut-être la même au

fond. Je ne veux pas te perdre, voilà! Tu m'as bien torturée, et je ne parle pas seulement de mes jalousies, de mes nuits d'attente et de larmes: tu m'as fait le plus grand affront qu'on puisse faire à une femme, en t'éloignant de moi comme d'un objet de dégoût. Mais du moins, je me disais : « Je porte son nom, je suis toujours sa femme devant le monde, quoi qu'il fasse... Et peut-être qu'il me reviendra... un jour... quand il sera vieux. » Et maintenant, ce dernier lien, ce dernier petit espoir qui me donnait encore le courage de vivre, tu trouves que c'est trop, et tu veux me l'arracher? Non, non! c'est tout ce qui me reste à moi : je le garde!

LEVEAU.

Ainsi, tu refuses?

MADAME LEVEAU.

Absolument.

LEVEAU.

Mais, tête de bois, puisque je ne t'aime pas! puisque je te rends malheureuse! puisque je te trompe! puisque j'aime une autre femme!

MADAME LEVEAU.

Tu l'as déjà dit, et il faut que tu sois bien cruel pour le répéter.

LEVEAU.

Mais c'est toi qui es mauvaise et entêtée! c'est toi qui me défies, qui me braves, et qui prends plaisir à m'exaspérer!

MADAME LEVEAU, stupéfaite.

Moi?

LEVEAU.

Sans doute!

MADAME LEVEAU.

Deviens-tu fou?... Comment! c'est toi qui ne veux

plus de moi, et c'est moi qui demanderais le divorce? Demande-le, toi, puisque tu y tiens tant!

LEVEAU.

Eh! tu sais bien que toi, je ne puis t'accuser de rien.

MADAME LEVEAU.

Malheureusement, n'est-ce pas? En d'autres termes, j'ai été pendant vingt ans une épouse dévouée et fidèle à son devoir. Je ne te le fais pas dire.

LEVEAU.

Diable! tu sais te défendre aujourd'hui! Qu'est-ce qui a bien pu te donner tant d'idées?

MADAME LEVEAU.

La douleur.

LEVEAU.

Tu refuses toujours?

MADAME LEVEAU.

Je refuse.

LEVEAU.

Et si je quittais la maison?

MADAME LEVEAU.

Je serais toujours ta femme. A cela, tu ne peux rien. Dieu est juste. Voilà que, pour me venger de toi et te faire souffrir à ton tour, je n'ai qu'à continuer à remplir mon devoir, je n'ai qu'à rester ta femme, entends-tu bien? ta femme, ta femme!

LEVEAU, étouffant de colère.

Ma femme! ma femme! Ah! tiens!

Il lève les poings.

MADAME LEVEAU.

Frappe!

Leveau sort comme un fou.

SCÈNE VI

MADAME LEVEAU, seule.

Voilà donc où nous en sommes. Qui aurait jamais cru?... Le divorce? Oh! cela, non, jamais, jamais!... Alors, quoi? Il va quitter la maison, pour être encore plus à sa maîtresse. Et que fera-t-elle de lui?... Ah! cette femme! C'est la première fois que je souhaite du mal à une créature... Je vois encore la rue, la porte de la maison... Elle est entrée cinq minutes après lui... J'ai attendu pendant deux heures; et, malgré moi, je me figurais... je voyais... (Cri de douleur.) Ah!... Et cela recommencerait... qui sait? peut-être tous les jours? Si je pouvais?... Qui donc peut m'aider, me défendre? Mais son mari est donc aveugle?... (Soudainement.) Son mari? mais il a le même intérêt que moi, son mari... Bête que je suis! comment n'y ai-je pas pensé plus tôt? (Très vite, elle s'assied à la table qui est au milieu du théâtre, prend du papier et écrit :) « Votre femme est la maîtresse de monsieur Leveau... » (Elle continue à écrire pendant quelques secondes.) L'adresse, maintenant : « Monsieur le marquis de Grèges. »

Elle met la lettre dans l'enveloppe, puis va pour sonner, en laissant la lettre sur la table. Leveau rentre à ce moment-là. Madame Leveau, surprise, a un regard vers la table; mais Leveau y arrive avant elle, prend la lettre, l'ouvre et la lit.

SCÈNE VII

LEVEAU, MADAME LEVEAU.

LEVEAU, croisant les bras.

C'est très bien. Tous mes compliments. Sais-tu ce que tu as fait là?

MADAME LEVEAU.

Je n'ai rien fait de mal. Je voulais que le marquis ait l'œil sur sa femme, qu'il vous gêne, et qu'il vous empêche de vous rencontrer. Ça a manqué; tant pis pour moi!

LEVEAU.

Mais, malheureuse, sais-tu ce qui serait arrivé s'il avait reçu ta lettre?

MADAME LEVEAU.

Quoi?

LEVEAU.

Oh! presque rien. Le marquis est de première force à l'épée, et, comme je n'ai pu, moi, fréquenter la salle d'armes que sur le tard... toujours grâce à toi, soit dit en passant...

MADAME LEVEAU.

Eh bien?

LEVEAU.

Il m'aurait tué. C'est ce que tu voulais probablement...

MADAME LEVEAU, simplement.

Mais tu ne te serais pas battu.

LEVEAU.

Comment?

MADAME LEVEAU.

Mais non.

LEVEAU.

Pourquoi ne me serais-je pas battu?

MADAME LEVEAU.

Mais parce que... ça n'a pas de bon sens. Parce que... un homme raisonnable, bien posé... Enfin, qu'est-ce

que tu veux? Je n'ai même pas songé à ça; je ne te voyais pas te battant en duel. Ça ne se fait pas dans notre monde, ces choses-là.

LEVEAU.

Voilà où tu en es! Dans notre monde! Je suis de tous les mondes, moi, apprends-le! Alors tu te figures qu'il n'y a que les gens titrés qui se battent? Tu es étonnante, ma parole! De deux choses l'une : en écrivant cette lettre, ou tu as voulu ma mort, ou tu m'as pris pour un lâche.

MADAME LEVEAU.

Il n'y a pas de lâcheté à être raisonnable.

LEVEAU.

Mais c'est qu'elle ne comprend pas! Et voilà vingt ans qu'elle ne comprend pas! Ainsi, d'après toi, quand le marquis m'aurait provoqué, j'aurais dû lui dire : « Monsieur le marquis, c'est bien de l'honneur que vous me faites; mais ce que vous me proposez là, ça ne se fait pas chez nous, et je suis de trop petite race pour croiser le fer avec un gentilhomme. » (Se montant.) Ah! tiens, ce sont des idées comme celles que tu viens d'exprimer qui, lorsque je les rencontre chez des tartufes ou des brutes résignées, me mettent hors de moi, me font souhaiter l'achèvement logique et complet de la Révolution (car ça n'est pas fini!), le socialisme, l'anarchie, tout! un chambardement général... où mes millions passeraient, tant pis!... Oui, je suis autant qu'un marquis! Oui, nous leur avons pris tous leurs privilèges, y compris celui de la vie élégante et celui du point d'honneur. Nous ne leur avons même pas laissé le privilège de leurs préjugés et de leurs vices! (Reprenant son sang-froid et blaguant un peu.) Et c'est peut-être ça, au fond, la démocratie... Mais revenons à notre affaire. Ce que tu as fait, sais-tu comment cela s'appelle?

MADAME LEVEAU.

Adolphe, épargne-moi, je t'en prie. Tu as plus d'esprit que moi et je ne saurais pas répondre. Je ne savais plus ce que je faisais, j'étais folle... Mais enfin, c'est toi qui en étais cause, et, quand on se sent perdu, on se défend comme on peut.

LEVEAU.

Tu m'entendras jusqu'au bout. Ce que tu as fait, cela s'appelle une dénonciation anonyme, c'est-à-dire une des actions les plus viles...

MADAME LEVEAU.

Ça dépend.

LEVEAU.

Une des actions les plus viles, je le répète, et les plus lâches qu'on puisse commettre... Eh bien, je suis tenté de t'en remercier. (Il tire la lettre de sa poche.) Ce petit papier-là, vois-tu! je ne le donnerais pas pour cent mille francs.

MADAME LEVEAU.

Alors, garde-le.

LEVEAU.

Certes, je le garde. Je te priais tout à l'heure de demander le divorce. Or, grâce à ce billet, les rôles sont changés : c'est moi qui peux le demander maintenant, le divorce, et contre toi.

MADAME LEVEAU, accablée et comme indifférente.

Comment ça?

LEVEAU.

Ce billet renferme une accusation calomnieuse...

MADAME LEVEAU.

Tu sais bien que non.

LEVEAU.

Indémontrable, si tu veux, et qui constitue une injure grave contre moi. Une telle injure est une cause plus que suffisante de divorce; tous les hommes de loi te le diront.

MADAME LEVEAU.

Je ne te crois pas.

LEVEAU, très violent.

Tu ne me crois pas? Alors c'est toi qui vas m'enseigner la loi? A moi qui la fais!

MADAME LEVEAU.

Je ne te crois pas. A quoi bon te mettre en colère?

LEVEAU, se calmant.

Je ne me mets pas en colère. Je suis très calme et je vais le prouver. Je ne demanderai pas le divorce contre toi, bien que, je le répète, je sois sûr de l'obtenir. Que tu me croies ou non, cela m'est égal... Ce n'est pas pour avoir ta reconnaissance que je t'épargne, c'est par générosité; c'est aussi en souvenir d'une union qui n'a pas eu que de mauvaises heures. Je ne veux pas que nous nous quittions comme deux ennemis, et j'ai une transaction à te proposer.

MADAME LEVEAU.

Ah! mon Dieu, tu me fais peur.

LEVEAU.

Marguerite aime toujours Deslignières?

MADAME LEVEAU.

Oui.

LEVEAU.

Et réciproquement. Deslignières m'a encore demandé

sa main l'autre jour... pour la cinquième fois. Il la prendra dans n'importe quelles conditions. Tu désires, toi, ce mariage?

MADAME LEVEAU.

De tout mon cœur. Deslignières est un très brave et très honnête garçon.

LEVEAU.

Deslignières est un des êtres qui me sont le plus profondément antipathiques. C'est donc un grand sacrifice que je vais faire. Mais puisqu'il s'agit du bonheur de ma fille... Voici ce que j'avais à te dire. Consens à demander le divorce, et je consentirai, moi, au mariage de Marguerite avec Deslignières.

MADAME LEVEAU.

Mais c'est abominable, ce que tu me proposes là!

LEVEAU.

En quoi?

MADAME LEVEAU.

Mais parce que... parce que... Ah! quel malheur de ne jamais savoir dire!... Enfin... c'est comme si tu voulais que ta fille ne soit contente qu'à la condition que sa mère soit malheureuse. Oserais-tu le lui dire, à elle?

LEVEAU.

Il n'est pas nécessaire de le lui dire.

MADAME LEVEAU.

Je le lui dirai, moi.

LEVEAU.

Tu ne feras pas ça.

MADAME LEVEAU.

Si, je le ferai.

LEVEAU.

Ainsi tu refuses encore cet arrangement?

MADAME LEVEAU.

Si je refuse!

LEVEAU.

Tu n'aimes pas ta fille.

MADAME LEVEAU.

Ne dis donc pas de bêtises.

LEVEAU.

Marguerite est malade, je t'en préviens; plus malade que tu ne crois.

MADAME LEVEAU.

Ce n'est pas toi, je suppose, qui vas me renseigner sur sa santé. Marguerite est un peu fatiguée, mais ce n'est rien de grave. Si elle est quelquefois triste, c'est à cause de ce qui se passe ici, entre son père et sa mère. Quant à Deslignières, elle pense toujours à lui, c'est vrai. Mais Marguerite n'est pas une fille à passions. Elle a attendu un an: elle attendra bien encore jusqu'à sa majorité.

LEVEAU.

C'est long, deux ans, quand on souffre.

MADAME LEVEAU.

Je te conseille de faire l'homme sensible. Marguerite ne souffrira pas. Elle est raisonnable: elle a un fond de bonne humeur et de moquerie... Elle laissera le temps couler.

LEVEAU.

Enfin, c'est non?

MADAME LEVEAU.

C'est non, non et non. Le divorce, jamais, entends-tu? jamais, à aucun prix.

LEVEAU.

Réfléchis encore.

MADAME LEVEAU.

C'est tout réfléchi. Cette idée-là, vois-tu, c'est peut-être le plus grand signe que tu aies donné de ton mauvais cœur.

LEVEAU.

Réfléchis tout de même. (Avant de sortir.) Je vais t'envoyer ta fille.

SCÈNE VIII

MADAME LEVEAU, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Eh bien, maman?

MADAME LEVEAU.

Ah! ma pauvre Margot, si tu savais! C'est plus cruel que tout ce que je pouvais prévoir.

MARGUERITE.

Quoi donc?

MADAME LEVEAU.

Il a osé me parler de divorce.

MARGUERITE.

Oh!

MADAME LEVEAU.

Il a osé me dire en face qu'il aimait cette femme. Et sais-tu le marché qu'il m'a proposé, pour m'obliger à faire ce qu'il veut? Il m'a offert, en échange, de consentir à ton mariage avec Deslignières.

MARGUERITE.

Et... qu'as-tu dit?

MADAME LEVEAU.

Tu penses bien que j'ai refusé. Ah! non, il ne l'obtiendra jamais de moi, son divorce, c'est-à-dire sa liberté, la liberté de vivre avec cette femme. Non, je n'accepterai pas cette honte. Je ne sais pas si c'est parce que je le hais ou parce que je l'aime encore, mais jamais je ne la lui rendrai, sa liberté, jamais! Il me quittera; je vivrai seule, abandonnée... mais il aura beau faire, je resterai l'épouse. Voilà ce que je lui ai répondu.

MARGUERITE.

Tu as bien fait, maman. Garde, défends tes droits. En te défendant, c'est lui aussi que tu défends contre lui-même. Et s'il te quitte, va, tu ne seras pas seule. Nous irons toutes deux, là-bas, dans ta vieille maison natale. Nous n'y serons pas malheureuses, tu verras. J'en ai assez de Paris! On n'y a jamais le cœur ni l'esprit tranquilles, on y désire des choses... Là-bas nous serons bien... Ce mariage ne se faisant pas, je ne me marierai jamais. Et au fond, cela va mieux à mes goûts et à mon caractère... Je resterai auprès de toi, ma chère maman, toujours... toujours!

Elle s'est laissée peu à peu glisser dans les bras de sa mère et fond en larmes.

MADAME LEVEAU, stupéfaite; elle prend entre ses mains le visage de Marguerite et l'écarte pour le mieux voir.

Quoi! tu pleures! tu souffres à ce point, toi! toi mon

enfant!... Alors, ta mauvaise mine, ta pâleur, ton dépérissement, c'était donc ça?...

MARGUERITE, essuyant ses yeux.

Mais non, maman, mais non!... Je me suis assez souvent moquée des jeunes filles romanesques et des amoureuses de théâtre. Ce n'est pas pour faire comme elles à présent. C'est à cause de toi, ce n'est pas à cause de moi que je pleurais. Je suis heureuse pourvu que tu me restes, très heureuse, je te le jure.

Elle recommence à pleurer.

MADAME LEVEAU.

Ma pauvre petite! (A elle-même.) Oh! non, non, c'est assez qu'il y en ait une qui souffre. (Emmenant doucement Marguerite.) Va, ma chérie, ma petite fille, va te reposer et tâche de dormir. (Se tournant vers la porte par où est sorti Leveau.) C'est entendu, Adolphe, c'est entendu. Tu l'auras, ton divorce...

ACTE TROISIÈME

Chez le marquis de Grèges.

Un salon un peu sévère, hautes boiseries, portraits de famille, etc. — Portes de fond et de côté. — *A* gauche, une grande table chargée de journaux et de papiers.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

Ils sont assis à la grande table, chacun tenant un crayon et faisant des pointages.

LE MARQUIS, lisant un papier.

Enfin, dans les Deux-Sèvres, sur dix-huit conseillers généraux, onze réformistes, et, dans la Charente-Inférieure, neuf sur seize.

LA MARQUISE.

C'est tout?

LE MARQUIS.

C'est tout ce qu'on connaît jusqu'à présent; reste une vingtaine de départements dont on n'a pas encore de nouvelles. Mais ça va bien, ça va même très bien pour notre parti, le parti réformiste. (*Consultant les papiers.*) Sur... soixante et quelques départements où le résultat est connu, il y en a trente... trente-deux... trente-quatre où nos candidats ont la majorité.

LA MARQUISE.

Et ce qui est plus satisfaisant encore, c'est que, sur

les deux cent quatre-vingts réformistes élus, les trois cinquièmes au moins sont des conservateurs.

LE MARQUIS.

Très bon signe, cela, très bon signe... Les conseils généraux, c'est la véritable expression des sentiments du pays. J'ai toujours attaché la plus grande importance aux élections des conseils généraux.

LA MARQUISE.

Le ministère va encore sauter.

LE MARQUIS.

Ce sera la troisième fois en sept mois.

LA MARQUISE.

Cela tient à ce qu'on a beau le changer, c'est toujours le même.

LE MARQUIS.

C'est pourtant toi, ma chérie, qui as eu cette idée si simple d'un parti des mécontents! Je croyais bien qu'il n'y avait plus rien à faire pour nous autres, qu'à cultiver nos terres et à regarder du haut de nos pigeonniers le joli gâchis que font les nouveaux venus... Le seul moyen de jouer encore un rôle, c'était évidemment de nous faire des alliés dans le camp ennemi. Mais il fallait trouver un joint... Tu l'as trouvé tout de suite, le joint. Et voilà que nous rebondissons, nous qu'on disait finis; voilà nos idées qui triomphent dans un bon tiers du pays...

LA MARQUISE.

Un peu mêlées pour l'instant, nos idées. Mais bah! on fera le triage plus tard.

LE MARQUIS.

Sais-tu que tu es une grande politique?

LA MARQUISE.

Alors tu ne regrettes plus tes batteuses nouveau modèle, ni tes moutons perfectionnés?

LE MARQUIS.

Ma foi, non! Tu m'as fait connaître un sport nouveau. Très amusant, mes dernières tournées dans les communes rurales : « Messieurs, moi aussi je suis un fils de la terre, un cultivateur, un paysan... » comme ça, sans façon, en molletières et en veste de chasse... Ça prenait très bien. Et me voilà devenu une façon d'homme politique, moi qui n'y avais jamais songé... Pourquoi ris-tu?

LA MARQUISE.

Je songe à la figure que va faire Leveau.

LE MARQUIS.

Le fait est que ses amis sont assez mal partagés. Et je t'avouerai même que cela m'ennuie pour lui.

LA MARQUISE.

Oh! quand ça le dégonflerait un peu!... Une petite leçon ne lui ferait pas de mal.

LE MARQUIS.

Ma chère amie, je te trouve injuste pour Leveau. Il nous a rendu de grands services. Il en a rendu à notre parti, et à nous aussi personnellement. Il m'a fait entrer dans deux ou trois affaires, — oh! irréprochables au point de vue de l'honnêteté, — qui m'ont permis d'élargir notre vie, de mettre autour de toi ce luxe que tu désirais tant... Et puis, il a, ma foi, de très belles chasses... Des ridicules, c'est vrai : une éducation insuffisante... Mais, enfin, je suis persuadé que c'est pour nous un très bon ami. Ce n'est pas ton opinion?

LA MARQUISE.

Si; et j'aime beaucoup, beaucoup à te le voir défendre.

LE MARQUIS.

Mais c'est tout naturel.

LA MARQUISE.

En effet.

LE MARQUIS.

J'y suis d'autant plus porté que le pauvre homme est assez à plaindre en ce moment. Ça va mal chez lui, avec sa femme, à ce qu'il paraît. Tous les ménages ne sont pas comme le nôtre... Je ne sais pas de quel côté sont les torts. On dit que Leveau est coureur. Il est comme ils sont presque tous dans leur république de parvenus : à cinquante ans, il commence à jeter sa gourme. Il se peut aussi que sa femme n'ait pas assez de patience ou de raison... Bref, on parle de séparation, peut-être de divorce.

LA MARQUISE.

Oh! cela...

LE MARQUIS.

Tu ne crois pas?

LA MARQUISE.

Je connais madame Leveau. Elle ne voudra jamais. Et comme il faut que ce soit elle qui le demande...

LE MARQUIS.

Une séparation serait déjà assez triste. Et puis, j'y songe, cela empêcherait sans doute encore le mariage de ce petit Deslignières, qui est un gentil garçon.

LA MARQUISE.

Rassure-toi, le mariage vient d'être décidé, et on l'annonce déjà officiellement.

LE MARQUIS.

Tant mieux! Mais c'est égal, sais-tu ce que tu devrais faire? Tu as de l'influence sur Leveau : tu devrais lui parler, lui conseiller un rapprochement, des concessions... pour sa fille... enfin, essayer de raccommoder son ménage.

LA MARQUISE.

Je le ferai, mon ami, je te le promets... quoique ces démarches-là soient toujours bien délicates.

LE MARQUIS.

Tu es la meilleure des femmes. Et tu ne peux pas t'imaginer combien je t'aime et combien je te suis reconnaissant. Oui, reconnaissant! Tu es mon amie dévouée, ma conseillère, ma providence. Tu as éveillé en moi une activité et même des ressources d'esprit que je ne me connaissais pas. Mes succès de ces derniers temps, l'accroissement de ma situation politique, tout cela m'est venu de toi...

LA MARQUISE, à part.

Tiens, j'ai déjà entendu ça.

LE MARQUIS, continuant.

Enfin, je suis un peu ton œuvre. . Ne dis pas non, car cela me rend bien heureux.

Il l'embrasse.

SCÈNE II

LES MÊMES, LEVEAU.

LEVEAU, surpris et maussade.

Je dérange une scène d'intérieur?

LE MARQUIS.

Mon Dieu, oui. C'est très bourgeois, ce que nous

faisons là... tenez, voici les dépêches... mais parbleu, je n'en rougis point. Je n'ai point de honte à confesser que j'aime ma femme, qu'elle est une perfection, la compagne la plus sûre et la plus dévouée, et qu'elle m'a fait tout ce que je suis.

Il remue des papiers. Leveau s'assied à la table, près de la marquise.

LEVEAU, bas, à la marquise.

Qu'est-ce que ça veut dire?

LA MARQUISE, de même.

Ah! laissez-le donc être aimable aujourd'hui: pour une fois que cela lui arrive, il ne faut pas me le reprocher.

LEVEAU, rassèréné, de même.

Odette, j'ai absolument besoin de vous parler.

LA MARQUISE, de même.

Patience, tout à l'heure.

LEVEAU, de même.

Dites donc, c'est drôle, ce qu'il vient de dire.

LA MARQUISE, de même.

Quoi?

LEVEAU, de même.

Que vous l'avez fait... ce qu'il est.

LA MARQUISE, de même.

Vous savez que je n'aime pas ces plaisanteries-là...

LE MARQUIS, à Leveau.

Eh bien, vous voyez quel succès? Nous avons déjà la majorité dans plus de trente départements.

LEVEAU, consultant les papiers d'un air détaché.

Diable! il y a bien des réactionnaires.

LE MARQUIS, conciliant.

Oh! il y a aussi pas mal de républicains.

LA MARQUISE.

Et puis, du moment qu'ils sont tous réformistes.

Un domestique apporte de nouvelles dépêches.

LE MARQUIS, les parcourant.

Voici des adresses de comités départementaux. (Lisant.) « Félicitations... immense succès... confusion de nos ennemis... Ces élections affirment le triomphe des idées révolutionnaires. Le parti conservateur est dans la consternation. » Hein?

LEVEAU, lisant une autre dépêche.

« Le parti radical est dans la consternation. Ces élections affirment le triomphe des idées conservatrices chères à la majorité du pays. »

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que vous voulez? Chacun comprend à sa façon... Une lettre pour vous, Leveau.

LEVEAU, lisant.

Elle est forte, celle-là. C'est un évêque qui m'envoie sa bénédiction. C'est signé : « Placide, évêque de Tarascon. »

LE MARQUIS, lisant une autre lettre.

Moi, je reçois les félicitations de la Libre Pensée de Romorantin.

LA MARQUISE.

Si cela ne prouve peut-être pas la clarté de notre programme, cela en prouve au moins la largeur... Mais, puisque le succès est dès maintenant assuré, si nous rédigions tout de suite la lettre de remerciements

aux électeurs? Ce serait autant de fait, et vous n'auriez plus qu'à la soumettre demain au Comité central.

LE MARQUIS.

Bonne idée! Dictez, vous, Leveau. La marquise tiendra la plume.

LEVEAU, dictant.

« Citoyens!... »

LE MARQUIS.

Vous n'aimeriez pas mieux « Messieurs »?

LEVEAU.

Je vous ferai remarquer que, dans les circulaires précédentes, nous ne les avons pas appelés Messieurs.

LE MARQUIS.

Oui, mais à présent?

LA MARQUISE.

Pourquoi ne pas continuer à les appeler « électeurs »? C'est le mot qui avait été adopté par le Comité central. C'est un compromis entre Messieurs et Citoyens. Vous ne trouverez rien de mieux.

LEVEAU.

Ça dépend des régions. Enfin, va pour électeurs. (Dictant.) « Électeurs! Votre dernier vote est la condamnation définitive et sans appel des hontes et des chinoiseries néfastes du parlementarisme... »

LE MARQUIS.

Très bien!

LEVEAU, dictant.

« ... D'une politique d'intrigues, de tracasseries, de népotisme et de tripotages financiers. »

LE MARQUIS.

Très bien!

LEVEAU, dictant.

« Vous venez de manifester hautement en faveur des principes vraiment républicains... »

LE MARQUIS.

Vous ne préféreriez pas : « des principes conservateurs »?

LEVEAU.

Mais ça n'est pas la même chose! Remarquez que je vous fais déjà une concession. Je dis : « vraiment républicains ».

LA MARQUISE.

Alors « vraiment républicains » est moins fort que « républicains » tout seul?

LEVEAU.

Évidemment!

LE MARQUIS.

Mon cher ami, nous ne pouvons pas accepter « républicains ».

LEVEAU.

Ni nous « conservateurs ».

LA MARQUISE.

Voulez-vous « démocratiques »?

LE MARQUIS.

Si on mettait : « sagement démocratiques »?

LEVEAU.

Vous savez bien que « sagement démocratiques » veut dire pour tout le monde « réactionnaires »!

LA MARQUISE.

Cherchons autre chose... Si nous écrivions tout simplement : « en faveur des idées libérales »?

LEVEAU.

Libérales?... hum! soit; mais alors qu'on ajoute : « et révolutionnaires ».

LE MARQUIS.

Mais, c'est le contraire!

LEVEAU.

Tant mieux! Il y en aura pour toutes les opinions... Voulez-vous : « pacifiquement révolutionnaires »? C'est ma dernière concession.

LE MARQUIS, après avoir consulté la marquise du regard.

Nous ne pouvons pas. Il ne faut pas que le mot « révolution » soit dans la phrase.

LA MARQUISE.

Que dirait Placide, évêque de Tarascon?

LEVEAU.

Mais s'il ne s'y trouve pas, que dira la Libre Pensée de Romorantin?

LA MARQUISE.

Cherchons un autre adverbe... Mettons par exemple : « idées résolument libérales ».

LEVEAU.

Ça ne veut rien dire!

LA MARQUISE.

Alors, ça ne peut rien vous faire. Voyons, soyez aimables, acceptez ma rédaction.

LEVEAU.

Soit; mais la phrase est trop courte comme ça; il faudrait l'arrondir un peu.

LA MARQUISE.

Ajoutons : « qui sont les agents du véritable progrès ».

LE MARQUIS.

Moi, j'aimerais mieux : « les facteurs », c'est plus...

Il complète sa pensée par un geste.

LA MARQUISE, écrivant.

« Les facteurs du véritable progrès. » Ça va comme ça?

LEVEAU.

Ben, oui! Mais, qu'est-ce que vous voulez? « libérales » me gêne un peu. Au fond, c'est un mot centre-gauche.

LA MARQUISE.

C'est pourtant un mot qui vient de liberté.

LEVEAU.

Il y a liberté et liberté.

LA MARQUISE.

C'est vrai. Il y a pour chaque homme la sienne, et il y a celle des autres. On voit des gens qui ne tiennent pas énormément à la seconde.

LEVEAU.

C'est vous, ces gens-là.

LE MARQUIS.

C'est plutôt vous, mon cher Leveau.

LA MARQUISE.

Enfin, on ne sait plus au juste.

Un domestique apporte de nouvelles dépêches.

LE MARQUIS, les parcourant.

Très bon! excellent!... Ah!... Je ne vous cacherai

pas, mes amis, que je suis nommé dans mon canton à l'unanimité des suffrages exprimés.

LA MARQUISE.

Tous mes compliments, mon ami.

LEVEAU.

Et tous les miens... Voyons. (Il prend les dépêches.) Diable! Diable! vos candidats ont décidément la veine. La République perd du terrain; il n'y a pas à se le dissimuler.

LA MARQUISE.

Nos candidats sont les vôtres, cher monsieur. Ce n'est pas comme conservateurs, c'est comme réformistes qu'ils sont élus.

LEVEAU.

Enfin, ils le sont. Pas encore de nouvelles de mon département?

LE MARQUIS.

Non, mais cela ne tardera pas. On nous apporte les dépêches en même temps qu'au ministère. Au reste, vous n'avez pas d'inquiétude à avoir, vous.

LEVEAU.

Oh! moi, non. Mais, avec tout cela, c'est vous qui triomphez, il n'y a pas à dire.

LA MARQUISE.

C'est nous et c'est vous, cher monsieur. C'est vous notre chef; c'est vous qui avez fondé et organisé le parti. Notre voix la plus éloquente, c'est vous. Ces élections sont votre œuvre, et tout l'honneur vous en revient. Et, quant à nous, nous vous en sommes profondément reconnaissants.

LE MARQUIS, bas, à la marquise.

C'est très gentil, ce que tu fais là.

LA MARQUISE, continuant.

Et tenez, je serai franche. Il se peut que notre part proportionnelle, à nous conservateurs, dans ce premier succès, soit plus forte que nous ne l'avions prévu. Je l'admets un instant pour vous dire : — Eh bien, quand même?

LEVEAU.

Quoi, quand même?

LA MARQUISE.

Oui, quand même le parti réformiste tendrait à se confondre — je ne dis pas tout de suite — avec le parti conservateur, en quoi cela vous atteindrait-il? et pourquoi ne resteriez-vous pas un de nos chefs? Pourquoi, enfin, ne seriez-vous pas franchement des nôtres? Nous vous admirons, nous vous aimons; vous aurez chez nous une situation considérable, sans compter la gloire d'avoir fait quelque chose de neuf, de hardi, d'original.

LEVEAU.

Oh! marquise, ce n'est pas si neuf ni si original que ça de changer d'opinion. Je vous assure que ça s'est déjà vu.

LA MARQUISE.

Ne raillez pas : je vous parle très sérieusement, et j'ose ajouter : en amie.

LEVEAU.

Mais mon passé... mes principes.

LA MARQUISE.

Eh! mon Dieu, ce n'est pas par leurs opinions, changeantes comme les événements, que les hommes se classent : c'est par quelque chose de plus durable, par l'ensemble de leurs sentiments, par leurs goûts, leur

éducation, leur genre de vie. Au-dessus de cinquante mille francs de rente (et je pourrais prendre un chiffre beaucoup plus bas) tous les hommes pensent, au fond, de même en politique. Seulement, ils n'ont pas tous intérêt à l'avouer. Pour vous, l'aveu est déjà à moitié fait. Pourquoi ne pas aller jusqu'au bout? En somme, vous vivez de notre vie: vous avez beaucoup plus d'idées et de sentiments en commun avec nous qu'avec vos collègues de la gauche ou de l'extrême gauche. Vous savez très bien qu'en réalité nous sommes plus libéraux qu'eux, et que nous aussi, mon Dieu! nous aimons le peuple... Vous n'avez, pour achever de vous rallier à nous, qu'à abandonner certaines formules dont vous connaissez le vide : mais vous resterez fidèle à toutes les idées qui vous sont réellement chères.

LE MARQUIS.

Elle a raison.

LEVEAU.

Le fait est que ce ne serait pas un changement d'opinion proprement dit, mais plutôt un changement d'orientation.

LA MARQUISE.

C'est cela, c'est tout à fait cela. Un bon mouvement, voyons! Est-ce si difficile d'aller du côté où tout vous pousse? Oui, tout: car il n'est pas jusqu'à cet échec partiel infligé par les électeurs à vos amis, qui ne doive contribuer finalement à vous grandir.

LEVEAU.

Comment cela?

LA MARQUISE.

Sans doute. Nous nous souviendrons que nous en sommes cause, que nous vous avons compromis; et nous nous appliquerons à vous le faire oublier. Vous

êtes d'autant plus à nous que nous sommes vos obligés. Nous vous garderons de force, s'il le faut, pour vous dédommager, pour vous témoigner notre reconnaissance. Si vous saviez comme tout le parti vous sait gré de ce que vous avez fait pour lui! Et vous l'avez fait si bravement, si galamment, avec tant de désintéressement et d'élégance!

LEVEAU, avec intention.

Mais vous, marquise, vous personnellement, m'en saurez-vous gré?

LA MARQUISE, elle lui tend la main.

Certes, mon ami.

SCÈNE III

LES MÊMES, DESLIGNIÈRES.

DESLIGNIÈRES. Il serre la main de la marquise et du marquis et fait un mouvement vers Leveau qui se détourne.

Quelles nouvelles?

LA MARQUISE.

Majorité réformiste dans trente-cinq départements.

LEVEAU, à Deslignières.

Ça vous ennuie, hein?

DESLIGNIÈRES.

Attendez. (Au marquis.) Et cette majorité, comment se décompose-t-elle?

LE MARQUIS.

Il y a, jusqu'à présent, un peu plus de conservateurs

que de républicains; mais on n'a pas encore les résultats complets.

LEVEAU, à Deslignières.

Et puis, qu'est-ce que ça peut vous faire, à vous?

DESLIGNIÈRES.

En effet. J'ai l'avantage d'appartenir à un tout petit parti qui ne peut guère avoir d'autre occupation que de marquer les coups échangés par les autres. Et j'avoue que je m'amuserais au spectacle, si je ne songeais que le pays en fait les frais. Heureusement...

LEVEAU.

Heureusement quoi?

DESLIGNIÈRES.

Heureusement, j'espère que cette fois la pièce sera courte. Vos amis et ceux du marquis sont unis par des négations. Quand viendra le moment d'affirmer et d'agir...

LEVEAU.

Eh bien?

DESLIGNIÈRES.

Chacun tirant à soi, la couverture craquera... et tout ira comme avant, c'est-à-dire... seulement assez mal.

LEVEAU.

Quel âge avez-vous?

DESLIGNIÈRES.

L'âge que je peux. Bientôt trente ans.

LEVEAU.

C'est prendre un peu tôt ce rôle de philosophe et de donneur de leçons.

DESLIGNIÈRES.

Il faut bien que la sagesse soit quelque part. Et les

hommes mûrs sont si follement jeunes au temps où nous sommes!... Il y aurait une jolie étude de mœurs à écrire : « De la jeunesse des hommes de cinquante ans et au delà sous la troisième République et, par suite, de l'influence des femmes, et le plus souvent des petites femmes, sur la politique intérieure. »

LEVEAU, à part.

Pédant, va!

Un domestique entre.

LE MARQUIS.

Ah! voici d'autres dépêches.

LEVEAU.

Voyons si mon département s'y trouve cette fois.

Pendant que le marquis et Leveau dépouillent les dépêches, la marquise amène Deslignières vers le milieu de la scène.

LA MARQUISE.

Vous n'avez pas trente ans et vous dédaignez l'action! N'est-ce pas pourtant le plus grand plaisir? C'est duperie, à votre âge, de vous retrancher dans ce rôle de spectateur... Pourquoi ne pas venir à nous? En somme, vous êtes si près de nous par vos opinions...

DESLIGNIÈRES.

Il est certain que Leveau paraissait beaucoup plus loin de vous par les siennes; seulement, il n'y tenait pas. Moi, je tiens aux miennes. Je suis tout près de vous, si vous voulez; mais je reste où je suis.

LA MARQUISE.

Je n'ai pas le loisir de vous convaincre aujourd'hui. Mais venez donc me voir plus souvent. Vous m'intéressez beaucoup.

DESLIGNIÈRES.

J'ai peur de vous, marquise.

LA MARQUISE.

Pourquoi?

DESLIGNIÈRES.

Parce que vous êtes une terrible manieuse d'hommes.

LA MARQUISE.

Moi!

DESLIGNIÈRES.

D'autant plus terrible qu'il vous arrive quelquefois de les dompter, de les mater, de les asservir par amour de l'art, et même quand votre intérêt n'y est plus.

LA MARQUISE.

Qu'entendez-vous par là?

DESLIGNIÈRES.

Rien; mais les sages vous diront, marquise, qu'il ne faut jamais abuser de son pouvoir, ni pousser personne à bout, et qu'un certain excès d'habileté peut devenir maladresse...

LA MARQUISE, ironique.

Très neuf. Vous êtes un grand moraliste.

DESLIGNIÈRES.

Oh! non, mais je voudrais être un bon gendre.

LA MARQUISE.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Elle quitte Deslignières et retourne s'asseoir à la grande table, à gauche.

DESLIGNIÈRES.

Monsieur Leveau?

LEVEAU.

Quoi?

DESLIGNIÈRES.

Voulez-vous m'accorder ce que vous ne refuseriez pas au premier venu?

LEVEAU, se levant.

Voyons?

DESLIGNIÈRES.

Donnez-moi cinq minutes d'audience. J'ai quelque chose à vous dire.

LEVEAU.

Soit; mais faites vite.

Deslignières l'emmène à droite de la scène, pendant que le marquis et la marquise sont occupés à pointer et à écrire.

DESLIGNIÈRES.

Vous ne me demandez pas comment elles vont?

LEVEAU.

Qui?

DESLIGNIÈRES.

Votre femme et votre fille.

LEVEAU.

Laissons ma femme. Quant à ma fille, je n'en suis pas en peine. Comme ce sot mariage fait sa joie, je suis bien sûr qu'elle va le mieux du monde.

DESLIGNIÈRES.

En effet. Je les ai vues hier à la campagne où elles se sont retirées. Mademoiselle Marguerite m'a prié de vous dire qu'elle espère toujours que vous ne laisserez point prononcer ce divorce.

LEVEAU.

Oh! cela... Passons à autre chose, si vous voulez.

DESLIGNIÈRES.

Pour moi, je vous remercie d'avoir, de votre propre

mouvement, donné une dot fort convenable à votre fille. Vous savez que je ne demandais rien; et je n'y avais aucun mérite, étant assez riche pour deux. Mais cela vaut mieux ainsi. Elle-même aimera mieux cela... Et vous, êtes-vous satisfait? Je vous assure que c'est un allié qui vous parle. Ne soyons plus ennemis, voulez-vous? Après tout, je vais être votre gendre, et je n'ai point envie d'être un parent dénaturé. Puisque nous nous réconcilierons certainement quand vous serez grand-père, pourquoi ne pas nous réconcilier tout de suite? Commençons donc à causer de bonne amitié... Ces élections, en êtes-vous content?

LEVEAU.

Elles sont excellentes, ces élections.

DESLIGNIÈRES.

Pas pour vous, et vous le savez bien. On dit...

LEVEAU.

Hé! je me moque bien de ce qu'on dit!

DESLIGNIÈRES.

On dit (et ce n'est pas moi qui parle) que vous avez fait sans vous en douter le jeu de la droite, en particulier de M. de Grèges. On se demande ce que vous avez retiré, vous, de cette alliance. On dit que vous vous êtes donné beaucoup de mal pour ruiner votre situation politique et grandir celle du marquis...

LEVEAU.

Connu, mon cher! Vous venez trop tard; on me l'a déjà faite, celle-là. Mais regardez-moi donc! Est-ce que j'ai l'air d'un bonhomme que l'on prend pour dupe? Et si j'ai des raisons particulières pour agir comme j'ai fait? Cet accroissement de situation du marquis... et de sa

femme, si je l'avais prévu? si je l'accepte? si je m'en réjouis? s'il me plaît de faire du bien à ceux que j'aime?

DESLIGNIÈRES, à part.

C'est plus grave que je ne pensais. (A Leveau.) Eh bien, vous pouvez vous vanter d'être désintéressé, vous!

LEVEAU.

Je ne suis pas désintéressé. Me prenez-vous pour un imbécile?

DESLIGNIÈRES.

Alors je ne comprends plus.

LEVEAU.

Vous n'avez pas besoin de comprendre.

DESLIGNIÈRES.

Si fait, j'en ai besoin. Je vois qu'on a détruit tout ce qu'on a pu autour de vous, bouleversé votre vie, brisé votre foyer... Je regrette bien d'être obligé de vous dire cela ici: mais, comme il m'est impossible de vous joindre ailleurs... je prends cela sur moi...

LEVEAU.

Allez!

DESLIGNIÈRES.

Or, tandis que vous voilà seul, tout seul, renié par vos anciens partisans, suspect à tout le monde...

LEVEAU.

Allez, allez toujours!

DESLIGNIÈRES.

Je vois vos nouveaux amis s'élever et prospérer à vos dépens; je vois qu'ils ont tout, succès public, ambitions satisfaites, fortune, bonheur intime...

LEVEAU.

Bonheur intime? Vous croyez ça, vous?

DESLIGNIÈRES.

Mais je répète ce que dit tout Paris, et ce que vous diront, notamment, tous les habitués de la maison. Tout le monde sait que le ménage dont nous parlons est non seulement le plus correct, mais le plus solidement uni : que le marquis adore sa femme et qu'elle a pour lui l'affection la plus sérieuse... et la plus active.

LEVEAU.

Eh bien, mon cher, tout le monde se trompe... Et j'ai quelques raisons de le savoir.

DESLIGNIÈRES.

On vous a fait entendre ça?

LEVEAU.

Ne m'en faites pas dire plus long que je ne veux.

DESLIGNIÈRES.

Et vous l'avez cru?

LEVEAU.

Pourquoi me l'aurait-on dit?

DESLIGNIÈRES.

C'est la manie des femmes, de certaines femmes du moins, de se donner pour des victimes et de dire du mal de leur mari. Les hommes sont si candides! Ça les attendrit, et en même temps ça leur donne de l'espoir... Mais cela n'empêche pas la marquise d'aimer son mari — à sa façon; et elle le prouve assez.

LEVEAU.

Hé! sapristi! si elle aimait son mari... (A part.) Dieu! que c'est bête de ne pas pouvoir lui dire...

DESLIGNIÈRES.

La marquise est une femme charmante. Mais il y a quelqu'un qu'elle aime de tout son cœur et par-dessus tout, et pour qui elle travaille avec un zèle merveilleux : c'est elle-même. Et ce qu'elle aime le plus après elle, c'est son mari : d'abord parce qu'il ne lui déplaît point, et puis parce qu'elle porte son nom. Elle veut qu'on soit à elle : mais elle n'est jamais à personne, pas même dans les instants où tout le monde perd la tête, — si toutefois elle accorde de ces instants-là à d'autres qu'au marquis, ce que j'ignore. Ce qu'elle prend, elle le tient bien, et elle rend le moins possible en échange. Voilà tout.

LEVEAU.

En d'autres termes, c'est une femme supérieure. Je suis bien aise de vous l'entendre dire... Mais moi... Enfin, je sais ce que je sais... Écoutez : il peut arriver qu'un homme ait voulu le pouvoir, la renommée et l'argent, et qu'un beau jour ce qu'il veut, ce soit une femme. Ce jour-là, c'est sottise de lui dire qu'il est dupe si, lui, il aime mieux cette femme que l'argent et que le pouvoir, — surtout quand il n'a tout à fait perdu ni l'un ni l'autre.

DESLIGNIÈRES.

C'est parce qu'il n'a pas tout perdu qu'il est encore temps de l'avertir. Et je le fais bien affectueusement, je vous assure.

LEVEAU.

Grand merci de l'intention... Mais vous apprendrez prochainement des choses qui vous étonneront peut-être.

DESLIGNIÈRES.

Je souhaite fort d'être étonné. Car ce qui m'étonnera, c'est que vous n'ayez rien à regretter, mon cher beau-père.

LEVEAU.

Au revoir. Je ne vous en veux pas.

DESLIGNIÈRES.

Ça, c'est un progrès. (A part.) Quelle sottise médite-t-il encore?... Enfin, j'ai fait mon devoir.

LEVEAU, préoccupé. Il retourne s'asseoir à la grande table. Bas, à la marquise.

Je vous ai dit que j'avais à vous parler...

LA MARQUISE, de même.

Mais, mon ami...

LEVEAU, de même.

Tout de suite; il le faut. Je vous en prie.

LA MARQUISE, bas, au marquis.

Mon ami, vous m'avez conseillé tout à l'heure d'avoir une conversation avec Leveau... sur ce que vous savez. Votre présence le gênerait peut-être. Voulez-vous nous laisser seuls un moment?

LE MARQUIS, de même.

Certainement, chère amie. (Haut.) Vous qui êtes curieux, Deslignières... à propos des élections, venez donc un peu dans mon cabinet, j'ai des documents bien amusants à vous montrer.

Le marquis et Deslignières sortent.

SCÈNE IV

LA MARQUISE, LEVEAU.

LEVEAU.

Pourquoi ne l'avoir pas renvoyé plus tôt, méchante? J'ai tant de peine, vois-tu? à m'observer, à me contenir, quand je voudrais tant, mon Odette, t'avoir tout

à moi, te regarder à mon aise, t'envelopper dans mes bras, te respirer...

Il veut respirer la nuque de la marquise et la prendre par la taille : elle se dérobe.

LA MARQUISE, à part.

Cette rage de tutoiement ! (Haut.) Prenez garde, je vous en prie.

LEVEAU.

Vous avez peur qu'on ne nous écoute?

LA MARQUISE.

Non, mais qu'on ne nous entende.

Pendant toute la scène, elle est inquiète, a peur d'être surprise.

LEVEAU.

Je vous aime tant!

LA MARQUISE.

Je croyais que vous aviez quelque chose à me dire?

LEVEAU.

Est-ce ma faute, lorsque je te vois... (Mouvement de la marquise.) lorsque je vous vois... si j'oublie le reste du monde?... Enfin, voici... Ma femme a demandé contre moi le divorce.

LA MARQUISE, d'un air d'étonnement profond.

Vraiment?

LEVEAU.

Comment elle a pu s'y décider, je vous le conterai plus tard. Je dois lui rendre cette justice, que la pauvre femme s'est montrée très raisonnable, très accommodante. Votre nom n'a pas été prononcé. Elle a consenti à ne se servir que d'un petit dossier que j'avais préparé depuis longtemps... des lettres de cabotines, d'insignifiantes liaisons d'autrefois. Grâce à des amis que j'ai,

l'affaire a été menée rapidement et sans tapage. Dans quinze jours, au plus tard, le divorce sera prononcé, et je serai libre. Libre d'être entièrement à vous, et libre bientôt de vous adorer à la face du monde. Quoi donc? vous ne paraissez pas contente?

LA MARQUISE, très douce.

C'est si grave, mon ami, ce que vous venez de faire là! Avez-vous bien réfléchi? Ne vaudrait-il pas mieux revenir sur vos pas? Pourquoi ce scandale inutile? Puis, songez au chagrin de votre fille, et j'ose dire de votre femme, à qui vous n'avez rien à reprocher, et qui est, dans tout ceci, la plus innocente des victimes.

LEVEAU, vaguement inquiet.

Ma fille n'a plus besoin de moi. Quant au chagrin que je puis causer à une autre... le plus fort est fait depuis longtemps, vous le savez bien. Enfin, ce que je vous annonce est irrévocable.

LA MARQUISE.

Pourquoi ne pas m'avoir consultée, tenue au courant?...

LEVEAU.

Je voulais vous faire une surprise.

LA MARQUISE, de plus en plus douce.

Elle y est, la surprise.

LEVEAU.

Vous m'avez voulu tout à vous, je vous ai obéi... Maintenant, qu'allez-vous faire, vous?

LA MARQUISE.

Comment, ce que je vais faire?

LEVEAU.

Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez jalouse de ma femme? Ne m'avez-vous pas prié de choisir entre elle et vous?

LA MARQUISE.

C'est bien possible, mon ami, et vous ne vous plaindrez pas, j'espère, du sentiment qui me faisait parler.

LEVEAU.

Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez malheureuse, que vous n'aimiez pas votre mari?

LA MARQUISE.

Sans doute.

LEVEAU.

Et que vous aviez contre lui les griefs les plus sérieux, des griefs qui le mettraient à votre discrétion le jour où il vous plairait de les faire valoir?

LA MARQUISE.

Je n'ai pas dû vous dire tout à fait cela.

LEVEAU.

Un jour que je vous demandais : « Si nous étions libres tous deux, m'épouseriez-vous? » ne m'avez-vous pas répondu : « Oui, mon ami »?

LA MARQUISE.

Et je suis prête à vous le dire encore.

LEVEAU.

Eh bien, puisque votre mari vous rend malheureuse, puisque vous ne l'aimez pas, puisque vous m'aimez, puisque je suis libre, puisque vous pouvez vous affranchir, j'attends.

LA MARQUISE.

Quoi?

LEVEAU.

Que vous me disiez...

LA MARQUISE.

Je ne comprends pas : qu'ai-je à vous dire?

LEVEAU.

Mais... que vous allez divorcer à votre tour, comme vous me l'avez promis.

LA MARQUISE.

Je n'ai jamais pu vous promettre cela, mon ami.

LEVEAU.

Le mot n'a peut-être pas été prononcé. Mais le sens de vos réponses était assez clair, et il n'y avait pas une autre façon de les interpréter.

LA MARQUISE.

Je crains, mon ami, que vous n'ayez pas très bien compris... Il est probable que vous avez pris pour des engagements de vagues réponses complaisantes que m'arrachait... à certains moments... l'insistance de vos questions.

LEVEAU, très inquiet.

C'est une épreuve, Odette? Dites-moi que ce n'est qu'une épreuve, un jeu cruel... plus cruel que vous ne pensez... Vous ne répondez rien? Enfin, j'ai dû croire que vous m'aimiez... Une femme comme vous ne se donne pas sans amour... Alors vous ne m'aimez donc pas?

LA MARQUISE.

Ne puis-je vous prouver mon affection qu'en me perdant?

LEVEAU, se montant.

Vous ne serez pas perdue pour n'être qu'à moi... Oui ou non, êtes-vous disposée à tenir votre promesse?

LA MARQUISE.

Encore une fois, je n'ai rien promis de semblable.

LEVEAU.

Êtes-vous disposée, oui ou non, à faire pour moi ce que j'ai fait pour vous?

LA MARQUISE.

Mais, mon ami...

LEVEAU.

Ne cherchez pas à vous dérober. Répondez oui ou non.

LA MARQUISE.

Mais...

LEVEAU, la prenant par le bras.

Oui ou non?

LA MARQUISE.

Je suis désolée, mon ami, de ce malentendu... Je regrette d'avoir pu y prêter par l'abandon et la tendresse même de mes causeries avec vous... Mais, puisque vous m'obligez à formuler ce que le simple bon sens devrait vous faire deviner et comprendre...

LEVEAU.

Oui ou non?

LA MARQUISE.

Eh bien... non. (Elle fait en même temps avec ses mains un geste de prière pour le calmer.) Je ne peux pas, mon ami, je ne peux pas.

LEVEAU, à part.

Il avait donc raison, ce petit, tout à l'heure? (Haut.)

Vous venez d'être franche. Le malheur, c'est que c'est peut-être la première fois. Ces réponses de complaisance, comme vous dites, j'y ai cru si fermement que j'ai engagé sur elles ma vie et tout ce que je possédais au monde. Me laisser faire, c'était reconnaître votre dette. Le jour de l'échéance est venu : payez!

LA MARQUISE.

Voilà qui est tout à fait galant.

LEVEAU.

Oui, c'est convenu, je suis un brutal... Et pourtant, au moment même où tout mon être se soulève de colère contre vous, au moment où je vous hais, — car je commence à vous haïr, — je continue à vous aimer, — à vous aimer comme personne ne vous aimera jamais.

LA MARQUISE.

Espérons-le.

LEVEAU, très pressant et avec de la colère au fond.

Ma chère petite Odette, ne sois pas méchante. Et tiens, j'admets que tu aies oublié tes engagements, j'admets même que tu ne les aies pas pris... Ce que tu ne te souviens pas d'avoir promis, qui t'empêche de le faire tout de même? Je t'ai tout sacrifié, je n'ai plus que toi : aie pitié! Tu n'auras pas à t'en repentir. Quand je tiendrai ce que j'ai le plus violemment souhaité au monde, quand je ne serai plus détourné de l'action par des inquiétudes de toutes sortes, tu verras quelles grandes choses nous accomplirons tous deux, et comme je saurai faire de toi la plus heureuse, la plus puissante, la plus riche et la plus enviée des femmes.

LA MARQUISE.

Raisonnons un peu, mon ami. Comment vous, un homme d'affaires, un homme sérieux et pratique...

LEVEAU.

Pas tant que vous, hélas!

LA MARQUISE.

Comment pouvez-vous exiger de moi, pour tout de bon, un si étrange sacrifice? si étrange... et si inutile! Car enfin, pourquoi ne pas laisser les choses telles qu'elles sont? Est-ce que je refuse d'être encore votre amie... comme avant? Pourquoi voulez-vous me rendre comptable et responsable de folies auxquelles vous avez rêvé que je vous poussais, parce que vous teniez absolument à les faire? Et pourquoi voulez-vous que j'aille quitter le nom que je porte...

LEVEAU.

Pour?...

LA MARQUISE.

Mais...

LEVEAU.

Pour celui de madame Leveau? Dites-le donc! Ah! je vois clair à l'heure qu'il est, madame la marquise de Grèges! Triple imbécile que j'étais! Ai-je été assez dupe! L'ai-je été assez pleinement! assez risiblement! Dupe de ma vanité, de ma naïveté de parvenu et de mon amour, hélas! de mon amour de pauvre collégien de cinquante ans! Ah! tu as voulu tâter de la grande dame? Tu sais à présent ce qu'il en coûte, mon garçon. Tu as trahi pour elle tes principes et tes amis; tu t'es déshonoré; tu as été le valet de madame; tu as fait quelqu'un de son mari qui n'était qu'un carnier et une paire de bottes! Et maintenant que tu ne peux plus lui être bon à rien, à cette grande dame, oh! c'est bien simple, elle n'a jamais rien dit, elle ne se souvient plus... Ah! vous êtes vraiment une femme très intelligente! Vous avez dû bien rire de moi, et qui sait? vous me blaguiez peut-

être, le soir, avec votre cocu! Les femmes adorent ces rosseries-là. Eh bien! vous ne rirez plus, madame, c'est moi qui vous le dis. J'ai été absent de moi-même pendant un an : je me retrouve aujourd'hui, et prenez garde!

LE MARQUISE, épouvantée.

De grâce, mon ami, calmez-vous. On peut venir... je ne puis vous parler maintenant. Ici, j'ai peur... Je vous jure que, demain, je vous expliquerai mieux les choses... que vous serez content de moi... Demain, voulez-vous? à trois heures, à notre rendez-vous habituel... Ah! vous pouvez bien faire cela pour moi!

LEVEAU.

Demain, soit.

SCÈNE V

Les Mêmes, LE MARQUIS.

LE MARQUIS. Il tient une dépêche à la main.

Mon cher Leveau, j'ai une nouvelle un peu désagréable à vous apprendre. Oh! rien de bien grave. Pour moi, je n'ai jamais attaché une grande importance aux élections des conseils généraux... (Lui tendant la dépêche.) Enfin, voilà : c'est votre concurrent qui est nommé.

LEVEAU.

C'est complet! Il ne manquait plus que cela! Eh bien, vous savez? j'en ai assez, moi, de tirer pour les autres les marrons du feu! Mais, soyez tranquille, c'est une leçon qui ne sera pas perdue. Je suis plébéien, monsieur le marquis, je suis fils de la Révolution, démocrate, démagogue, ultra-radical, extrême gauche, tout ce que

vous voudrez! Seulement, voilà! on est bête, on est sensible, malgré tout, aux noms, aux titres, au chic, à l'élégance de la vie... Le peu qui reste de votre aristocratie ne subsiste que par la sottise et la lâcheté des démocrates qui la jalousent, mais qui voudraient avoir l'air d'en être, qui aiment bien se frotter à elle, et qui, dès qu'ils ont de l'argent, lui empruntent, avec ses façons de vivre, la moitié de ses préjugés. Si tous les démocrates faisaient leur devoir, voilà longtemps qu'elle ne serait plus qu'un souvenir, votre noblesse que le diable emporte! Car elle est pourrie, Dieu merci! et si elle n'avait pour continuer à vivre, que son mérite et ses talents... Mais montrez-moi donc vos hommes! Vous ne savez même pas finir avec dignité. Pour prolonger votre vie d'une heure, vous simulez les opinions et vous recherchez les alliances qui devraient vous répugner le plus, et vous tendez la main aux petits-fils de ceux qui ont guillotiné vos grands-pères... Je me suis laissé empaumer comme un autre, et même plus qu'aucun autre. Mais c'est fini... Je me repens et je me reprends... Et, si compromis que je sois, si impuissant que je vous paraisse à l'heure qu'il est, n'allez pas me croire enterré, au moins! Je confesserai publiquement mon erreur; je me frapperai la poitrine devant le peuple, et il me croira et il me pardonnera; il me rendra sa confiance et nous ferons, lui et moi, de bonne besogne, je vous jure. On verra! on verra!

LE MARQUIS. Il fait un geste de colère.

Ah çà! dites donc, monsieur Leveau...

LA MARQUISE, bas, retenant le marquis.

Laissez-le. Il ne se possède plus. Je l'ai exaspéré en plaidant avec trop de chaleur la cause de sa femme.

LE MARQUIS, se calmant.

Voyons, voyons, mon cher collègue, ce n'est pas

sérieux, au moins? Je comprends qu'au premier moment... Mais vous réfléchirez, vous réfléchirez.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Une députation de Belleville demande à voir monsieur le marquis.

LA MARQUISE, au marquis.

Venez, mon ami.

Elle l'entraîne.

SCÈNE VI

LEVEAU, seul.

Allez, allez jouir de votre triomphe. Pour ce qu'il durera!... Oh! me venger! me venger!

Un long silence. Il réfléchit. Puis, très lentement, il tire de sa poche la lettre écrite par madame Leveau au deuxième acte.

ACTE QUATRIÈME

Un petit salon élégamment meublé.

Porte au fond; porte à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

LEVEAU, UN DOMESTIQUE.

LEVEAU.

Vous laisserez entrer toutes les personnes qui viendront. Toutes. Vous entendez?

Le domestique sort.

SCÈNE II

LEVEAU seul. Il ôte son chapeau et son pardessus et déplace des sièges.

Viendra-t-il, lui? Les lettres anonymes, on les méprise... mais on vient tout de même. Il viendra. S'il vient, ce ne sera pas avant quatre heures. (Regardant sa montre.) J'ai donc du temps devant moi pour la sauver... ou pour la perdre.

Entre la marquise.

SCÈNE III

LEVEAU, LA MARQUISE.

LEVEAU. Il l'embrasse, elle se laisse faire, elle se laisse aussi enlever sa voilette, son chapeau et son manteau, puis il met le verrou de la porte du fond.

Merci d'être venue, Odette. Je suis sûr que nous nous entendrons bien; car vous n'êtes pas méchante ni fausse, n'est-ce pas? et tout ce que vous m'avez dit hier, vous ne le pensiez point? Il me semble qu'ici, dans ce petit coin où j'ai eu les plus douces heures de ma vie, vous me serez meilleure, vous redeviendrez vous-même. Vous me l'avez promis, vous m'avez annoncé que vous me diriez des choses qui m'apaiseraient, des choses que je trouverais justes et bonnes. Vous voyez combien je suis malheureux! Tout me trahit et tout me manque à la fois. Au moins vous me resterez? Dites-le, dites-le vite!

LA MARQUISE.

Oui, mon ami.

LEVEAU.

A moi tout seul?

LA MARQUISE.

Je ferai, mon ami, tout ce que je pourrai pour vous consoler, pour adoucir des chagrins dont je suis peut-être la cause involontaire. Ce que ma tendresse vous a enlevé sans le savoir, ma tendresse vous le rendra.

LEVEAU.

Et vous quitterez votre mari?

LA MARQUISE.

C'est vous, mon ami, qui aurez toujours le meilleur de mon cœur.

LEVEAU.

Écoutez-moi, Odette, car j'ai peur que nous ne nous comprenions pas encore. Vous rendez-vous bien compte de ma situation et de ce qu'elle m'oblige à attendre de vous?... Avez-vous entendu ce que l'on crie dans la rue?

LA MARQUISE.

Je vous avoue, mon ami, que je n'y ai pas pris garde.

LEVEAU.

On crie : « Leveau blackboulé!... La fin d'un traître! » et autres gentillesses du même genre. Les journaux républicains me piétinent. Les journaux de la droite me plaignent et me raillent doucement. Il y a une caricature qui représente la République me vomissant, avec cette légende :

C'est Leveau et la salade
Qu'ont fait du mal à c't'enfant.

Très spirituel, n'est-ce pas? Une autre caricature me montre léchant les bottes de votre mari. Je suis à l'heure qu'il est la fable de Paris et de la France. Or, savez-vous pourquoi tout cela?

LA MARQUISE.

Parce qu'il y a des sots et des méchants. Mais, au reste, n'est pas qui veut la fable de Paris et de la France, comme vous dites. Attendez, mon ami, laissez faire le temps, et croyez un peu plus en votre force.

LEVEAU.

Certes, j'y crois! et qui vivra verra. Mais, en atten-

dant, je me trouve dans la situation la plus abominable, la plus douloureuse, la plus humiliante. Et pourquoi? Parce que je vous ai aimée, comme un fou, comme une bête, comme un enfant. Eh bien, je vous le dis naïvement, mon cœur a besoin d'une compensation et l'attend du vôtre... Laquelle m'offrez-vous?

LA MARQUISE.

Je vous l'ai déjà dit. Je continuerai d'être votre meilleure, votre plus tendre amie. Nous pourrons même nous voir plus souvent que par le passé, puisque vous allez recouvrer votre liberté tout entière.

Un temps.

LEVEAU.

Ainsi, c'est tout ce que vous trouvez à m'offrir?...

LA MARQUISE.

Mais...

LEVEAU.

La continuation du ménage à trois?

LA MARQUISE.

Ah! mon ami, vous avez des mots!

LEVEAU.

Vous ne voulez pas me comprendre, Odette. Je précise donc ma question. Ce que j'ai fait, êtes-vous maintenant disposée à le faire?

LA MARQUISE.

Et quoi donc?

LEVEAU.

Tout quitter pour moi, comme j'ai tout quitté pour vous.

LA MARQUISE.

Le divorce?

LEVEAU.

Oui.

LA MARQUISE.

Vous y pensez donc encore?

LEVEAU.

Vous me l'aviez promis, Odette. Du moins, je l'avais cru. Mais ce n'est plus à cause de cela que je vous le demande : c'est parce qu'il ne m'est plus permis de faire autrement. Tout ce que j'ai sacrifié pour vous, c'est votre mari qui en profite. Or, je veux bien avoir travaillé pour vous, mais non pas pour un autre. Je veux bien avoir été votre instrument : je ne veux pas avoir été sa dupe!

LA MARQUISE.

Vous ne l'êtes pas, mon ami. Cet échec d'un jour ne signifie rien; il laisse intacts votre force et votre talent. Et soyez tranquille, nous vous referons dans notre parti la grande place à laquelle vous avez droit.

LEVEAU.

Vous vous moquez, n'est-ce pas?

LA MARQUISE.

Et cela, est-ce se moquer? (Elle s'assied près de lui et lui met sur l'épaule ses mains croisées, comme pour l'attirer à elle.) Ce n'est pas ici, du moins, que je me suis moquée de vous. Et croyez-vous que je vais vous quitter au moment où vous êtes malheureux?

LEVEAU.

Si je vous écoutais, Odette, je serais le dernier des hommes. Je suis désormais l'ennemi de votre mari, et décidé à le combattre par tous les moyens. Cette

bataille, je vous en avertis, ne peut finir que par la ruine politique de l'un de nous deux. Dans aucun cas, je ne puis continuer à le voir ni à aller dans sa maison. Vous voyez qu'il faut que vous soyez de son côté ou du mien, qu'il n'y a pas de compromis possible, et que vous devez choisir entre lui et moi.

LA MARQUISE.

Mais, mon ami, songez un peu à l'énormité de ce que vous me demandez. Songez au bruit, au scandale, à tout ce qui en résulterait pour moi de triste et d'amer. Songez que dans notre monde...

LEVEAU.

Ah! oui, votre monde!...

LA MARQUISE, continuant.

Un divorce n'est pas chose si facilement admise que dans le vôtre, ni si légère à porter pour une femme que pour un homme. Je ferais donc pour vous beaucoup plus que vous pour moi, et je reconnaîtrais par le plus déraisonnable et le plus désastreux des sacrifices un sacrifice qui vous a été facile à vous et qu'au surplus je ne vous avais pas demandé. Et tout cela sans nécessité. Car n'ai-je pas d'autre moyen de vous rendre ce que je vous dois, de vous prouver la fidélité de ma reconnaissance et de mon affection? Je vous reste parfaitement dévouée, et plus que jamais. Je sens très bien que j'ai une dette envers vous, et je ferai tout pour l'acquitter, mon ami, j'entends tout ce qui ne ruine pas ma situation dans le monde sans nul profit pour la vôtre, tout ce qui ne me déshonore et ne me perd pas...

LEVEAU.

Oui, tout ce qui vous laisse marquise de Grèges... Jetez donc le masque, menteuse! Vous m'avez dit que

vous m'aimiez : ce n'était pas vrai! Vous m'avez dit que vous étiez jalouse de ma femme : ce n'était pas vrai! Et comme j'étais jaloux de votre mari, — oh! moi, bien sincèrement, — vous m'avez dit que vous étiez pour lui comme une étrangère. Ce n'était pas vrai! Pourquoi m'avoir dit tout cela? Dans quel intérêt? Si vous ne m'aviez pas menti, vous en aurais-je moins aimée? Aurais-je moins été à vous? Mais non : vous aviez besoin de prendre et de détruire. Oh! je ne vaux pas grand'chose; mais je ne mens jamais pour le plaisir et je ne prends pas pour prendre. Vous, tout intelligente et supérieurement civilisée que vous êtes... enfin, je vous vois à nu, je reconnais en vous la plus haïssable variété de l'animal féminin, la petite créature aux mains rapaces, qui s'adore elle-même, qui par instinct tire tout à elle et qui, par la plus stérile vanité et parce que tout lui semble une proie et une parure qui lui est due, veut s'asservir tout ce qui l'approche et gâche les cœurs comme elle gâche les chiffons!

LA MARQUISE.

Voilà de fort belles phrases, mon ami.

LEVEAU.

Vous verrez tout à l'heure si ce sont des phrases!

LA MARQUISE.

Des menaces après les injures? Ah! je me révolte à la fin! Que me reprochez-vous? Si vous m'avez aimée au point d'être aveugle et stupide, est-ce ma faute? Vous y ai-je forcé? Si vous avez fait à cause de moi des choses qui allaient contre vos intérêts (encore qu'en savions-nous?) c'est apparemment que vous mettiez au-dessus de ces intérêts mon contentement à moi, le remerciement de mon regard, de mon sourire, de mes caresses. Vous n'étiez donc pas dupe, quoi que vous disiez. Je n'ai jamais eu besoin de tromper per-

sonne. Une femme que l'on juge belle et séduisante est-elle responsable des rêves et des illusions qu'elle fait naître chez les hommes, rien qu'en se montrant? Étais-je obligée de vous éclairer sur la vanité de vos espoirs secrets? Enfin, vous oubliez trop aisément que ces espoirs n'ont pas été tous déçus, et qu'en me donnant à vous j'ai fait pour vous, j'imagine, un peu plus que vous ne faisiez pour moi en me prenant. Puisque vous voulez établir nos comptes, j'affirme que tout ce qui pouvait vous arriver de fâcheux à cause de moi, je l'avais largement payé d'avance. Quand nous nous sommes rencontrés, c'étaient nos intérêts qui nous rapprochaient, pourquoi ne pas l'avouer? Vous m'avez ensuite plus aimée que je ne vous aimais. J'en ai profité, c'est possible. Mais si c'eût été le contraire, si j'avais été la plus éprise, c'est vous qui eussiez bénéficié de la rencontre, et c'est moi qui serais perdue, voilà la vérité. — Je me suis servie de mon pouvoir, mais non pour des œuvres viles. J'ai cherché à accroître la situation de mon mari, parce que cette situation est aussi la mienne, qu'on songe à soi premièrement et que les meilleurs plaisirs me semblent, comme à vous, ceux de la domination. De bon cœur j'ai voulu vous grandir aussi, car, lorsque je vous ai cédé, je ne vous haïssais pas. Je vous vois très éprouvé aujourd'hui, et, quoique vous ayez tout fait pour décourager mon affection, je veux bien être pour vous ce que j'étais avant, car je suis loyale. En quoi donc suis-je un monstre?

LEVEAU.

En quoi?... Eh! je ne raisonne plus. Je souffre, et je veux. — Tout pour vous, j'y consens: mais rien pour un autre, rien! surtout pour celui-là! Je ne vous demande pas grâce, mais justice. Votre mari m'a tout pris : je vous garde. Vous quitterez votre mari et vous serez ma femme. Le voulez-vous? Répondez!

LA MARQUISE.

Je ne peux pas. Laissez-moi partir. (On frappe à la porte en criant : « Ouvrez ! »; épouvantée) Mon mari !

LEVEAU, très calme.

Je vous le demande encore une fois : Voulez-vous? (La marquise prend vite son chapeau et son manteau et fuit vers la porte de la chambre, à droite.) La porte qui donne sur l'autre rue est fermée et j'en ai la clef. Si vous voulez fuir, ce sera avec moi et pour rester avec moi. Voulez-vous? (On frappe de nouveau.) Voulez-vous? Si vous ne voulez pas, je vais ouvrir.

LA MARQUISE.

Vous ne ferez pas cette infamie?

LEVEAU.

Avec moi, toujours ! Avec moi, ou j'ouvre.

LA MARQUISE.

Eh bien, non ! pas avec vous.

LEVEAU.

Tu ne veux pas?

Il se jette sur elle et lui dégrafe violemment son corsage.

LA MARQUISE.

Vous êtes fou !

Leveau tire le verrou de la porte; le marquis entre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LEVEAU. Il se jette entre le marquis et la marquise.

Monsieur, je suis à vos ordres.

LE MARQUIS.

Tout à l'heure, monsieur. (A la marquise.) Madame, je tiens beaucoup à vous dire une chose. Si vous me voyez ici, c'est qu'une lettre anonyme m'a prévenu que vous y étiez. Mais n'allez pas croire que j'aie jamais douté de vous, que je vous aie jamais espionnée ou suivie. Je n'avais pas le moindre soupçon. Je n'ai rien vu, rien deviné. J'étais aussi tranquille, aussi aveugle, et je pouvais être aussi déshonoré qu'un mari peut l'être. J'avais pour vous, non seulement l'amour le plus profond, mais une confiance entière, absolue. Je veux que vous le sachiez... (A Leveau.) Monsieur, j'ai dû certainement vous paraître stupide. Ce dont je souffre le plus en ce moment, c'est la pensée que j'ai reçu de vous des services, que je vous ai des obligations. Je ne puis vous parler comme je voudrais avant de m'en être affranchi. Dès demain, je donnerai ma démission de député, car vous avez beaucoup contribué à ma situation politique. Je sais exactement à combien se montait ma fortune personnelle avant que nous ne vous eussions rencontré. Tout ce qui dépasse ce chiffre sera remis intégralement à madame. Quand cela sera fait, serez-vous toujours à ma disposition?

LEVEAU.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS, à la marquise.

J'espère, madame, que vous vous prêterez aux décla-

rations nécessaires. Je vais, malgré mes répugnances, demander le divorce contre vous, et pas une heure de plus que la loi ne vous y autorise vous ne porterez mon nom. Entendez-le bien.

Il sort.

SCÈNE V

LEVEAU, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Le sort travaille pour vous, monsieur...

LEVEAU.

Non, madame. C'est moi qui ai envoyé la lettre à votre mari.

LA MARQUISE.

Vous! Vous êtes donc un lâche?

LEVEAU.

Un lâche? Votre mari pouvait entrer avec une arme et me tuer... c'était son droit et je m'y attendais. Je vous ai rendu ce que vous m'aviez fait. Adieu, madame.

Il sort.

LA MARQUISE. Elle le regarde sortir. Un silence.

Serai-je un jour madame Leveau?...

MARIAGE BLANC

DRAME

Représenté pour la première fois à Paris, le 20 mars 1891,
à la Comédie-Française.

PERSONNAGES

JACQUES DE TIÈVRE.	MM.	FEBVRE.
LE DOCTEUR DOLIVEUX.		LAROCHE.
SIMONE.	Mmes	REICHEMBERG.
MARTHE		MARSY.
MADAME AUBERT.		PIERSON.

La scène est à Menton, de nos jours.

MARIAGE BLANC

ACTE PREMIER

A Menton.

Près de la villa habitée par madame Aubert, dans un endroit abrité, d'où l'on découvre la mer. — Bancs et chaises. — A droite, une rangée de tamaris.

SCÈNE PREMIÈRE

SIMONE, MARTHE, MADAME AUBERT.

Elles sont assises. Simone et madame Aubert travaillent à de petits ouvrages de femme. Il fait du soleil.

MADAME AUBERT.

Tu es bien, Simone?

SIMONE.

Oui, maman.

MADAME AUBERT.

Tu as bien chaud?

SIMONE.

Oui, maman.

MADAME AUBERT.

Tu n'as pas froid?

SIMONE.

Dame, non! puisque j'ai bien chaud.

MADAME AUBERT.

Marthe, remonte-lui sa couverture. (Marthe obéit.) Là!...

SIMONE.

Merci, petite sœur. Oh! je suis bien, très bien. Depuis un mois que nous sommes à Menton, je ne me suis jamais sentie aussi bien qu'aujourd'hui... Ce ciel si doux, si bleu!... Et la mer!... Et puis il y a de la musique dans l'air. Entends-tu, Marthe?

MARTHE.

Je n'entends rien du tout.

SIMONE.

C'est presque imperceptible. Mais moi, j'entends. C'est la musique du Casino. Et cette odeur d'orangers, sentez-vous?

MARTHE.

Pas plus que je n'entends ta musique, ma petite Simone.

SIMONE.

Il faut croire que j'ai des sens plus déliés que les vôtres... C'est bien juste, après tout. Ce sont mes petites compensations.

Un silence.

MADAME AUBERT.

Marthe!

MARTHE.

Maman?

MADAME AUBERT.

Le soleil tourne. Ouvre ton ombrelle, mon enfant,

et assieds-toi plus près de ta sœur pour l'abriter. (Marthe obéit.) C'est cela.

SIMONE, à Marthe.

Comme je te donne du mal!

MARTHE.

Ne fais pas attention, ça m'occupe. Je me demande ce que je ferais de mes journées, si je ne t'avais pas... (Un silence.) Alors, maman, c'est décidé, je n'irai pas ce soir au bal du Casino?

MADAME AUBERT.

Tu sais bien, mon enfant, que nous ne connaissons personne qui puisse t'y conduire, et que ta sœur n'est pas encore tout à fait assez bien pour que je la quitte toute une soirée.

SIMONE.

Pauvre Marthe! si tu ne m'avais pas, tu irais au bal ce soir.

MARTHE.

Mais ce n'est pas ta faute, c'est celle de maman; veux-tu bien te taire? (Elle se lève et embrasse Simone. Se rasseyant et regardant au loin, vers la droite.) Tiens, j'aperçois le docteur Doliveux avec notre voisin, monsieur de Tièvre. Je crois qu'ils viennent de notre côté.

SIMONE.

Tant mieux! Je l'aime beaucoup, moi, mon docteur. Il est doux, il est grave, il sait dire des choses qui font du bien, et il n'a pas l'air de faire un métier... Je sais bien, moi! J'en ai tant vu, des médecins, depuis que je suis au monde! Ils ont toujours été gentils pour moi... Mais celui-là...

MARTHE, à madame Aubert.

Est-ce que tu sais, maman, pourquoi monsieur de

Tièvre est venu se réfugier ici? Car il n'est pas malade du tout, et c'est par goût qu'il habite la villa la plus reculée et la plus solitaire de Menton. Il ne voit absolument personne que le docteur, qui est, paraît-il, un des plus vieux amis de son père. Notez qu'il n'est pas allé une seule fois à Monte-Carlo. Et cela est d'autant plus singulier que monsieur de Tièvre était, à ce qu'on dit, très répandu et très connu à Paris dans le monde qui fait la fête.

MADAME AUBERT.

Comment dis-tu cela?

MARTHE.

Comme ça se dit, maman. Enfin il paraît que monsieur de Tièvre a eu beaucoup d'aventures...

MADAME AUBERT.

Quelles aventures?

MARTHE, hypocritement.

Je ne sais pas, maman: je ne fais que répéter ce qu'on m'a dit. Mais, c'est égal, c'est bizarre, cette réclusion subite après une vie pareille. Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir là-dessous?

MADAME AUBERT.

Qu'est-ce que cela peut bien te faire? Monsieur de Tièvre est un homme bien élevé: à force de nous rencontrer à la promenade, il a pris l'habitude de nous saluer et d'échanger avec nous quelques phrases. Il parle fort convenablement du temps qu'il fait. Mais j'avoue que son secret, s'il en a un, m'intéresse peu. Nous avons assez d'autres soucis, ma pauvre enfant.

SIMONE, qui avait paru s'endormir.

J'ai un peu froid.

SCÈNE II

LES MÊMES, JACQUES, LE DOCTEUR.

Échange de saluts.

LE DOCTEUR.

Si vous avez froid, mademoiselle Simone, il faut marcher un peu. Je conseille un bon petit tour de promenade, bien doucement, là, sous cette jolie roche toute cuite par le bon soleil.

SIMONE.

Oui, docteur.

LE DOCTEUR.

Je vous attends ici.

Il arrange le châle de Simone. Madame Aubert et ses deux filles s'éloignent vers la droite.

SCÈNE III

JACQUES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, suivant Simone des yeux.

Pauvre petite!

JACQUES.

Pourquoi pauvre petite?

LE DOCTEUR.

Dame!... mettez-vous à sa place...

JACQUES.

Si je pouvais!... Je serais exquis, d'abord. Car elle

est exquise, cette enfant, et elle doit bien s'en douter un peu. Puis, tout le monde l'aime; on la traite avec une douceur et des précautions infinies comme une créature particulièrement fragile et rare. Elle lit de la tendresse dans les yeux de tous ceux qui l'approchent, et même des étrangers. Elle partira, n'ayant connu des hommes que ce qu'ils ont de plus pur et de meilleur, la sympathie sans désirs et la chaste pitié. La maternité ne la flétrira pas, ni la vieillesse. Elle s'évanouira comme le parfum d'une fleur, et laissera au cœur de tous ceux qui l'auront rencontrée le souvenir d'une petite ombre charmante... C'est une jolie destinée, ça!

LE DOCTEUR.

Mais les étouffements la nuit, les toux atroces de cette petite ombre charmante? Les frissons, puis les sueurs terribles, les sueurs d'angoisse!... et cette idée qu'elle va mourir bientôt, car elle le sait, ayant vu son père et son frère mourir du même mal... Au reste, je veux bien vous avouer qu'il y a peut-être ici quelqu'un de plus à plaindre que cette petite fille. C'est la mère. Ah! par exemple, celle-là me paraît avoir connu l'infini de la douleur.

JACQUES.

La bonne dame est fort tranquille et a l'air de ne rien sentir du tout. Mais ce que vous dites est possible.

LE DOCTEUR.

Elle a été mariée deux fois, et ses filles ne sont point du même lit, ce qui explique la belle santé de l'aînée. Elle aimait un jeune homme, Aubert, un garçon charmant et même d'assez grand mérite (je l'ai connu), mais à qui on ne voulut pas la marier parce qu'il était de trop petite santé. On la contraignit d'épouser un butor, le père de Marthe, qui la ruina en quelques

années et la rendit malheureuse de toutes les façons. Il mourut d'un accident de chasse. L'autre, Aubert, était toujours là, de plus en plus malade. Elle l'épousa, parce qu'il y a des folies qu'on n'évite point. Il lui donna deux enfants, un garçon et une fille. Elle fut pendant quinze ans la garde-malade du père et des enfants. La petite fortune d'Aubert y passa : elle en emploie aujourd'hui les derniers restes à soigner sa fille : quant à Marthe, elle n'a pas un sou de dot et ne peut compter que sur un très modeste héritage d'une grand'mère qu'elle a, je crois, à Lyon... Puis les morts commencèrent... Le mari s'en est allé il y a trois ans ; le fils, l'an dernier à Madère ; la petite Simone va s'en aller à son tour. La mère le sait, et qu'elle devra veiller celle-là comme les deux autres, la voir étouffer et l'entendre gémir pendant de longues nuits, puis lui fermer les yeux, — ses beaux yeux, — pour toujours, et qu'alors elle restera seule au monde, avec toute son âme dans le passé. C'est pour cela qu'elle a l'air de marcher comme dans un rêve, un bien triste rêve, et qu'elle ne pleure même plus.

JACQUES.

Mais son autre fille?

LE DOCTEUR.

Je vous ai dit qu'elle l'avait eue d'un homme qu'elle n'aimait pas. Marthe se porte d'autant mieux et s'épanouit d'autant plus qu'on meurt davantage autour d'elle. Ce n'est pas la faute de cette jolie fille... Pour moi, je la trouve vraiment un peu trop sacrifiée, et je crois qu'elle le sent. Sa mère l'aimera sans doute, et ce sera le salut de la pauvre femme... mais plus tard. En attendant, vous voyez, mon cher, qu'il y a de par le monde des tristesses encore plus intéressantes que la vôtre.

JACQUES.

Je m'en étais toujours douté; mais, comme la mienne me touche de plus près et que c'est celle que je connais le mieux...

LE DOCTEUR.

Ainsi, vous et le plaisir, vous et les femmes, c'est fini? bien fini?

JACQUES.

Je le crois.

LE DOCTEUR.

Mais, voyons, tâchez de me dire un peu...

JACQUES.

Pourquoi je me suis arrêté à Menton? Justement parce que c'est un endroit silencieux, une ville à la fois ensoleillée et funèbre, une ville de mort. Ce que j'y suis venu faire? Me reposer, mon cher docteur, car je suis las, horriblement las.

LE DOCTEUR.

Dites éreinté.

JACQUES.

Non; plus las qu'éreinté, plus fatigué d'âme que de corps... Ne vous moquez pas. Je veux me reposer, vous dis-je, ne plus voir les hommes, vivre le moins possible et, tout en craignant de vivre, chercher tout seul pourquoi je vis. Car le diable m'emporte si je le sais! Bref, je suis venu faire une retraite.

LE DOCTEUR.

Sérieusement?

JACQUES.

Sérieusement.

LE DOCTEUR.

Il n'y a pas de mal d'estomac là-dessous?

JACQUES.

Très peu.

LE DOCTEUR.

Ou quelqu'un de ces mécomptes de la vanité qu'on appelle communément désespoirs d'amour?

JACQUES.

Non. C'est désespoir de tout, simplement. Oh! un désespoir tranquille et que je cache poliment au fond de mon cœur quand il y a du monde. Mais il y est. Il y est bien.

LE DOCTEUR.

Vous n'allez pas entreprendre, j'imagine, de m'attendrir sur un garçon qui a cent cinquante mille livres de rente, qui est libre de ses actions, qui n'est pas bête, qui n'est pas laid, qui sait d'ailleurs se servir de tous ces avantages et qui a précisément le genre de bonheur que les hommes désirent le plus au monde? Je vous avertis que ça ne prendrait pas. J'ai mes malades, dont quelques mourants.

JACQUES.

Rassurez-vous, je ne veux pas faire violence à votre cœur. Je vous réponds, voilà tout. Oui, j'ai eu tout de suite, en venant au monde, tout ce qu'on peut souhaiter, ce qui est au bout du rêve de la plupart des hommes. Eh bien! cela n'est pas amusant du tout, et le rêve de la plupart des hommes est donc d'une étrange ineptie et d'une merveilleuse bassesse. J'ai joui de la vie hélas! c'est-à-dire que j'ai employé une vingtaine d'années à boire, à manger, à jouer, à me divertir avec des personnes faciles et à détourner quand je pouvais (et je pouvais souvent) les femmes de mes amis... Je vous jure que c'est assommant.

LE DOCTEUR.

Vous avez mis du temps à vous en apercevoir.

JACQUES.

Qu'importe, si je m'en aperçois et si tout ce passé m'écœure? Je m'étais pourtant appliqué à mettre dans cette vie banale, qu'on appelle la vie élégante, et qui est plus plate que celle des manœuvres, un peu d'intelligence, un intérêt de curiosité. Je me piquais de dilettantisme. Je prétendais jouir délicatement de plaisirs forcément grossiers. Plein d'une bienveillance innée pour les femmes, uniquement occupé d'elles, je prétendais les aimer avec choix, varier par de jolies nuances mes aventures de cœur. J'étais en quête de cas sentimentaux; je recherchais les femmes pas trop pareilles aux autres, les filles un peu artistes, les femmes séparées, les déclassées du monde, les dévotes pour qui l'amour a une saveur de péché, les femmes de quarante ans, afin d'avoir le plaisir de les voir jalouses de leurs filles, les femmes maigres qui aiment Wagner, les femmes de la nouvelle Fiésole... J'espérais toujours des rencontres et des sensations un peu originales... Ah! misère! Toutes les mêmes, je vous dis! Et toutes, à l'heure qu'il est, me semblent également banales et également méprisables, depuis l'inepte troupeau des professionnelles jusqu'aux honnêtes femmes qui m'immolaient si pudiquement leur honnêteté, les chères anges!...

LE DOCTEUR.

Et vous?

JACQUES.

Oh! je me méprise aussi. Un peu moins peut-être, parce que c'est moi... Quand je songe qu'au milieu de toutes ces expériences amoureuses, je n'ai pas trouvé moyen d'aimer une fois, mais là, pas une seule!... Et à présent, vous comprenez, je ne puis plus.

LE DOCTEUR.

Avez-vous été aimé du moins?

JACQUES, après réflexion.

Je ne sais pas.

LE DOCTEUR.

Enfin, qu'est-ce que vous cherchez? qu'est-ce que vous demandez?

JACQUES.

Une raison de vivre.

LE DOCTEUR.

Vivez pour vivre, voilà une bonne raison.

JACQUES.

Mais puisque je n'ai fait que ça jusqu'à présent! Et vous voyez où j'en suis.

LE DOCTEUR.

Avez-vous des croyances?

JACQUES, après réflexion.

Non, aucune.

LE DOCTEUR.

Avez-vous pitié de ceux qui souffrent?

JACQUES.

Comme tout le monde.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas assez.

JACQUES.

C'est que je n'aime pas à me vanter.

LE DOCTEUR.

Si vous m'avez parlé sérieusement... donnez votre bien aux pauvres.

JACQUES.

Donner de l'argent? Oh! j'en donne. J'en donne même pas mal, mais de loin, sans savoir à qui.

LE DOCTEUR.

Eh bien! faites la connaissance des pauvres.

JACQUES.

Je ne saurais que leur dire. Je n'ai pas l'étoffe d'un saint.

LE DOCTEUR.

Avez-vous celle d'un philanthrope?

JACQUES.

Le mot est si ridicule!

LE DOCTEUR.

Fondez un hôpital. La moitié de votre fortune y suffira.

JACQUES.

Mon cher, je ne vous mentais pas tout à l'heure en vous disant que je me méprisais un peu. Je suis tout à fait incapable de donner aux autres la moitié de ma fortune, voilà la vérité.

LE DOCTEUR.

Tranquillisez-vous, vous n'êtes pas le seul.

JACQUES.

Ça, je le crois.

LE DOCTEUR.

Mais alors, si vous êtes incapable de ce que vous dites, c'est donc que vous tenez encore aux plaisirs et aux avantages que procure l'argent; et si vous y tenez encore, de quoi vous plaignez-vous?

JACQUES.

Eh! je me plains de mes contradictions mêmes et de mon impuissance. Je me plains de sentir l'inutilité de ma vie et d'en être dégoûté jusqu'à la nausée, sans avoir le courage de m'en faire une autre. Je me plains d'être lâche. Je ne suis pas intéressant, mais je suis malheureux. Bien vrai! Vous n'êtes pas malheureux, vous?

LE DOCTEUR.

Je n'ai pas le temps. Mon métier ne me permet pas des angoisses aussi distinguées que les vôtres... J'ai été matérialiste avec allégresse au temps où j'étais étudiant, puis idéaliste, mystique, tout ce que vous voudrez. Maintenant je ne sais plus. Tout ce que je sais, c'est que je vois, du matin au soir, l'humanité par ses côtés douloureux, et cela m'a rendu indulgent. Il y a des souffrances affreuses, abominables, injustifiables. Il est évident que le monde est mal fait. Mais, du moins, je suis sûr de ne pas me tromper en cherchant à remédier à ses maux dans la mesure, hélas! infiniment petite où je le puis. Je n'y ai d'ailleurs pas grand mérite, puisque je gagne à cela beaucoup d'argent. Seulement, j'ai le plaisir de faire payer les riches pour les pauvres, et c'est encore une manière de réparer le mal de la création. Ainsi je fais le bien sans qu'il m'en coûte un sou. C'est charmant... Et, quand j'ai remué, dix heures par jour, la pourriture des corps, c'est singulier comme je savoure les minutes qui me restent, comme j'oublie tout, comme je jouis du soleil, des fleurs, de la mer, de cette nature qui se moque si bien de nos souffrances, de ce ciel, de cet espace infini où l'apparition de l'humanité n'aura peut-être été qu'un accident sans importance, — accident dont je suis bien content tout de même de n'être pas responsable!

JACQUES.

Vous êtes un sage.

LE DOCTEUR.

Non, mais un homme très occupé. Occupez-vous.

JACQUES.

Je suis si paresseux!

LE DOCTEUR.

Ayez une manie. Entreprenez une collection.

JACQUES.

Je ne suis plus assez jeune.

LE DOCTEUR.

Alors arrangez-vous de façon à souffrir pour de bon. Aimez.

JACQUES.

J'ai trop joué la comédie de l'amour.

LE DOCTEUR.

Dévouez-vous à quelque chose ou à quelqu'un.

JACQUES.

Mais à qui? mais à quoi?

LE DOCTEUR.

Cherchez. On trouve toujours.

JACQUES.

C'est que les autres ne m'intéressent pas plus que moi. (Madame Aubert, Marthe et Simone arrivent par la droite.) Voici ces dames... Et puis, vous savez?... je ne suis pas toujours aussi bête que je l'ai été depuis un quart d'heure.

LE DOCTEUR.

Tant pis.

SCÈNE IV

LES MÊMES, SIMONE, MARTHE, MADAME AUBERT.

MARTHE. En entrant en scène, elle soutient Simone et affecte une grande gaieté. A Simone.

Nous arrivons, va! Veux-tu que je te porte? Oh! je pourrais très bien te porter, je suis forte... Veux-tu que j'essaye?

MADAME AUBERT.

Marthe, tu fatigues ta sœur avec ton bruit.

On installe Simone dans un fauteuil d'osier, à gauche. Marthe et madame Aubert s'assoient à droite. Jacques et le docteur restent debout.

LE DOCTEUR, à Simone.

Ça va mieux?

SIMONE, d'une voix très faible.

Oui.

MADAME AUBERT, à Jacques qui fait mine de se retirer.

Vous nous quittez, monsieur?

MARTHE, coquette.

Oh! notre compagnie n'amuse pas beaucoup monsieur de Tièvre.

JACQUES.

Je vous ferai pourtant remarquer, mademoiselle, que je n'en cherche pas d'autre.

MARTHE.

Mais vous nous préférez encore la solitude. Il faut que vous en ayez la passion pour être venu ici sans y être forcé.

JACQUES.

Ce n'est pas l'asile que vous choisiriez?

MARTHE.

Oh! non, par exemple!

JACQUES.

Pourquoi?

MARTHE.

Parce que j'aime la vie.

JACQUES.

C'est de votre âge.

MARTHE.

Oh! je ne suis pas si jeune que vous croyez... J'ai vingt-trois ans.

JACQUES, à part.

Qui est-ce qui le lui demande?

LE DOCTEUR, continuant une conversation commencée avec madame Aubert.

Je vous le répète, madame, il faudrait du mouvement et de la distraction à cette grande jeune fille-là... (Il désigne Marthe.), de longues promenades... des parties de tennis...

MADAME AUBERT.

Mais, docteur, elle sort de temps en temps avec sa vieille bonne Félicie... Malheureusement, cela n'est pas possible tous les jours, car il y a beaucoup de besogne à la maison...

MARTHE, pour être entendue de Jacques.

Et Simone, docteur? Qui est-ce qui s'occuperait d'elle? Maman ne peut pas suffire, vous comprenez...

Au reste, ne me plaignez pas trop. Il y a des devoirs si faciles et si doux!

JACQUES, à part.

Perruche, va! Toutes les mêmes. (Il va s'asseoir à gauche près de Simone qui a repris son petit ouvrage.) Qu'est-ce que vous faites là, mademoiselle?

SIMONE.

Une petite couverture, pour une de mes amies qui attend un bébé.

JACQUES.

Mais vous travaillez trop, vous allez vous fatiguer.

SIMONE.

C'est que, si ce n'est pas grand, c'est très compliqué, et il faut que je me dépêche.

JACQUES.

Pourquoi?

SIMONE.

Dame! si je veux avoir fini...

JACQUES.

Vous êtes très laborieuse. Je vous vois toujours entourée de pelotons de laine, et vos petits doigts marchent, marchent...

SIMONE.

Pas si vite que je voudrais. Mais j'arrive tout de même à faire pas mal de choses... Voyez-vous, je veux que toutes les personnes qui m'aiment bien aient de petits souvenirs de moi.

JACQUES, à part.

Bien sentimentale, cette petite... mais c'est assez naturel. (Il tripote machinalement dans la corbeille aux laines et y trouve un livre. Il regarde la couverture. A Simone.) Oh! oh! des vers?

SIMONE.

C'est pour quand je suis lasse. Alors je lis. Ce n'est pas que je m'y connaisse beaucoup. Mais je les aime.

JACQUES, feuilletant.

Que de pages cornées!

SIMONE.

C'est pour marquer les vers qni me plaisent le mieux.

JACQUES, lisant à mi-voix.

Me voilà, je suis un éphèbe,
Mes seize ans sont d'azur baignés.

SIMONE.

Oh! je les aime bien, ceux-là.

JACQUES, continuant.

Guerre, déesse de l'Érèbe,
Sombre Guerre aux cris indignés,

Je viens à toi, la nuit est noire!
Puisque Xerxès est le plus fort,
Prends-moi pour la lutte et la gloire,
Et pour la tombe; mais d'abord,

Toi dont le glaive est le ministre,
Toi que l'éclair suit dans les cieux,
Choisis-moi de ta main sinistre
Une belle fille aux doux yeux...

Donne-la-moi, que je la presse
Vite sur mon cœur enflammé.
Je veux bien mourir, ô déesse,
Mais pas avant d'avoir aimé.

Un silence.

(Jacques se lève.) Allons, au revoir, mademoiselle.

Il salue les autres et s'éloigne lentement par la gauche.
Marthe le suit longtemps des yeux.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins JACQUES.

MADAME AUBERT.

Docteur, c'est tout à fait un grand seigneur, n'est-ce pas, que le comte de Tièvre?

LE DOCTEUR.

Oui... très vieille famille... extrêmement riche.

MADAME AUBERT.

Quarante... cinq ans?

LE DOCTEUR.

A peu près.

MADAME AUBERT.

Un peu... fatigué et d'humeur assez morose, à ce qu'il me semble?

LE DOCTEUR.

C'est exact.

MADAME AUBERT.

Pensez-vous qu'il se marie jamais?

LE DOCTEUR.

Je pense qu'il en est à mille lieues.

MADAME AUBERT.

Ou que, si l'idée lui en venait un jour, il se marierait ailleurs que dans son monde?

LE DOCTEUR.

Évidemment non.

MARTHE.

Ne vous donnez donc pas tant de peine, ma chère

mère. Monsieur de Tièvre m'est fort indifférent. J'ajoute qu'il est médiocrement aimable, avec moi du moins.

MADAME AUBERT.

T'ai-je dit que j'avais des nouvelles du baron Hulard?

MARTHE.

Mon vieil amoureux?

MADAME AUBERT.

Je sais de bonne source qu'il est tout prêt à demander ta main, et qu'il n'attend pour cela qu'un mot d'encouragement.

MARTHE.

Qu'il attende donc... Quel âge a-t-il?

MADAME AUBERT.

Ma pauvre enfant, il faut voir les choses comme elles sont. Tu n'as point de dot, car ton père a eu le malheur de perdre toute sa fortune, et moi, je n'ai presque plus rien... Tu m'as paru quelquefois sensible aux avantages de la richesse. Or, ne t'y trompe pas, tu ne peux les rencontrer que dans de certaines conditions. La disproportion des âges en est une, notamment, à laquelle tu dois t'attendre...

MARTHE.

Mais vous ne me jugez donc bonne qu'à faire une garde-malade toute ma vie?... Si encore ce n'était que cela!... Mais il y a autre chose... que je ne puis vous dire... N'en parlons plus, ma mère, je vous en prie.

MADAME AUBERT.

N'en parlons donc plus.

Pendant ce qui suit, Marthe lit, madame Aubert fait du crochet; elles parlent de temps en temps.

LE DOCTEUR, passant à gauche et s'asseyant auprès de Simone.

Vous sentez-vous bien à présent?

SIMONE.

Pas trop. Mais ne le dites pas à maman.

LE DOCTEUR.

Il me semble pourtant que vous respirez mieux. Allons, nous vous tirerons de là, mademoiselle Simone. Vous serez tout à fait solide au printemps.

SIMONE.

Ne vous croyez donc pas obligé de me dire ces choses-là, mon cher docteur, et ne me traitez pas comme un enfant.

A ce moment, Jacques, qui revenait par la gauche et que dissimule la rangée de tamaris, s'arrête et écoute jusqu'à la fin de la scène.

LE DOCTEUR.

Mais...

SIMONE.

Je sais ce que je dis. Je ne suis pas, ou du moins je ne suis plus comme les autres malades. C'est que je sais, pour l'avoir vu, de quels mensonges on les entoure... Moi-même, quand papa est devenu plus mal (moi, j'allais encore dans ce temps-là), j'ai aidé à le tromper. Puis ç'a été le même manège pour mon frère... Et maintenant, je saisis autour de moi les mêmes regards échangés à la dérobée, les mêmes phrases, les mêmes inflexions de voix, la même conspiration charitable à laquelle j'ai pris part autrefois... et c'est pour cela qu'on ne peut pas me tromper, moi.

LE DOCTEUR.

Mais, mademoiselle, on ne vous trompe point, je vous assure. Votre cas est infiniment moins grave, parce qu'on a commencé de bonne heure à vous soigner.

SIMONE.

Vous ne pouvez parler autrement, pauvre docteur, mais moi, je sais, je suis sûre... Oh! j'ai espéré longtemps, comme les autres, mais maintenant... non... je sens que c'est fini... Si vous saviez quelles nuits je passe, quelles sueurs d'agonie, et comme, lorsque je tousse et que ma gorge siffle, je crois entendre, je reconnais la toux et le râle de mon père et de mon frère, et comme, lorsque je regarde ma pauvre figure dans le petit miroir que j'ai sous mon oreiller, je retrouve leurs yeux, la pâleur de leurs lèvres et cette couleur indéfinissable de la peau aux coins de la bouche... Voulez-vous être bon, très bon, mon cher docteur?

LE DOCTEUR.

Eh! oui, si c'est possible.

SIMONE.

Eh bien, dites-moi... mais là franchement, comme vous le diriez à un homme... dites-moi pour combien de temps j'en ai encore.

LE DOCTEUR.

Mais, mademoiselle...

SIMONE.

Dites-le, je vous en prie... Je veux le savoir : j'en ai le droit.

LE DOCTEUR.

Mais, mademoiselle, nous n'en sommes pas là, Dieu merci!

SIMONE.

Puisque je vous le demande en grâce! Puisque je m'attends à tout!

LE DOCTEUR.

Mais, mademoiselle, je vous jure que je n'en sais rien.

SIMONE.

J'en ai pour trois mois, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR.

Ou trois ans, ou trente ans...

SIMONE.

Ah! vous ne voulez pas dire!

Elle éclate en sanglots.

LE DOCTEUR.

C'est mal, ce que vous faites là, mademoiselle Simone; car c'est tout à fait déraisonnable, et cela peut faire beaucoup de chagrin à ceux qui vous aiment.

SIMONE, avec un grand effort de volonté.

Oui, docteur, vous avez raison. Je dois faire semblant de vous croire, me prêter à la comédie qu'on joue autour de moi. Je donne bien assez de peine à ma mère, à ma sœur, à mes amis. Je veux du moins leur laisser l'illusion que leurs efforts servent à quelque chose; que, s'ils ne peuvent m'empêcher de mourir, ils m'aideront à mourir doucement, sans m'en douter... Rassurez-vous; j'ai eu un moment de faiblesse... mais je suis courageuse... Je pense à bien des choses pendant les heures si longues où je ne dors pas... Après tout, j'aurai peu vécu si l'on compte les jours, mais j'aurai beaucoup vécu par la tête... J'aurai peut-être eu des idées et des sensations que tout le monde n'a pas... Évidemment, quand, par hasard, je vais mieux, je jouis de l'air, du soleil, des couleurs, des sons, des parfums, plus que personne... J'aurai vécu sans faire de mal, et je suis bien sûre qu'on se souviendra de moi sans haine. Toutes les fois qu'on parlera de moi, on dira : « Pauvre petite!... » Et puis, qu'est-ce que cela fait, au bout du compte, qu'une petite créature comme moi n'ait fait que paraître un instant et se soit tout de suite évanouie?...

Enfin, Dieu me traitera mieux que si j'étais morte vieille, car alors j'aurais eu le temps d'être mauvaise... Je retrouverai papa et mon petit frère... Quant à ma pauvre maman... il y a des instants où je crois bien que sa douleur ne peut plus être augmentée... Tout est donc pour le mieux, n'est-ce pas, docteur?

LE DOCTEUR.

Tout sera pour le mieux, mademoiselle Simone, si vous êtes très obéissante, si vous prenez bien exactement tout ce que j'ordonne, si vous faites tout votre possible pour vous empêcher de tousser, si vous évitez également de trop vous couvrir ou de ne pas vous couvrir assez selon les heures... enfin, si vous avez confiance en moi.

SIMONE.

Je ferai tout ce qu'il faudra, docteur, mais je suis bien résignée, allez!... Seulement, c'est dur. (Crise de larmes.) Oui, c'est vrai, il y a une chose surtout qui me désespère. Je veux bien, puisqu'il le faut, mourir jeune. Mais, je voudrais, auparavant, avoir vécu comme les autres femmes. La plupart de mes amies sont mariées. Les autres, il y a des hommes qui les aiment, qui leur font la cour... On ne me l'a jamais faite, à moi. Je ne saurai donc pas ce que c'est que d'être aimée, d'être épouse, d'être mère... Je ne suis pas laide... J'ai rencontré plusieurs fois des jeunes gens à qui je plaisais certainement et qui, d'abord, avaient l'air de m'aimer... Et puis, tout d'un coup, leurs manières changeaient; ils cessaient de me traiter comme une jeune fille; ils venaient de s'apercevoir que ce n'était plus la peine... Cela se voit donc presque tout de suite que je vais mourir?... C'est cela qui est triste.

LE DOCTEUR.

Le plus triste, mon enfant, c'est cet entêtement à vous croire plus malade que vous n'êtes.

SIMONE.

Bon docteur!... Mais que faire contre une idée qu'on a toujours, toujours, malgré soi? Elle est si bien là, cette idée (Elle touche son front.) que cela me rend toute sotte et comme honteuse avec les personnes que je ne connais pas... Tenez! votre ami, monsieur de Tièvre... eh bien, il doit me prendre pour une petite bête.

LE DOCTEUR.

Mademoiselle Simone, vous devenez coquette : donc, vous allez mieux.

SIMONE.

Coquette, moi? Oh! non. Je suis trop sûre, hélas! de plaire sans effort, comme une petite chose fragile : je n'ai donc pas de frais à faire... Il n'est pas mal, monsieur de Tièvre, et je le crois bon. Mais j'ose à peine lui parler et le regarder. J'ai peur de sentir encore que, pour lui comme pour les autres, je ne suis qu'une petite malade qu'il faut traiter doucement, puisqu'elle va s'en aller. Tout le monde est bon pour moi, personne ne se fâche de mes caprices. Mais cette bonté même et cet air d'attendrissement que chacun prend à mon approche me rappellent à chaque minute ce que je voudrais oublier. Ah! si je pouvais être aimée autrement, rien qu'un peu!... J'aimerais tant qui m'aimerait pour autre chose que ma faiblesse et ma pâleur!...

MADAME AUBERT, se levant et s'approchant, avec Marthe.

Es-tu bien reposée, Simone?

SIMONE.

Oui, maman.

MADAME AUBERT.

Il est temps de rentrer, mon enfant. Au revoir, docteur.

Madame Aubert, Simone et Marthe sortent par la droite.

SCÈNE VI

LE DOCTEUR, JACQUES.

Jacques sort lentement de derrière les tamaris.

LE DOCTEUR.

C'est encore vous?

JACQUES.

Oui. (Suivant Simone des yeux.) Pauvre petite!

LE DOCTEUR.

C'est ce que je vous disais tout à l'heure, et vous m'avez répondu : « Pourquoi, pauvre petite? » Vous avez donc changé d'avis? Nous écoutiez-vous, par hasard?

JACQUES.

Je l'ai entendue... Et tenez, docteur, je vous ai confié un peu ingénument... ou un peu prétentieusement... je ne sais pas lequel des deux...

LE DOCTEUR.

Mettons les deux à la fois.

JACQUES.

Je vous ai donc confié que je cherchais une raison de vivre... Eh bien! j'ai trouvé.

LE DOCTEUR.

Déjà?

JACQUES.

C'est excessivement simple, si simple que vous ne comprendrez pas... Je suis absolument résolu à demander cette petite en mariage.

LE DOCTEUR.

Mademoiselle Simone?

JACQUES.

Oui.

LE DOCTEUR.

Vous voulez la demander en mariage?

JACQUES.

Oui, et l'épouser ensuite si elle veut. Qu'en pensez-vous?

LE DOCTEUR.

Je pense... je pense... Je vous dirai cela dans un instant.

JACQUES.

Vous ne pouvez penser qu'une chose, c'est que je ferai une bonne action, et une bonne action originale — et une bonne action où je ne risque rien... Je l'écoutais tout à l'heure, avec surprise d'abord (car elle n'est pas banale, cette enfant), puis, ma foi! avec émotion, et je me disais : — Après tout, pourquoi ne pas lui faire cette joie qu'elle n'attend plus? Pourquoi ne pas lui donner l'illusion d'une vie de femme, l'illusion de l'amour? Ne serait-ce pas une jolie charité de faire que cette petite âme parte presque contente et se figurant avoir vécu? Ne serait-ce pas une exquise comédie à jouer, vraiment pieuse et bienfaisante celle-là?

LE DOCTEUR.

Une comédie?... Vous ne l'aimez donc pas?

JACQUES.

Je la trouve adorable, ce qui est bien différent.

LE DOCTEUR.

Ce que vous voulez faire serait fou si vous l'aimiez,

car ce serait aller de vous-même au-devant de la pire douleur. Mais, du moment que vous ne l'aimez pas...

JACQUES.

Vous m'approuvez?

LE DOCTEUR.

Du moment que vous ne l'aimez pas, ce que vous voulez faire me paraît monstrueux, simplement.

JACQUES.

En quoi?... Vous vous méprenez tout à fait, mon ami... Je ne suis ni un brutal ni un corrompu... Ce qui me séduit chez cette enfant, c'est son charme de fragilité et l'idée d'absolue pureté qui s'y associe. Croyez bien que je saurai respecter tout cela... Mais c'est justement parce que je ne l'aime pas comme on aime une femme que j'aurai assez de sang-froid, d'adresse, d'intelligence pour lui procurer exactement l'illusion dont elle a besoin, pour lui faire la mort douce sans en souffrir moi-même et, par conséquent, sans que ma douleur lui laisse deviner la vérité... car (Brusquement.) elle est perdue, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR.

Si elle en a pour quatre ou cinq mois, c'est tout le bout du monde.

JACQUES.

Vous l'affirmez?

LE DOCTEUR.

Absolument. Vous prenez vos sûretés?

JACQUES.

Il le faut bien. Si, ne l'aimant pas, n'ayant pour elle que de la pitié, je l'épousais sans être certain que ce n'est pas pour longtemps, c'est alors que je serais abominable. Oh! je raisonne mon affaire.

LE DOCTEUR.

En effet.

JACQUES.

Je vous ferai remarquer en outre que je suis riche et qu'elle ne l'est point. Je pourrai donc entourer ses dernières journées, sinon de plus de soins, au moins de plus de luxe et d'élégance... Qu'avez-vous encore à dire?

LE DOCTEUR.

Rien, sinon qu'il y a dans votre acte de charité quelque chose de concerté, d'artificiel, un fonds d'égoïsme, de curiosité, de je ne sais quoi encore... et que cela ne peut pas bien finir... D'abord, vous ne pouvez pas faire ce que vous dites sans mentir du matin au soir et du soir au matin.

JACQUES.

Je ne mentirai pas entièrement. J'ai menti à beaucoup de femmes en leur disant que je les aimais quand je les désirais tout simplement, et en leur jurant que je les aimerais toujours, alors que je songeais déjà à la rupture. Je ne passe pas à cause de cela pour un malhonnête homme.

LE DOCTEUR.

Vous aviez affaire à des coquines qui mentaient plus ou moins de leur côté. Mais jouer avec cette enfant si parfaitement innocente la comédie que vous rêvez, — à seule fin d'ajouter une mourante à votre collection de cas originaux, — cela me paraît une offense à la nature et à l'amour, et je crains que l'amour et la nature ne se vengent... Croyez-moi, laissez-la mourir tranquille.

JACQUES.

Je veux qu'elle meure heureuse.

LE DOCTEUR.

Laissez-la mourir tranquille, c'est ce que vous pouvez

faire de mieux pour elle... J'espère qu'elle-même vous y contraindra. Car vous n'avez pas pensé à tout : si elle refuse? si elle ne vous aime pas?

JACQUES.

Elle aura le plaisir de refuser, et du moins elle se sera crue aimée.

LE DOCTEUR.

Et si vous vous preniez à votre jeu? si vous alliez devenir amoureux, réellement amoureux d'elle

JACQUES.

Ça, c'est mon affaire.

ACTE DEUXIÈME

La villa de madame Aubert.

Un salon, sapin et étoffes claires. Portes au fond, à droite et à gauche. Celle du fond est vitrée et donne sur un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

MARTHE, SIMONE.

MARTHE.

Monsieur de Tièvre penser à moi? Quelle idée!

SIMONE.

Tu ne me crois pas? Alors, dis-moi pourquoi il vient ici tous les jours, pourquoi il s'y attarde des heures entières, pourquoi il envoie des brassées de fleurs et pourquoi il est si aimable avec maman.

MARTHE.

Il est aimable avec maman parce qu'il est très bien élevé, et il vient nous voir parce qu'il s'ennuie.

SIMONE.

Un homme comme lui ne viendrait pas voir trois femmes comme nous, pas bien gaies et qui ne sommes pas de son monde, s'il n'avait pas une arrière-pensée. C'est clair comme le jour.

MARTHE.

Ne dis donc pas de folies... Si j'ai pu avoir quelque

illusion tout au commencement, maman m'en a fait assez durement sentir l'absurdité.

SIMONE.

C'est qu'à ce moment-là elle ne croyait pas que monsieur de Tièvre pût songer à toi. Mais depuis... La preuve que maman a la même impression que moi, c'est la facilité avec laquelle elle l'a laissé multiplier ses visites. Qu'as-tu à répondre à cela?

MARTHE.

Maman l'a laissé venir tant qu'il a voulu parce qu'il est l'ami du docteur Doliveux, et surtout parce qu'elle a remarqué que ses visites te distrayaient, t'apportaient un peu de gaieté... Veux-tu que je te dise? Si monsieur de Tièvre vient pour quelqu'un, c'est pour toi, ma petite Simone.

SIMONE.

Ne te moque pas, Marthe, ce serait méchant. Tu sais bien que moi...

MARTHE.

Ose dire que ce n'est pas de toi qu'il s'occupe le plus, que ce n'est pas avec toi qu'il est le plus gentil... et le plus bavard, soit dit sans reproche.

SIMONE.

Oh! moi, cela ne tire pas à conséquence. Il a l'air de s'occuper de moi pour avoir le droit de rester plus longtemps pas trop loin de ma grande sœur. C'est un manège très connu... Ah! ma chère Marthe, que tu feras une jolie comtesse!

MARTHE.

Tu es absurde, Simone.

SIMONE.

Et toi, l'aimes-tu?

MARTHE.

Comme tu y vas!... Évidemment je le trouve très bien... quoiqu'il ne soit pas toujours excessivement aimable avec moi.

SIMONE.

Justement, tu l'intimides. Cela encore, c'est connu.

MARTHE.

Bête, va! Comment veux-tu qu'un homme si élégant, d'une si grande fortune et d'un si beau nom, songe à une petite bourgeoise comme moi?

SIMONE, s'échauffant.

Et pourquoi n'y songerait-il pas? Est-ce que tu n'es pas assez belle et assez bonne pour être aimée, même du plus grand seigneur du monde? Vraiment, tu lui prêtes des sentiments trop ordinaires. Monsieur de Tièvre n'est pas comme les autres! Je jurerais que celui-là n'a aucun des préjugés de sa caste, et qu'il se mariera selon son cœur. Ah! ma chère Marthe, que tu seras heureuse avec lui!...

Un silence.

MARTHE.

Tout ce que tu viens de dire là, c'est bien ta pensée?

SIMONE.

Absolument.

MARTHE.

Vois-tu, il n'en faut pas parler à la légère, m'affirmer ce dont tu n'es pas sûre... Ce n'est pas que je me sente pour lui une de ces passions...

SIMONE.

Tant pis, Marthe, tant pis, tu as tort.

MARTHE.

Il ne me déplaît pas, voilà tout... Mais songe! si je te croyais d'abord, si je le laissais voir... malgré moi... et si je découvrais ensuite que tu t'es trompée... ce serait si humiliant! (Elle voit, par la baie du fond, Jacques paraître à la grille du jardin.) Lui!

Elle se précipite, pour sortir, vers la porte de droite.

SIMONE.

Pourquoi te sauves-tu?

MARTHE.

Je ne sais pas... Après ce que tu m'as dit, il me semble que je n'oserais pas lui parler tout de suite.

SIMONE.

Avoue que tu vas changer de robe.

MARTHE.

Oh! non, ça, je n'y pensais pas... Bien vrai!... (Redescendant.) N'oublie pas que c'est toi qui m'as forcée de m'arrêter à une idée que je repoussais...

SIMONE.

Ah! tu y pensais donc?

MARTHE.

Peut-être... un peu... mais comme à quelque chose de si invraisemblable!... Écoute, Simone. Puisque c'est toi qui as eu la première cette idée (car c'est bien toi, tu ne peux pas dire le contraire), tâche de savoir ce qui en est. Je te laisse avec lui. Toi qui es fine, tu sauras bien, si tu veux, le faire parler sans en avoir l'air... Si ce n'est pas ce que tu crois... sois tranquille, j'en suis d'avance toute consolée... Tâche seulement de savoir. Tu me le promets?

SIMONE.

Oui, ma chère Marthe.

Marthe sort par la droite.

SCÈNE II

SIMONE, JACQUES.

JACQUES.

Toute seule, mademoiselle?

SIMONE.

Maman est sortie. Marthe est, je crois, dans sa chambre.

JACQUES.

Tant mieux! Nous allons pouvoir causer tous deux, bien tranquillement.

SIMONE.

Tant mieux? C'est gracieux pour moi, mais pas trop pour les autres. Si Marthe vous entendait...

JACQUES.

Elle me pardonnerait, mademoiselle, quand elle saurait qu'aujourd'hui, précisément, j'ai beaucoup de choses... et des choses très graves à dire à sa petite sœur... Ah! par exemple, c'est un peu difficile, et je ne sais par où commencer.

SIMONE.

Est-ce qu'il s'agit de Marthe? Alors ce ne sera pas si difficile que vous pensez. Parlez sans crainte, monsieur, tout mon cœur vous écoute.

JACQUES.

Vous ne me parlez que de mademoiselle Marthe... Vous l'aimez donc bien?

SIMONE.

Oh! oui. Elle est si belle, si bonne et si douce! Et elle a tant de mérite à garder sa bonne humeur entre

une malade comme moi et une pauvre mère de douleurs comme maman! Je sens bien cela, allez! et je lui en suis profondément reconnaissante. Je n'ai qu'un désir, c'est qu'elle soit heureuse un jour; elle l'aura bien gagné. Ah! oui, je l'aime.

JACQUES.

Tant, tant que cela?

SIMONE, très grave.

Oui, jusqu'à me sacrifier pour elle, s'il le fallait, et jusqu'à lui donner ce que j'aimerais moi-même... C'est bien le moins!... (Changement de ton.) Mais je suis là à faire des déclarations héroïques... c'est bien ridicule. Qu'est-ce que j'aurai jamais à sacrifier, moi? Pas grand'chose, puisque je n'ai rien à attendre.

JACQUES.

Qu'en savez-vous?

SIMONE.

Je le sais, parce que cela est. Je sais que, si jamais je faisais un roman, je devrais le cacher au plus profond de mon cœur et l'emporter avec moi... Aussi, je n'en fais pas.

JACQUES.

Eh bien, moi, j'en fais.

SIMONE.

Oh! vous, vous pouvez.

JACQUES.

Je puis... je puis... si l'on m'y aide. Il faut absolument, mademoiselle, que je vous fasse ma confession... Ce n'est pas que vous soyez une personne bien redoutable... et pourtant, voilà huit jours que je recule. Mais je me sens plus de courage aujourd'hui. Mademoiselle

Simone, répondez-moi, je vous prie, comme à un vieil ami très respectueux et très dévoué... Ce à quoi rêvent les jeunes filles... n'y avez-vous jamais songé?

SIMONE.

Moi? Quelle question!... Oui... peut-être... autrefois... quand j'avais quinze ans...

JACQUES.

Et maintenant?

SIMONE.

Si j'y songeais, ce serait comme à quelque chose d'impossible et qui n'est pas fait pour moi.

JACQUES.

En êtes-vous sûre?

SIMONE.

Hélas!

JACQUES.

Quelle preuve en avez-vous?

SIMONE.

Mon expérience... On plaint une malade, on lui témoigne de la sympathie. On ne l'aime pas. Pour aimer et pour être aimé, la première condition c'est de vivre, et je vis à peine.

JACQUES.

Vous allez beaucoup mieux.

SIMONE.

Oui, un peu mieux, jusqu'à ce que j'aille plus mal. Je connais cela.

JACQUES.

Mais moi, par exemple, quel sentiment croyez-vous que j'éprouve pour vous?

SIMONE.

Vous, vous êtes très bon. Je crois que vous faites plus que de me plaindre. Nous nous entendons très bien. Vous ne vous impatientez jamais de mes tristesses, de mes plaintes, même de ce qu'il peut y avoir quelquefois d'affecté dans mes résignations... Oh! ne protestez pas... Je sais bien que je parle beaucoup de moi (ce n'est pas ma faute) et que ma conversation ne doit pas être toujours amusante... Eh bien, vous supportez tout cela très gentiment... Enfin, je crois que vous avez pour moi un peu de réelle affection... Oui, je le crois, et j'en suis heureuse... Mais alors, pourquoi me poser ces questions qui me font mal?

JACQUES.

Parce qu'il le faut bien. Car vous vous trompez, mademoiselle Simone, ce n'est pas de l'affection que j'ai pour vous, c'est beaucoup plus... Oui, au commencement, ce n'était que de l'intérêt, un peu de curiosité, si vous voulez... Puis, quand je vous ai mieux connue et que j'ai pu voir tout ce qu'il y a, sous votre grâce de petite fleur encore un peu languissante, tout ce qu'il y a chez vous de courage, de bonté, de raison, alors, ç'a été vraiment de l'estime et de l'amitié... Puis, peu à peu, cela est devenu toujours plus tendre et plus profond... Le sentiment qui m'attachait à vous avait quelque chose de particulier, de presque unique. Il me semblait que ce sentiment était né d'une conformité secrète de nos destinées en dépit des différences extérieures. Nous étions deux isolés. La vie de retraite et de renoncement à laquelle vous étiez obligée par la maladie, je la recherchais, moi, par lassitude et dégoût des hommes. Certes, notre détachement n'était pas de même sorte et n'avait point les mêmes causes : vous, si jeune et intacte, moi, si vieux et qui ai abusé de tout. Mais, je ne sais comment, il avait pour effet de nous faire sen-

tir et juger les choses de la même façon. C'est ainsi que vous m'êtes devenue peu à peu nécessaire, et voilà pourquoi j'ai besoin maintenant de vivre auprès de vous, de vivre avec vous, de vivre pour vous, toujours. Ne dites pas que cela est impossible. Nous sommes deux malades, chacun à notre manière. Le genre de vie que les médecins vous ordonnent est précisément celui que j'avais choisi. Nous nous soignerons ensemble... Enfin, mademoiselle, je vous aime, et vous me rendriez bien heureux si vous consentiez à être ma femme.

SIMONE.

Votre femme?... Quoi, c'est vrai? c'est bien vrai? Je ne rêve pas?... Ce qui m'arrive est si imprévu, si extraordinaire!... Des mots que je ne croyais jamais, jamais entendre... (Dans une explosion de joie.) Alors on peut donc m'aimer... comme une femme? Mais si on peut m'aimer, c'est donc que je puis vivre! c'est donc qu'on en est sûr! Car autrement... A moins que je n'aie rencontré un saint... Dites-moi vite que vous n'en êtes pas un, monsieur... Vivre! un jour, bientôt!... respirer!... ne plus sentir la mort à chaque souffle dans sa poitrine!... aller, venir, courir, avoir un mari!... avoir des enfants!... Vivre, et faire de la vie et de la joie autour de soi!... Oh! que je suis heureuse! que je suis heureuse!...

JACQUES.

Alors, c'est entendu, vous voulez bien? Je puis parler à votre mère?

SIMONE.

Mais oui! tout de suite, tout de suite! (Se reprenant.) Je veux dire quand vous voudrez, monsieur. Je vais l'envoyer chercher; elle ne doit pas être loin. (En remontant, à part.) Mais, avec tout cela, il ne m'a pas demandé si je l'aimais, moi. Il le savait donc? (A Jacques.) Au revoir, monsieur.

Elle sort par le fond.

SCÈNE III

JACQUES, seul.

Très curieux. C'est bien ce que j'avais prévu... Elle est vraiment gentille, tout à fait gentille... Pauvre petite, va!... Que vais-je dire à la mère, à présent? Pas commode, la demande en mariage.

SCÈNE IV

JACQUES, MADAME AUBERT.

Madame Aubert entre par la gauche.

JACQUES.

Madame...

MADAME AUBERT.

Vous m'attendiez, monsieur? Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenue?

JACQUES.

On vous croyait dehors, et l'on doit être à votre recherche.

MADAME AUBERT.

Voilà une demi-heure que je suis rentrée. J'étais dans ma chambre. Veuillez m'excuser.

JACQUES.

Madame, depuis un mois que je suis reçu dans votre maison (et certes j'ai usé et abusé de la permission que vous m'aviez donnée d'y venir), puis-je croire que j'ai eu le bonheur de vous inspirer quelque estime et

quelque confiance? Me considérez-vous comme un honnête homme et beaucoup moins frivole que vous ne l'aviez peut-être entendu dire?

MADAME AUBERT.

Assurément, monsieur. On se connaît mieux et plus vite dans cette demi-liberté de relations qui s'établit, loin de Paris, entre voisins. J'ai la plus grande estime pour votre caractère. Et surtout, je vous serai toujours reconnaissante de ce que votre amitié ingénieuse a su apporter de distraction et quelquefois presque de gaieté à ma pauvre petite malade.

JACQUES.

Je suis content, bien content de vous savoir dans des dispositions si indulgentes à mon endroit. J'avais besoin de cet encouragement. Je voudrais, madame, avoir avec vous un entretien... très sérieux, et dont j'attends le résultat avec une véritable angoisse.

MADAME AUBERT.

Un entretien... très sérieux?... Eh bien, monsieur, je vous écoute... Il s'agit... de vous?

JACQUES.

De moi .. et de vous aussi, puisqu'il s'agit d'une de vos filles.

MADAME AUBERT.

D'une de mes filles!... De Marthe, sans doute?

JACQUES.

Non, madame, mais de sa sœur... Et le mieux est de vous dire la chose simplement et sans tant de préparations; autrement vous la croiriez plus extraordinaire qu'elle n'est en effet... Madame, après y avoir longtemps réfléchi, après avoir prévu toutes les objections

qui pouvaient m'être faites et les avoir résolues dans ma pensée, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Simone.

MADAME AUBERT.

La main... de Simone?

JACQUES.

Oui, madame. (Un silence.) Vous ne répondez pas?

MADAME AUBERT.

Mais, monsieur, cela est si étrange en vérité, si inattendu!... Vous savez pourtant bien...

JACQUES.

Oui, je dois vous paraître insensé, et je prévois tout ce que vous allez me dire. Nous avons assez souvent parlé ensemble de votre chère petite fille, interrogé le docteur Doliveux jusqu'à le fatiguer, consulté dix autres médecins, combiné des traitements, rêvé des miracles... Je n'ignore pas plus que vous ce que nous disent la science et le bon sens, et pourtant je persiste à me dire : Qui sait? Car je l'aime, moi, cette enfant, et, — je vais peut-être vous apprendre une nouvelle, — j'ai découvert qu'elle s'était mise à m'aimer aussi sans s'en apercevoir, et pas seulement d'amitié : l'ombre même de fatuité serait ici si ridicule et si déplacée que vous pouvez m'en croire... Je ne songe, en l'épousant, qu'à lui rendre ce dont elle a besoin pour vivre encore : l'espoir, l'illusion, la confiance... Voyons, madame, est-ce là un mauvais sentiment?

MADAME AUBERT.

Mauvais? non, mais bizarre et... comment dirai-je?...

JACQUES.

Équivoque? Ayez le courage de votre pensée.

MADAME AUBERT.

Je ne veux pas dire équivoque... mais enfin... un peu obscur.

JACQUES.

Obscur? Vous me connaissez, madame. Je n'oublie pas que c'est une malade que vous me confierez; et cette enfant qui sortira de vos bras restera une enfant dans les miens... Allons, dites oui! Si vous y réfléchissez un peu, vous verrez que ce que je fais n'est point si extravagant qu'on le croirait au premier abord. Je suis libre, je ne dois compte à personne de mes actes. J'étais très las de la vie de Paris, et même de la vie en général : vous l'avez vu, puisque j'étais avant vous dans cette solitude. Je me mourais de tristesse... Insensiblement, je me suis pris d'une tendresse profonde pour cette enfant si jolie, si douce et si à plaindre! Il m'est venu un grand désir d'être auprès d'elle, de veiller sur elle à toute heure. Or, le mariage seul pourrait me le permettre. Ce que je sollicite, en somme, c'est le droit de vivre avec elle comme si j'étais son frère aîné. Rien n'est plus pur qu'une telle tendresse. Hélas! je ne prétends pas la guérir; mais je suis sûr de lui apporter de la joie. Elle vivra plus pleinement, ayant l'illusion d'une existence de femme. Sa vie agrandie fera peut-être reculer le mal... Que sait-on? ces choses sont si mystérieuses! Nous serons deux pour la soigner. Nos tendresses unies pourraient lui assurer peut-être des années de répit, et presque de bonheur... N'est-ce donc rien? Vous voyez bien que vous ne pouvez pas me refuser!

MADAME AUBERT.

Mon cher comte, je crois à la bonté absolue de vos intentions. Mais votre démarche reste, malgré tout, si singulière, que vous me laisserez bien, j'imagine, le

temps d'y réfléchir. Elle est généreuse, elle est touchante... et cependant elle m'inquiète. Il y a en moi je ne sais quel sentiment qui la repousse. Simone est une enfant, une malade... bientôt une mourante : il me semble que cela fait d'elle... comment dire?... une petite créature sacrée à laquelle sa mère seule a le droit de toucher. Il me semble qu'il ne convient pas qu'un autre que moi approche trop près de sa souffrance, que je ne puis partager sa garde avec un autre, avec un étranger, avec un homme qui n'oserait pas être vraiment son mari, et que, si je le faisais, je violerais une sorte de mystère. Je ne sais si vous me comprenez.

JACQUES.

Êtes-vous bien sûre que ce soit cela? N'est-ce pas plutôt que vous la voulez tout à vous? et n'y aurait-il pas dans votre résistance... un peu de jalousie maternelle? Ce que vous craignez de partager, ce ne sont pas les soins que vous donnez à votre fille, c'est son cœur. Et comme je la comprends, cette jalousie!... Mais enfin, s'il vous était démontré qu'en acceptant mon aide, vous faites du bien à votre malade, auriez-vous le droit de me repousser?

MADAME AUBERT.

Si cela m'était démontré, en effet...

JACQUES.

Interrogez mademoiselle Simone, et vous verrez bien.

MADAME AUBERT, vivement.

Lui avez-vous parlé de votre projet?

JACQUES.

Oui, madame; et c'est la façon dont elle l'a accueilli qui m'a encouragé à vous faire ma demande.

MADAME AUBERT.

Il ne fallait pas lui parler, monsieur. Il ne fallait pas risquer de la troubler en lui donnant un espoir dont vous ne saviez pas vous-même s'il serait réalisable... Vous rendez ma situation très difficile.

JACQUES.

Madame, je vous supplie de me pardonner. J'avais pressenti que votre première parole serait un refus. Alors j'ai voulu mettre quelques chances de mon côté... N'y voyez qu'une preuve de la sincérité et de la fermeté de ma résolution.

MADAME AUBERT.

Promettez-moi, monsieur, de ne pas revoir Simone avant que je vous aie parlé.

JACQUES.

Je vous le promets. Mais puis-je espérer?...

MADAME AUBERT.

Eh! le sais-je moi-même, monsieur? Je suis tellement troublée... Ce n'est pas très simple, tout ça... Oh! non... Revenez.

JACQUES.

Merci!

SCÈNE V

Les Mêmes, SIMONE.

SIMONE. Elle entre par le fond au moment où Jacques remonte.

On m'a dit que ma mère était rentrée, monsieur. (Apercevant madame Aubert.) Ah!... (A Jacques à mi-voix.) Lui avez-vous parlé?

JACQUES, de même.

Elle ne dit pas non; et je crois que, si vous le voulez bien, mademoiselle Simone, vous n'aurez pas de peine à lui faire dire oui.

Il sort par le fond.

SCÈNE VI

MADAME AUBERT, SIMONE.

SIMONE.

Il vous a dit, ma chère maman?... N'est-ce pas que vous voudrez bien?... Vous ne pouvez pas avoir d'objections puisque vous le connaissez... Je suis si heureuse! si heureuse!... On peut donc m'épouser, comme les autres jeunes filles! Et, tenez, je me sens déjà mieux. Jamais je n'ai été si forte. C'est comme si ma poitrine s'élargissait. Si vous dites oui, ma chère maman, je guérirai! je vous jure que je guérirai!

MADAME AUBERT.

Tu l'aimes donc bien?

SIMONE, pieusement.

Comment n'aimerais-je pas celui qui m'apporte l'espérance, celui qui veut que je vive et par qui je vivrai!

MADAME AUBERT. Elle vient sur le devant de la scène; à part, douloureusement.

Ainsi, voilà déjà qu'il me l'a prise et que, moi, je ne suis plus rien... (A Simone.) Monsieur de Tièvre n'est plus jeune. Il pourrait être ton père. Il a beaucoup vécu et...

SIMONE.

Je l'aime. Dites oui, ma chère maman.

MADAME AUBERT.

Tu le veux? Tu le veux absolument?

SIMONE.

Je le désire de toute mon âme.

MADAME AUBERT.

Eh bien... qu'il soit fait comme tu l'as voulu. Et que Dieu nous ait en sa protection!

SIMONE. Elle se précipite dans les bras de madame Aubert.

Ah! maman, que tu es bonne!...

SCÈNE VII

LES MÊMES, MARTHE.

SIMONE, à part, épouvantée.

Marthe! Ah! mon Dieu, je l'avais oubliée, moi, la pauvre Marthe... (Elle court vers Marthe, l'emmène au bout du salon, à gauche, et se met presque à ses genoux.) Ma chère Marthe, pardonne-moi. Il faut que tu me pardonnes. Tu penses bien que ce n'est pas ma faute. Je ne pouvais pas prévoir, n'est-ce pas? Je te jure que j'ai fait tout ce que je devais, tout! que je n'ai pas songé à moi un seul instant, que c'est lui, lui seul... Mais, au reste, tu ne paraissais pas y compter beaucoup, ni y tenir autrement. Rappelle-toi. Alors, tu ne peux pas m'en vouloir...

MARTHE.

Qu'est-ce que tout cela signifie? Monsieur de Tièvre n'a pas voulu parler? Nous nous étions trompées?... Eh bien, qu'est-ce que cela fait? Je m'en consolerai, va!

SIMONE.

Non, il y a autre chose... maman te dira. Moi, je n'ai pas le courage. Tout cela est arrivé je ne sais comment... Pardonne-moi, ma chérie, et continue à m'aimer.

Elle sort par la gauche.

SCÈNE VIII

MARTHE, MADAME AUBERT.

MARTHE. Elle court vers madame Aubert qui est restée immobile à droite de la scène.

Qu'est-ce qui arrive?

MADAME AUBERT.

Simone ne t'a pas dit?

MARTHE.

Non.

MADAME AUBERT.

La chose la plus bizarre, la plus imprévue, la plus incroyable, la plus...

MARTHE.

Quoi, enfin?

MADAME AUBERT.

Monsieur de Tièvre demande la main de ta sœur.

MARTHE.

La main de Simone? (Incrédule.) Oh! voyons, maman...

MADAME AUBERT.

Comme je te le dis.

MARTHE.

Mais, c'est insensé!

MADAME AUBERT.

C'est ce que je lui ai d'abord fait entendre. Mais il m'a donné des raisons... des raisons touchantes... qu'il fera du bien à l'enfant, qu'il lui apportera l'illusion et la confiance... qu'il la fera heureuse...

MARTHE.

Heureuse? Elle l'aime donc?

MADAME AUBERT.

Il paraît.

MARTHE.

Elle le lui a dit?

MADAME AUBERT.

Elle le lui a sans doute laissé deviner.

MARTHE.

Elle va bien! Et qu'avez-vous répondu à monsieur de Tièvre?

MADAME AUBERT.

Que je lui demandais du temps; que je voulais en causer avec Simone...

MARTHE.

Et elle, qu'est-ce qu'elle a dit?

MADAME AUBERT.

Elle est aux anges. Je ne la reconnais plus, tant la joie l'a déjà transfigurée.

MARTHE.

Mais elle est folle! absolument folle!... Quoi! cette petite qui n'a pas pour quatre sous de vie... Mais c'est monstrueux à penser! Qu'est-ce qu'il en veut donc faire? Il est impossible, ma mère, que vous donniez votre consentement à ce mariage ridicule et odieux!

MADAME AUBERT.

Marthe! c'est toi qui parles ainsi?... Quelle pensée as-tu donc?... Oui, sans doute, ce mariage est singulier, déraisonnable si tu veux. Mais au point où les choses en sont, s'il ne se fait pas, je crains tout pour Simone; et il me semble que tu dois, comme moi, penser avant toute chose à ce qui peut adoucir et prolonger la vie de ta sœur.

MARTHE, avec une rage contenue.

Ma sœur?... Ah! oui, malheureusement, ma sœur!

MADAME AUBERT.

Marthe!

MARTHE, éclatant.

Mais elle me prendra donc tout, cette fille! Voilà bientôt vingt ans que cela dure, et je commence à en avoir assez, entendez-vous? Elle m'a gâté, perdu mon enfance et ma jeunesse. Avec sa pâleur, sa langueur, sa douceur d'éternelle mourante, elle m'a fait plus de mal que ne m'en eût fait une ennemie robuste et acharnée. A cause d'elle, vous avez oublié de m'aimer; je n'ai eu de vous que des caresses distraites, les restes de votre cœur : et encore, à mesure qu'elle était plus malade, je n'avais même pas ces restes, puisqu'elle tenait votre cœur tout entier. A cause d'elle, j'ai eu une enfance d'orpheline, douze ans d'internat presque sans visites ni sorties, coupés de vacances où personne ne s'occupait de moi et où la maison de famille m'était encore plus froide que le couvent. A cause d'elle, j'ai eu une jeunesse d'infirmière, sans joie, sans amusements, sans communications avec le dehors... Une de ses plaintes habituelles, c'est qu'elle ne peut pas vivre comme tout le monde, qu'elle n'est pas comme les autres jeunes filles... Eh bien, et moi, donc? Comment ai-je vécu, traînée à sa

remorque dans toutes les stations d'hiver, astreinte, en dépit de mes vingt ans et de mon sang rouge, à l'existence recluse d'une malade? Apparemment ma santé devait me consoler de tout. Mais, je la maudis ma santé : car, sous prétexte que j'étais bien portante, tout m'a été refusé ou retiré à moi! et j'envie sa faiblesse, et je la redoute, car sa faiblesse m'a pris ma place au soleil... Oui, ma place au soleil, je dis bien : quand il n'y avait qu'un rayon, c'était pour elle; dès ma petite enfance, j'ai été dressée à tout lui céder, les jouets, les gâteaux et la meilleure place partout; et les petits plaisirs dont j'aurais pu jouir, moi, mais que sa faiblesse lui interdisait, je n'avais pas le droit d'en jouir sans elle, et je devais aussi lui en faire le sacrifice!... Elle m'a tout pris, vous dis-je, parce que j'avais le malheur d'être bien portante... Eh bien, cela n'eût rien été encore. Je pensais : — Bah! je n'ai qu'à attendre. Tout cela aura une fin...

MADAME AUBERT.

Que dis-tu là, malheureuse!...

MARTHE.

Oh! je ne parle pas de sa mort. Mais j'espérais bien finir par me marier un jour. Cela du moins, me disais-je, elle ne pourra pas me le prendre. Mon mari, si j'en trouve un, il faudra bien qu'elle me le laisse, car que ferait-il de cette loque?... Or, cela même, elle me l'a volé! volé! volé!

MADAME AUBERT.

Tais-toi, malheureuse enfant, tais-toi! Ce n'est pas toi qui as parlé, c'est ta colère. C'est ta première déception de femme qui t'a mis toute cette amertume au cœur... Car, si c'était autre chose, si tu étais vraiment méchante et jalouse... Mais non, cela n'est pas pos-

sible. Jalouse de quoi, grand Dieu?... Jalouse du soin qu'on prend pour ne pas faire souffrir davantage une enfant qui souffre tant? Mais alors, sois donc jalouse aussi de ses insomnies, de ses étouffements, et de la toux qui la déchire!... Si tu avais parlé autrement, je t'aurais dit : — Oui, c'est vrai, on t'a un peu négligée : mais il le fallait bien. Notre devoir, à toutes deux, était de nous sacrifier à notre pauvre chérie, et tu semblais le comprendre autrefois. On ne choisit pas ses devoirs. Simone, tu le sais, pouvait partir cet hiver... Nous n'avons le droit de repousser rien de ce qui peut la faire vivre, ne fût-ce qu'un jour. Et qu'est-ce qu'un chagrin de jeune fille, qu'est ce que ta déconvenue d'aujourd'hui, à côté de ce qu'elle endure? Tu as pour toi l'avenir. Ton lot, quel qu'il soit, est le meilleur. Enfin tu ne peux rien à ce qui arrive : Monsieur de Tièvre aime ta sœur, il ne t'aime pas; tu ne peux donc pas dire qu'elle te l'enlève. Et, à moins qu'il ne t'ait inspiré une de ces passions...

MARTHE.

Ah! non, par exemple!

MADAME AUBERT.

Console-toi donc. Ce mariage n'était pour toi qu'un rêve d'ambition. Encore n'y songeais-tu pas hier. Ce que tu perds ici, tu le retrouveras ailleurs, car toi tu vivras. Je compte qu'aujourd'hui tu auras la fierté de garder le silence, de ne laisser deviner à personne ta désillusion et ta rancune. Mais surtout, pas un mot qui puisse inquiéter ta sœur. Cela, vois-tu, je ne le souffrirais pas.

MARTHE, avec amertume.

Naturellement. Même quand c'est moi qui souffre, la pitié est pour elle.

MADAME AUBERT.

Comment dis-tu cela? Mais alors tu es donc méchante? Il faut donc que je défende ta sœur contre toi? Je la défendrai, tu peux en être sûre. Je ne laisserai troubler par personne la paix des jours qui lui restent à vivre. Tout ce qui peut nuire à ma fille mourante m'est ennemi, fût-ce mon autre fille! Si tu parles, ou si tu te trahis par ton attitude auprès de Simone, je te renvoie au couvent, — ou chez ta grand'-mère (tu choisiras), — jusqu'à ce que tu te sois soumise, ou que tu ne puisses plus faire de mal à mon enfant... Ne dis pas que je ne t'aime point, car je ferais pour toi, malade comme elle, ce que je fais pour elle. Et maintenant, je vais lui dire que je t'ai annoncé son mariage et que tu t'en réjouis de tout ton cœur.

Elle sort par la gauche.

SCÈNE IX

MARTHE, puis SIMONE,
puis MADAME AUBERT.

Marthe, seule quelques instants immobile et l'air farouche. Simone entre par le fond, très pâle et se soutenant à peine.

SIMONE, très inquiète.

Eh bien, grande sœur?

MARTHE, ironique.

Madame la comtesse, tous mes compliments.

Elle lui tourne le dos et remonte.

SIMONE, éplorée, la suivant.

Marthe!... Marthe!... Ah! mon Dieu!...

Elle tombe évanouie sur un canapé.

MARTHE, redescendant.

Allons, bon! (Elle verse de l'eau sur un mouchoir et mouille les tempes de Simone.) Simone! ma petite Simone! (Venant sur le devant de la scène.) Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse contre ça? Elle me prend tout, il faut que je lui sacrifie tout: et si j'ai l'air, je ne dis pas de me défendre, mais seulement de m'apercevoir que je me sacrifie, je suis une misérable! Et c'est vrai, et j'en suis réellement une, puisqu'en effet (Désignant Simone du geste.) elle en mourrait!... Oh! cette faiblesse plus tyrannique que la violence! Ce pistolet qu'elle me met sous la gorge : « Aie pitié de moi, immole-toi, ou je meurs! » Eh! je ne peux pourtant pas la tuer! (Appelant.) Maman! maman! (Elle remonte près de Simone et s'agenouille.) Simone! m'entends-tu? Tu t'es trompée; j'ai voulu rire. Je n'ai pas de regret, pas l'ombre d'un regret, je te jure. Comment en aurais-je, puisque je n'attendais rien? Pourvu que tu sois heureuse, je suis contente, bien contente...

SIMONE. Elle revient à elle et embrasse Marthe.

Merci.

MARTHE, à madame Aubert qui entre par la gauche.

Faites ce mariage, ma mère, faites-le vite. Je vous promets de me conduire comme je le dois. (Redescendant, à elle-même.) Après tout, c'est vrai, j'ai l'avenir...

ACTE TROISIÈME

Chez Jacques de Tièvre.

Un bow-window, avec vue sur la mer; sièges, chaise longue; porte à droite, porte au fond conduisant dans la chambre de Simone.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME AUBERT, LE DOCTEUR.

MADAME AUBERT.

Je crois vraiment qu'elle va mieux, beaucoup mieux.

LE DOCTEUR.

Je le crois aussi, madame. Ayons confiance. Mais je ne saurais recommander trop de prudence, d'attention minutieuse. Pas de froid, pas de fatigue, pas d'émotions. Je l'ai déjà dit, mais je ne crains pas de rabâcher.

MADAME AUBERT.

Soyez tranquille, docteur.

Elle sort par le fond. Jacques entre par la droite.

SCÈNE II

JACQUES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Et vous êtes content de vous?

JACQUES.

Content de moi? Oh! docteur, ne me prenez pas pour une bête.

LE DOCTEUR.

Enfin, vous ne regrettez pas ce que vous avez fait?

JACQUES.

J'ai fait exactement ce que je voulais. Je ne dis pas que je n'eusse préféré m'en tenir aux fiançailles; on les aurait fait traîner un peu... Mais j'étais d'ailleurs décidé à aller jusqu'au bout, si c'était nécessaire. Les retards qu'on apportait au mariage commençaient à l'inquiéter, à lui faire croire de nouveau qu'elle était condamnée... Alors, pour lui prouver le contraire, je l'ai épousée, comme j'avais dit.

LE DOCTEUR.

Et malgré moi, je m'en flatte.

JACQUES.

Avouez pourtant que ç'a été gentil... Cette petite chapelle... à minuit... et ces fleurs... rien que des roses blanches et des lis!... Et la petite mariée, plus blanche que ces fleurs... avec des yeux tout brillants d'extase... Elle était si faible en rentrant ici, que j'ai dû la porter sur son lit, et que j'ai passé la nuit auprès d'elle, sa main dans ma main... Au reste, depuis quinze jours que je suis son mari, c'est comme ça que j'ai passé la plus grande partie des nuits, assis à son chevet. Je ne rentre dans ma chambre que vers le matin, quand elle s'assoupit. C'est heureux que je n'aie pas besoin de beaucoup de sommeil : mes anciennes habitudes de cercle m'auront du moins servi à ça... Je ne l'ai jamais embrassée que sur le front. Une fois seulement qu'elle allait mieux, je me suis étendu à ses côtés. Elle croit que c'est ça le mariage.

LE DOCTEUR.

Et, avec tout cela... l'aimez-vous?

JACQUES.

Je ne vois pas ce que je ferais de plus... Oui, je la trouve très curieuse... Et si parfaitement pure! si naturellement et si profondément innocente! Notez que pas une autre jeune fille n'aurait pu me donner cette impression de pureté invraisemblable... Du moins, une autre ne me l'eût donnée que le premier soir. Ah! je lui dois vraiment des minutes... très particulières... Il est vrai, aussi, que je ne l'ai pas trop mal encadrée. Très réussie, n'est-ce pas? sa chambre, comme je l'ai fait arranger... Blanc sur blanc... rien que de la mousseline des Indes et de la dentelle... Ça donne l'idée d'un reposoir.

LE DOCTEUR.

Bref, vous vous amusez?

JACQUES.

Oh! docteur, vous avez des mots d'une... impropriété! Non, allez, je ne m'amuse pas toujours... Quand je la vois haleter, et tour à tour frissonner et brûler durant ces si longues nuits... je ne puis vous dire à quel point cela me paraît injuste, odieux, monstrueux, et combien cela me fait mal... Et pourtant, — c'est curieux, — j'éprouve le besoin d'être là... Et puis, elle est si douce! elle me dit des choses... Oh! je sais bien, des choses qui m'auraient fait sourire autrefois si on me les avait racontées... mais qui me remuent jusqu'au fond du cœur, peut-être parce que je n'ai pas longtemps à les entendre... Comment l'avez-vous trouvée aujourd'hui? (Geste vague du docteur.) Toujours la même chose?...

LE DOCTEUR.

Quand vous m'avez interrogé il y a six semaines, je

vous ai répondu qu'elle en avait pour quatre ou cinq mois. Je souhaite que vous les lui laissiez vivre...

JACQUES.

Vous ne pouvez pourtant pas dire que je lui sois malfaisant.

LE DOCTEUR.

Pas encore, mais je tremble.

JACQUES.

Pourquoi?

LE DOCTEUR.

Parce que je vous connais.

JACQUES.

Enfin, elle va mieux? Vous le disiez hier à madame Aubert et à Marthe...

LE DOCTEUR.

Madame de Tièvre se croit mieux et paraît mieux, en effet : l'état d'exaltation morale où elle vit l'a comme transfigurée. A mon sentiment, elle ne fait que brûler plus vite ce qui lui reste de vie. Mais l'espoir est revenu à la pauvre mère. Devais-je la détromper? Quant à mademoiselle Marthe...

JACQUES.

Oh! celle-là ne me paraît pas d'une pâte à s'émouvoir beaucoup, quoi qu'il arrive.

LE DOCTEUR.

Je crois que vous vous trompez. Vous ne prenez pas garde à elle; sa mère et vous, vous n'êtes occupés que de votre malade. Mais moi, j'ai plusieurs fois observé mademoiselle Marthe, et vrai! elle me fait de la peine.

JACQUES.

Pourquoi?

LE DOCTEUR.

D'abord cet isolement où elle est rejetée. Et puis je ne serais pas étonné que, dans les premiers temps que vous fréquentiez la maison, elle ne se soit figuré...

JACQUES.

Elle a eu tort.

LE DOCTEUR.

Elle était assez excusable, avouez-le... Le mieux eût été de l'éloigner après le mariage de sa sœur. Mais elle n'a point de famille, sauf une vieille grand'mère impotente et pas riche... On l'a donc gardée, pour son malheur. Dieu sait à quoi elle pense: mais, sérieusement, elle m'inquiète. Avez-vous remarqué qu'elle n'a plus du tout, mais plus du tout, ses belles couleurs?

JACQUES.

Elle s'ennuie, je ne dis pas. Cela passera. Je n'ai rien contre elle: mais, que voulez-vous? elle ne m'intéresse pas. Belle fille, pas mauvaise, mais tellement insignifiante! Une femme à la douzaine, je vous dis!

LE DOCTEUR.

Cela vaudrait mieux pour elle, mais ne vous y fiez pas. C'est l'eau qui dort. Je la crois, au fond, de la race des passionnées et des violentes.

JACQUES.

Justement, je ne peux pas souffrir ces femmes-là. Les autres non plus, du reste.

LE DOCTEUR.

Enfin voici ce que je voulais vous dire. D'ordinaire, vous lui adressez à peine la parole, et c'est comme si elle n'existait pas pour vous. Sans doute, cela s'explique assez par l'unique souci qui vous absorbe.

Mais cela est mauvais. Puisque mademoiselle Marthe est obligée de vivre avec vous, traitez-la cordialement, amicalement ; montrez-lui qu'elle compte pour quelque chose dans la maison, qu'on lui sait gré des services qu'elle y rend et du peu de bruit qu'elle y fait. Parlez-lui simplement, en bon camarade. Établissez bien ce ton entre vous, une fois pour toutes... Je vous dis cela parce que je vous considère après tout comme un honnête homme.

JACQUES, souriant.

Trop bon !

LE DOCTEUR.

Je ne vous parais pas trop me mêler de ce qui ne me regarde pas ?

JACQUES.

Tout ici vous regarde, docteur. Je me souviendrai de ce que vous me dites là... Je ne vaux pas grand'-chose, mais il m'a toujours été insupportable qu'on souffrît à cause de moi... Je me souviendrai.

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME AUBERT, MARTHE.

Elles entrent par la porte du fond.

MADAME AUBERT, au docteur.

Elle dort. (Presque gaie.) Dites, docteur, si nous allions la sauver, tout de même ?

LE DOCTEUR.

Espérons... J'ai une visite à faire tout près d'ici. J'entrerai peut-être en repassant.

Il sort par la porte de droite.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins LE DOCTEUR.

MADAME AUBERT.

Ah! Marthe, j'ai à te parler. (Mouvement de Jacques pour se retirer.) Vous n'êtes pas de trop, mon cher Jacques. (A Marthe.) Je t'ai dit, il y a deux ou trois mois, que le baron Hulard avait l'intention de demander ta main...

MARTHE.

Et vous vous rappelez ce que j'ai répondu, ma mère...

MADAME AUBERT.

Oui, mais aujourd'hui même je viens de recevoir du baron une demande formelle, officielle; et je te la communique, parce que je le dois, et que d'ailleurs tu as peut-être réfléchi.

MARTHE.

Si j'avais réfléchi, ma mère, c'eût été pour m'affermir encore dans mon premier refus

MADAME AUBERT.

Je te rappelle que le baron Hulard est fort riche, qu'il a une grande situation... et enfin que tu n'as pas de dot, ma pauvre enfant.

MARTHE.

J'ai vingt-deux ans; il en a soixante, et des rhumatismes... Mais ce n'est pas pour cela qu'il me fait horreur... Je pourrais, dans bien longtemps peut-être, me résigner à être la garde-malade d'un vieil homme qui serait bon, qui aurait pour moi une affection de père... Mais celui-là!...

MADAME AUBERT.

Explique-toi.

MARTHE.

Je ne sais ce qu'il me veut ni ce qu'il attend de moi, mais il me fait peur... A Aix, l'an dernier, quand il m'offrait le bras pour la promenade... Non, je ne puis dire cela... Et, quand il me regardait, ce qu'il y avait dans ses yeux... J'avais envie, en le quittant, de me jeter dans un grand bain d'eau claire... Je vous jure, ma mère, que vous n'avez pas le droit de me donner à cet homme-là!

MADAME AUBERT.

Je crois que tu le juges mal... que tu obéis à une antipathie irraisonnée...

MARTHE.

Ne m'en parlez plus, ma mère, je vous en prie... Voyez-vous, si jamais je pouvais dire oui, c'est que je n'aurais le choix qu'entre cela et le suicide.

MADAME AUBERT.

Mon Dieu, que de grands mots! Votre avis, Jacques?

JACQUES.

Mademoiselle Marthe a raison, parfaitement raison. Je connais beaucoup Hulard, et je dois dire que c'est une des moins respectables parmi mes connaissances.

MADAME AUBERT.

Eh bien, donc, encore une fois n'en parlons plus.

Elle sort par la porte du fond.

SCÈNE V

JACQUES, MARTHE.

MARTHE.

Merci, monsieur, d'être venu à mon aide.

JACQUES.

C'était fort naturel, mademoiselle, et je n'ai fait que dire ce que je sais.

MARTHE.

Je ne vous croyais pas tant mon ami.

JACQUES.

Pourquoi? J'ai le devoir de l'être, d'abord; et c'est un devoir facile.

MARTHE.

Voilà, je crois, la première chose gracieuse que vous m'ayez dite.

JACQUES, bon enfant.

Vous croyez?... C'est que nous n'avons guère le temps d'échanger des choses gracieuses autour de notre malade. Vous le savez bien, car vous êtes celle sur qui doit peser le plus lourdement la tristesse de la maison.

MARTHE.

J'ai l'habitude, allez.

JACQUES.

Il est certain que la vie qui vous est faite n'est pas précisément celle qu'on a le droit de rêver à votre âge.

MARTHE.

Ne vous occupez pas de moi. Je ne me plains pas.

JACQUES.

J'aurais peur moi-même de vous faire injure en vous plaignant trop fort. Nous sommes tous ici les esclaves d'un même devoir. Mais laissez-moi vous dire en passant que je sens très bien le mérite que vous avez à accepter, comme vous faites, une existence fort mélancolique, et que je vous sais très profondément gré du dévouement que vous montrez à votre sœur.

MARTHE.

Ne parlons pas de cela. (Ici, et dans les deux répliques suivantes de Marthe, on sent que le ton est affecté et qu'elle veut mettre Jacques à l'épreuve.) Au reste... qu'est mon pauvre mérite auprès du vôtre?

JACQUES.

Comment?

MARTHE.

C'est si beau, si bon, et si original dans la bonté, ce que vous avez fait!

JACQUES.

Qu'est-ce donc que j'ai fait?

MARTHE.

Croyez-vous que je n'aie pas compris? Apporter à notre pauvre malade l'illusion, le rêve dont elle avait besoin, pousser cette feinte miséricordieuse jusqu'à l'entier sacrifice de soi... quoi de plus héroïque et de plus touchant! et comme la charité est plus belle ici que n'eût été l'amour même!

JACQUES, nettement.

Vous vous trompez, mademoiselle: il ne peut être ici question de charité. J'aime Simone de tout mon cœur, le plus réellement et le plus sincèrement du

monde... Enfin... j'aime ma femme, et cela n'a pas deux sens.

MARTHE. Elle change de ton subitement.

Vous? vous l'aimez! Allons donc! Est-ce que c'est possible? Est-ce qu'on aime une malade, une mourante?

JACQUES.

Je crois l'avoir prouvé; et puis, Simone n'est plus une mourante, Dieu merci!

MARTHE.

Et moi, je vous dis que vous ne l'aimez pas!... Est-ce que vous aimez quelque chose ou quelqu'un?... Vous n'avez agi que par curiosité, par ennui, par orgueil, pour le plaisir de vous voir vous-même jouer le rôle d'un Dieu bienfaisant... que sais-je? pour avoir chez vous un bibelot que tout le monde n'a pas... Si vous l'aimiez d'abord, vous seriez son mari!

JACQUES.

Et je ne le suis pas?

MARTHE.

Non, vous ne l'êtes pas!

JACQUES, à part.

Elle est étonnante... (A Marthe.) Qui vous l'a dit?

MARTHE.

Simone elle-même.

JACQUES.

Simone?

MARTHE.

Oh! elle ne me l'a pas dit comme cela, bien sûr... Elle ne sait pas... Mais j'ai bien compris à ses confidences de petite fille...

JACQUES.

Diable! vous n'êtes pas une petite fille, vous...

MARTHE.

J'ai passé l'âge, en effet.

JACQUES.

Mais enfin, pourquoi me dites-vous cela? Car je ne peux pas vous cacher que c'est un peu bizarre.

MARTHE.

Pour que vous sachiez que je sais et que, moi du moins, je ne suis pas votre dupe. Parce que je vous déteste! parce vous m'avez fait trop de mal!... Parce que tout cela est trop humiliant et trop douloureux à la fin! Parce que... parce que je ne sais plus ce que je dis...

Elle tombe sur une chaise la tête dans ses mains.

JACQUES, remontant, à part.

Tiens! tiens!... Le docteur avait raison... Moins banale que je ne croyais, évidemment... Toi, si tu n'étais pas ma belle-sœur, si je t'avais rencontrée l'année dernière, si je ne m'étais pas réfugié ici pour fuir tout ce qui te ressemble... Mais trop tard, mon enfant, trop tard. Heureusement! (Redescendant: à Marthe.) Mademoiselle Marthe, maintenant que je vous connais mieux, permettez-moi de vous dire que vous avez peut-être tort de refuser le baron Hulard.

MARTHE, sans relever la tête.

Peut-être.

MADAME AUBERT, entrant.

Simone vient de se réveiller. Voulez-vous venir, mon ami?

JACQUES, vivement.

J'y vais! Oh! mais j'y vais!

Il sort par la porte du fond.

SCÈNE VI

MARTHE, seule.

Quelle honte! J'ai parlé comme malgré moi.. Qu'a-t-il compris? et que va-t-il penser de moi? Il ne m'aimait pas auparavant : maintenant il doit me mépriser... C'est fini, bien fini : plus d'espoir... Mais qu'est-ce que je dis là? Qu'est-ce que j'espérais donc?... C'est lui, c'est encore lui qui, m'ayant faite si malheureuse, m'a rendue méchante... Je ne puis pourtant pas vivre comme ça!... M'en aller chez bonne maman?... ou bien consentir à cet affreux mariage qu'il a eu l'insolence de me conseiller tout à l'heure?... Non, non! je veux rester, être là jusqu'au bout, être là pour voir, pour savoir, dussé-je souffrir à en mourir! être là tant que je pourrai espérer... Encore ce mot! Espérer quoi?... Oh! il n'y a plus moyen de me mentir à moi-même. Ce que j'espère... je n'oserais le dire, même tout bas... mais je sais bien ce que j'espère... Et pourquoi pas? Est-ce ma faute, si la situation qu'ils m'ont faite est telle que ce qui doit arriver nécessairement et sans que j'y sois pour rien (car elle n'est pas si sauvée qu'ils affectent de le dire!); est-ce ma faute si cela seul peut m'apporter à moi la délivrance et la fin de mes maux?... Quand il n'y aura plus personne entre lui et moi... eh bien, nous verrons! (Elle voit venir Jacques et Simone par la porte du fond.) Eux!...

Elle s'enfuit par l'autre porte.

SCÈNE VII

JACQUES, SIMONE.

JACQUES.

Attendez, ma chérie. (Il vérifie si toutes les fenêtres du bow-window sont fermées.) Là... vous pouvez venir. (Il l'installe.) Êtes-vous bien?

SIMONE.

Oui, mon ami. (Elle regarde la mer au loin.) Que c'est beau, ce soleil couchant sur la mer! C'est l'heure où tout fuit, où tout s'éteint, où tout nous dit adieu, et où tout nous paraît plus doux au moment de s'évanouir... C'est mon heure, à moi... Regardez ces voiles de pêcheurs. C'est vrai qu'on dirait des oiseaux... de grandes mouettes tout en or, dont on ne verrait qu'une aile...

Récitant.

Voiles, grâces des eaux qui volez sur la mer!

JACQUES.

Tiens, il est joli, ce vers-là.

SIMONE.

Il est de Lamartine, mon ami.

JACQUES.

Vous êtes très savante, Simone.

SIMONE.

Je sais des petites choses... Et ce steamer avec sa cheminée rouge, toute rouge, et son panache horizontal... Où va-t-il?

JACQUES.

Peut-être à Alger; peut-être à Naples; peut-être à Alexandrie; peut-être en Chine...

SIMONE.

Croyez-vous que, dans ces pays-là, il y ait une femme qui aime son mari comme je vous aime?

JACQUES.

Et croyez-vous qu'il y en ait une plus aimée?

SIMONE.

Et croyez-vous que, tout compte fait, il y en ait une plus heureuse?... Tenez, je fais un raisonnement...

JACQUES.

Voyons.

SIMONE.

Tous ces pays-là, où vont les navires, j'aurais bien voulu les voir avec vous. Mais ce que j'aurais pu voir, que serait-ce, comparé au reste du monde? Je prends très facilement mon parti de n'en avoir connu qu'un petit coin, puisque je vous ai. Eh bien, si cela ne me fait rien que ma vie n'ait été qu'un point dans l'immensité, cela ne doit non plus rien me faire qu'elle ait été un point encore plus petit dans le temps, puisque je vous aurai eu à moi toute seule. N'est-ce pas bien raisonné?

JACQUES.

Comme vous dites cela, ma chérie! Vous m'aviez promis que ces méchantes pensées ne vous reviendraient plus jamais, jamais.

SIMONE.

C'est que vous ne savez pas? Je souffre beaucoup moins à présent; mais c'est comme si j'avais vécu

toute ma vie en quelques jours, et comme s'il ne m'en restait plus. Je suis comme dans un rêve : il me semble que les objets qui m'entourent n'ont presque plus de réalité, et que je ne tiens plus à la vie que par un fil si léger, si léger!...

JACQUES.

Qu'importe? Il n'a pas besoin d'être si gros pour vous retenir, petite Simone.

SIMONE.

Et puis, peut-être aussi qu'il cassera doucement, si doucement que je ne m'en apercevrai même pas... (Jacques s'est approché d'elle et lui a passé son bras autour des épaules.) Pourvu que je sente vos bras autour de moi!... Ah! mon ami, ce que vous avez été pour moi, il n'y a pas de mots pour le dire. Mais vous? vous ai-je rendu un peu heureux? Non pas par ce que j'ai pu faire, mais rien qu'en étant là, rien qu'en vous aimant?

JACQUES.

En doutez-vous?

SIMONE.

Non, mon ami; non, mon mari... (Lentement.) mon cher mari: car, c'est incroyable et pourtant c'est vrai, vous êtes bien réellement mon mari.

JACQUES, souriant.

Tout ce qu'il y a de plus réellement, ma chérie... (Il se lève et redescend pendant que Simone regarde la mer; à part.) On prétendait cependant que non tout à l'heure... C'est singulier, depuis que cette folle a parlé... je me sens presque troublé près de ma femme-enfant; il me semble que je la vois avec d'autres yeux, que je l'aime d'une façon un peu moins... ou un peu plus...

SIMONE.

A quoi pensez-vous, mon ami?

JACQUES.

A vous. (Il se rapproche.) Vous êtes jolie, Simone, très jolie!

Il se rassied près d'elle, et cette fois la prend par la taille.

SIMONE.

Je voudrais l'être pour vous, mon ami; je voudrais vous plaire beaucoup, pour que vous vous souveniez de moi plus longtemps. Cela vous fera de la peine, mais cela vous fera aussi du bien. Je ne sais pas comment vous avez vécu avant de me connaître, mais je crois bien que je suis la meilleure action de votre vie. Vous souvenir de moi, ce sera vous souvenir du temps où vous aurez été le meilleur. Et cette pensée vous soutiendra, vous fortifiera dans les chagrins et dans les tentations. Ainsi, je vous servirai toujours à quelque chose... N'est-ce pas que vous ne m'oublierez jamais?

JACQUES. Il a peu à peu attiré Simone sur ses genoux et la tient tout entière embrassée; très ému.

Non, ma chère enfant; non, ma petite fille...

SIMONE.

C'est tout?

JACQUES.

Non, ma chère petite femme.

Il la baise sur la bouche.

SIMONE, très remuée.

Ah! mon ami, c'est la première fois que vous m'embrassez ainsi... (Se retirant tout à coup.) Prenez garde, j'entends des pas... Je suis ridicule. Qu'est-ce que nous faisons de mal?... Mon ami, voulez-vous me faire un grand plaisir? Allez dans ma chambre: ouvrez mon

armoire : voici la clef, que je vous confie. Vous y trouverez dans un coin, en bas, une petite corbeille à ouvrage. Vous me l'apporterez.

JACQUES.

Et qu'est-ce qu'il y a, dans cette corbeille à ouvrage ?

SIMONE.

Vous vous moquerez de moi.

JACQUES, protestant.

Oh !

SIMONE.

Il y a... des petits riens... auxquels je travaille quand on ne me voit pas.

JACQUES.

Mais quoi, encore ?

SIMONE.

Il y a... ne riez pas ! un petit bonnet, une petite brassière... Dame ! on ne sait pas. Quand on est mariée...

JACQUES, souriant.

C'est vrai, on ne sait pas.

Il sort par la porte du fond. Marthe entre presque aussitôt par l'autre porte.

SCÈNE VIII

SIMONE, MARTHE.

MARTHE.

Tu es seule ?

SIMONE.

Oui, j'ai envoyé Jacques me chercher...

MARTHE.

Quoi?

SIMONE.

C'est un secret. Tu sauras plus tard.

MARTHE.

Veux-tu que je fasse apporter la lampe?

SIMONE.

Non, j'aime bien cette lumière de la fin du jour. As-tu remarqué? Elle a l'air de venir, non plus du ciel, mais de la terre et de la mer. Les choses ressemblent à des apparitions... On les dirait éclairées par une lumière qui leur est propre... Les yeux, par exemple... on voit mieux les yeux au crépuscule.

MARTHE.

Tu n'as pas froid?

SIMONE.

Non.

MARTHE.

Alors ton mari est toujours gentil pour toi?

SIMONE.

S'il n'était que gentil, cela ne me suffirait pas. Il m'aime, ce qui est bien autre chose. Je puis bien le dire, puisque cela est vrai et que, pour être aimée, il n'est pas toujours nécessaire de le mériter.

MARTHE.

Mais, dis-moi... Comment t'aime-t-il?

SIMONE.

Est-ce que cela peut se raconter? Non seulement il est bon, très bon (et tu penses si, avec moi, il a des occasions d'exercer sa bonté!), mais si tendre, avec

cela... si tendre! Tiens, quelquefois, la nuit, quand il croit que je dors et que je ne le vois pas... doucement, tout doucement il baise mes cheveux... et il reste là, longtemps, le front dans mes nattes... Enfin ce que je vais te dire te paraîtra bien prétentieux...

MARTHE, très agitée.

Va toujours!

SIMONE.

Eh bien, il y a des moments... oh! je sais pourtant bien que je ne le mérite pas... où je me figure que je suis vraiment pour lui ce qu'il est pour moi...

MARTHE.

C'est-à-dire?...

SIMONE.

C'est-à-dire... tout, ou presque tout.

MARTHE.

Mais enfin, quand vous êtes seuls, comment est-il avec toi? Est-ce qu'il t'embrasse souvent?...

SIMONE.

Tu as de ces questions...

MARTHE.

Qu'est-ce que ça fait?

SIMONE.

Naturellement, il m'embrasse!

MARTHE.

Et comment t'embrasse-t-il?

SIMONE.

Mais... très bien.

MARTHE.

Comme on embrasse un enfant?

SIMONE, souriant.

Mieux, Marthe, encore mieux.

MARTHE, d'une voix altérée.

Bref, tu es heureuse?

SIMONE.

Je suis heureuse.

MARTHE.

Et tu vas mieux?

SIMONE.

Je crois que oui.

MARTHE, s'approchant très près de Simone.

C'est ma foi vrai... tu es transfigurée ce soir... un air de béatitude! une animation! presque des couleurs.

SIMONE, mystérieusement.

Il y a de quoi!

MARTHE.

Qu'est-ce donc?

SIMONE.

Cela ne se voit donc pas?

MARTHE.

Mais quoi?

SIMONE.

Ah! Marthe! si tu savais!... Mais tu ne peux pas comprendre, car enfin toi, Marthe, tu es une jeune fille.

MARTHE.

Ton aînée de cinq ans, Simone.

SIMONE.

Eh bien, figure-toi que, tout à l'heure... Mais ce n'est pas commode à expliquer, ces choses-là...

MARTHE.

Mais va donc!

SIMONE.

Jusqu'ici, il m'aimait bien et il me le témoignait, mais comme on témoigne son affection à une sœur, à une fille... Je croyais, moi, que c'était cela l'amour.

MARTHE, les dents serrées.

Et maintenant?

SIMONE.

Maintenant, je suis sa femme! sa femme pour de vrai!... J'en suis sûre... Tu entends?...

MARTHE.

J'ai bien entendu.

SIMONE.

Et voici le plus extraordinaire... J'étais retombée dans mes idées noires, je croyais que je m'en allais... Or, depuis que... enfin, depuis tout à l'heure... je ne suis plus la même, et je sens cette fois, je sens, comme jamais je ne l'ai senti, que je vais vivre, que je vais vivre!

MARTHE.

Vraiment?

SIMONE.

Vivre! Être avec lui... longtemps, toujours.

MARTHE, à elle-même.

Longtemps? Toujours?... (A Simone.) Il ne te parle jamais de moi?

SIMONE.

Non (Se reprenant.). C'est-à-dire... quelquefois... Il a dit l'autre jour que tu étais très belle.

MARTHE.

Il est bien bon.

SIMONE.

Oh! il a pour toi beaucoup d'amitié, je t'assure... Il a raison : car c'est à toi, ma bonne Marthe, que nous devons notre bonheur... Tu te souviens, quand je m'étais mis dans la tête que tu devais l'aimer?... C'est pour cela que j'ai eu le courage de lui parler... et tout notre bonheur vient de là... Toi, tu résistais, tu ne l'aimais pas... Heureusement! Sans cela, qu'est-ce que nous serions devenus?

MARTHE, éclatant.

Tu es sûre que les choses se sont passées comme tu dis?

SIMONE, effrayée.

Marthe!

MARTHE.

Alors pourquoi, après lui avoir parlé, avais-tu peur de moi? Pourquoi t'es-tu mise à genoux? De quoi m'as-tu demandé pardon? (S'approchant et lui parlant les yeux dans les yeux.) Rappelle-toi, Simone, et ne mens pas. Tu le sais bien que je l'aimais! Tu le sais bien, que tu m'as trahie! Tu le sais bien, que tu me l'as volé! Ose dire que tu ne le sais pas!

SIMONE, tremblant de tous ses membres.

Marthe! tu me fais peur... Oh! tes yeux... Je vois dans tes yeux que tu me hais.

MARTHE.

J'ai tant de raisons de t'aimer, n'est-ce pas?

SIMONE.

Marthe! Marthe! pour l'amour du bon Dieu!... (Elle

tousse.) J'ai froid... j'étouffe... Hélas, j'étais si bien tout à l'heure... (Elle tousse encore.) J'ai bien mal... (Appelant et continuant de regarder Marthe avec terreur.) Jacques! Jacques!

SCÈNE IX

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES, entrant.

Qu'y a-t-il?

SIMONE.

C'est Marthe...

JACQUES.

Marthe?

SIMONE.

Non, rien, rien... Ne t'inquiète pas. Cela va déjà mieux. Une fois couchée, cela passera.

JACQUES. Il conduit Simone à sa chambre, en la soutenant, et reparait presque aussitôt. Tourné vers la porte de la chambre.

Oui, chérie, je reviens tout de suite.

SCÈNE X

MARTHE, JACQUES, puis SIMONE, puis LE DOCTEUR.

JACQUES.

Vous savez que c'est atroce, ce que vous avez fait là?

MARTHE.

Qu'est-ce que j'ai fait?

JACQUES, méprisant

Allons, c'est bien, partez. Je ne vous dénoncerai pas.

MARTHE.

Me dénoncer? A qui? Pourquoi? Savez-vous seulement ce qui s'est passé?

JACQUES, très calme.

Je sais que vous me tuez une enfant que j'aime de tout mon cœur. Donc, c'est fini entre nous deux. Fini, entendez-vous bien? Il va falloir probablement vous garder quelques jours dans cette maison. J'espère que vous n'essaierez même pas d'approcher votre sœur. Forcément, nous nous trouverons encore ensemble un certain nombre de fois. Mais considérez que, dès maintenant, je ne vous connais plus.

MARTHE.

Non, je ne m'en irai pas. Je reste. Vous n'avez pas le droit de me chasser, car vous êtes mon complice. Oui, mon complice, puisque c'est par vous que j'ai souffert, et que c'est l'excès de souffrance injuste qui m'a menée où j'en suis... Vous m'avez tous trompée! Vous vous êtes tous joués de moi! Vous avez tous été égoïstes et lâches! Lorsque vous êtes venu, j'étais jeune et pas laide; l'autre se mourait déjà : que devais-je penser de vos assiduités? Vous l'êtes-vous demandé quelquefois? Pouvais-je deviner votre pensée secrète? Quand j'ai découvert mon erreur, ce que j'ai éprouvé... On plaint ma sœur depuis qu'elle est au monde, mais je vous jure qu'elle n'a jamais connu ces heures-là. Et personne n'a voulu comprendre. Ma mère a fait semblant de ne pas voir; elle vous a caché mon état. Et quant à Simone... ce qu'elle a fait est abominable!

JACQUES, commençant à s'intéresser.

Simone? Qu'a-t-elle donc fait?

MARTHE.

C'est juste, vous ne savez pas. Bien sûr que je ne pouvais pas vous le raconter, et, si je parle aujourd'hui, c'est que je suis désespérée, c'est que je n'ai plus maintenant de fierté ni de pudeur à sauver, et qu'enfin ce que je vais vous dire est ma seule justification. Eh bien, voici ce qu'elle a fait... J'avais toujours été malheureuse; j'avais vécu au milieu de la maladie et de la mort et, peut-être à cause de cela, moi aussi je voulais vivre! aimer! être aimée! Mais je n'osais pas croire que vous songiez à moi. Simone m'a rassurée; elle me disait : « Pour qui donc viendrait-il? » C'était le jour où vous avez fait la demande en mariage. Simone m'avait dit : « Il t'aime, j'en suis sûre. Au reste, je vais lui parler, et je verrai bien. » Et comme vous entriez, je me suis sauvée; je me suis enfermée dans ma chambre où j'ai longtemps pleuré, — pleuré de joie... Quand je suis redescendue, Simone était votre fiancée. Elle m'avait trahie, trahie indignement... Et, quand je me suis plainte, si vous saviez avec quelle dureté ma mère m'a traitée!...

JACQUES.

Eh! mademoiselle!...

MARTHE.

Oui, ce que je vous dis là est insensé. Vous ne me deviez rien : vous ne m'aimiez pas, c'était tout simple... Et vous ne pouviez pas savoir... Mais, sciemment ou non, vous m'avez fait tant de mal! Vous figurez-vous seulement ce que j'endure depuis un mois, dans mon coin, à vous regarder tous deux?

Elle sanglote. Jacques, pris de pitié, redescend.

JACQUES, pris de pitié.

Voyons, ma chère enfant, est-ce que vous ne vous exagérez pas à vous-même vos propres sentiments? Ne

mettez-vous pas un peu de drame dans tout cela? N'est-ce point, au fond, imagination romanesque de jeune fille?

MARTHE.

Romanesque, moi? (Elle s'approche très près de Jacques.) Mais voyez donc ma figure, voyez donc mes yeux qui n'ont pas dormi depuis des semaines. Romanesque? comment le serais-je, puisque je viens d'être vraie... jusqu'au crime, à ce qu'il paraît!

JACQUES, comme à lui-même.

Oui... jusqu'au crime. (A Marthe.) Mais pourtant, ma pauvre petite, si je m'en étais allé comme j'étais venu?... ou bien encore si j'avais épousé une autre femme?

MARTHE.

Cela n'aurait pas été la même chose.

JACQUES.

Pourquoi?

MARTHE.

Mais...

JACQUES.

Allons, cherchez.

MARTHE.

Eh bien... une autre femme ne m'aurait pas trahie... Une autre femme, je ne l'aurais peut-être pas connue. Mais vous voir, elle et vous, vous voir vous aimer tout près de moi... C'est cela qui est horrible. Et puis...

JACQUES, très intéressé.

Et puis?

MARTHE.

Je ne sais comment dire... Il me semblait que, malade comme elle était, vous n'aviez pas le droit de la prendre,

que cela était monstrueux... Et cette idée que vous l'aimiez sans que je pusse seulement deviner pourquoi... cette idée m'emplissait de colère et me soulevait contre elle et contre vous...

JACQUES.

Mais enfin, vous avez été bien élevée, vous avez passé votre enfance au couvent. Vous croyez en Dieu? vous êtes pieuse?

MARTHE.

Non.

JACQUES.

Non?

MARTHE.

Mon père, le seul être qui m'ait aimée, est mort à trente ans. Mon beau-père et mon petit frère, que j'aimais bien tous deux et qui n'avaient jamais fait de mal, sont morts sous mes yeux, et après quelles tortures! Depuis que je me connais, j'ai vu souffrir ma mère. Pourquoi tout cela?

JACQUES.

Alors, vous ne regrettez pas ce que vous venez de faire?

MARTHE.

J'ai parlé malgré moi. Et je le regrette de toute mon âme, car je vois bien que vous me haïssez un peu plus qu'auparavant.

Elle sanglote. Un temps.

JACQUES.

Vous vous trompez. Je n'ai point de haine contre vous.

MARTHE.

Bien vrai? Oh! que vous êtes bon! que je vous remercie! Alors, vous me pardonnez?

JACQUES.

Ce n'est pas à moi de vous pardonner, mon enfant. Il se peut d'ailleurs que vous ne soyez pas tout à fait responsable... Vous êtes une petite personne très bizarre, savez-vous bien? Qui diable pouvait soupçonner... Je plains les hommes qui vous rencontreront... ou plutôt, je ne les plains pas... Enfin, je ne sais plus au juste... Mais, en attendant, il faut partir. Vous irez à Lyon, chez votre grand'mère... Nous arrangerons cela demain.

MARTHE.

Non, encore une fois, je reste. Je suis une malheureuse fille : c'est à cause de cela qu'il faut me garder. Ayez pitié de moi comme vous avez eu pitié de l'autre. J'y ai autant de droit qu'elle. On est aussi à plaindre d'être méchante que d'être malade. Soyez bon. Près de vous, peu à peu, je m'apaiserai. Je vous serai si reconnaissante! Je ne verrai plus Simone, je ne lui ferai plus de mal. Mais vous... je vous verrai .. de temps en temps. Et j'attendrai bien patiemment...

JACQUES.

Quoi?

MARTHE.

Que vous m'aimiez un peu... Je vivrai là dans votre ombre. Et je serai pour vous... ce que vous voudrez...

JACQUES.

Ce que je voudrai?... Savez-vous bien ce que vous dites?

MARTHE.

Oui, je le sais.

JACQUES.

Mais c'est insensé! Mais vous ne me connaissez pas! Mais je ne vaux pas du tout la peine qu'on se perde

pour moi, vous pouvez m'en croire! Mais je ne suis qu'un égoïste et un curieux, qui n'ai pour toute vertu qu'un peu d'indulgence et de douceur!...

MARTHE.

Eh bien, ayez-en pour moi.

JACQUES.

Ma pauvre enfant, je vous plains de tout mon cœur.

MARTHE.

Alors, je puis rester?

JACQUES.

Rester? rester? après tout ce que vous venez de me dire...

MARTHE.

Qu'est-ce que cela fait?

JACQUES.

Voyons, voyons, calmez-vous un peu... Vous êtes là à frissonner...

MARTHE.

Oui... la fièvre...

JACQUES, prenant un châle sur un meuble.

Mettez ce châle... (Il l'arrange en prenant son temps.) et rentrez dans votre chambre... Et demain vous serez sage... vous partirez... il le faut...

MARTHE.

Vous le voulez?

JACQUES.

Je le veux.

MARTHE.

Pas avant de vous avoir revu au moins...

JACQUES. (Simone entre sans être aperçue, voit et entend tout ce qui suit.)

A quoi bon ?

MARTHE.

Ah! vous pouvez bien me laissez vous dire adieu!

JACQUES.

Eh bien... soit... demain...

MARTHE.

Non, ce soir... au jardin... Viendrez-vous ?

JACQUES.

Mais...

MARTHE.

Je vous en supplie... Vous verrez après comme je serai obéissante!

JACQUES.

Vous le promettez?

MARTHE.

Je le promets.

JACQUES.

Alors...

MARTHE.

A ce soir?

JACQUES. Il a continué à arranger le châle autour des épaules de Marthe.

A ce soir donc, ma pauvre enfant.

Marthe laisse tomber sa tête renversée sur l'épaule de Jacques. Un silence. Jacques, comme attiré par ses yeux, la baise sur la bouche.

MARTHE.

Enfin!

JACQUES, se dégageant brusquement.

Vous êtes folle et vous me rendez fou !... On m'attend.

Vous savez bien qu'on m'attend... (Il se retourne et voit Simone par terre.) Ah! mon Dieu! mon Dieu! (Il la porte sur un canapé.) Simone, ma chérie... mais c'est affreux ce qui arrive là! mais je suis un misérable! (Le docteur entre suivi d'un domestique portant une lampe.) Venez vite, docteur, venez vite... (Penché sur Simone.) Simone, ma chérie! ma petite fille. Je t'aime de tout mon cœur, de toute mon âme, je n'aime que toi! Je te jure que je t'adore! que je t'adore!...

LE DOCTEUR, examinant Simone.

Trop tard.

Madame Aubert apparaît au fond.

FLIPOTE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois au théâtre du VAUDEVILLE,
le 22 février 1893.

PERSONNAGES

LEPLUCHEUX.	MM. Galipaun.
LE BARON DES ŒILLETTES. .	Dieudonné.
COURBOUZON.	Lagrange.
MONTRIEUX.	Peutat.
MAUBERT.	Mangin.
UN JEUNE HOMME	Prévost.
FLIPOTE	Mmes Maria Legault.
MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.	Marie Samary.
MADAME LENCORME.	Virginie Rolland.
TOTOCHE.	Luce Colas.
LYDIE PASTEL.	Cécile Sorel.
UNE BONNE.	Koch.

FLIPOTE

ACTE PREMIER

Salle à manger modeste.

Meubles « de style » à bon marché; buste de Molière; portrait de Rachel; chombersky. — Portes au fond et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

FLIPOTE, MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

FLIPOTE. Elle est en robe de chambre et achève de déjeuner, sur le coin de la table, d'une tasse de café au lait. Il y a, sur les sièges et sur le tapis, une jonchée de journaux. Tendant un journal à mademoiselle Anglochère.

Et celui-là, tante, qu'est-ce qu'il dit?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, lisant.

« On sait que, il y a quelques jours, mademoiselle Flipote ayant remplacé au pied levé dans le rôle de Chinchilla mademoiselle Lydie Pastel qui se trouvait indisposée et y ayant obtenu un très grand succès, le jeune et intelligent directeur des Folies-Plastiques avait convoqué la presse hier soir pour lui présenter l'étoile en herbe. Mademoiselle Flipote est sortie victorieuse de cette épreuve. Il est impossible de montrer plus d'esprit, de grâce et de verve. C'est la finesse de Judic et le diable au corps de Granier avec,

en plus, le je ne sais quoi. Vouloir définir ce charme, ce serait introduire dans la mousse du champagne le scalpel de l'analyse... »

FLIPOTE.

C'est rudement bien écrit. (Passant un autre journal à mademoiselle Anglochère.) Et celui-là?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, lisant.

« On avait fait grand tapage du début improvisé de mademoiselle Flipote. Il faut en rabattre. Mademoiselle Flipote est à coup sûr une aimable comédienne... »

FLIPOTE.

Quel mufle!

Elle arrache le journal à sa tante et continue la lecture tout bas.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, prenant un autre journal.

« Nous avons revu avec plaisir monsieur Volmar dans le rôle de Folleuil. L'éminent comédien... »

FLIPOTE.

Après? après?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, ayant trouvé.

Ah! (Lisant.) « Le succès de la débutante a été prodigieux. Je ne crois pas trop m'avancer en disant que nous avons assisté hier soir à l'éclosion d'une nouvelle Déjazet... »

FLIPOTE.

Ça, c'est gentil.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, prenant un autre journal.

« Hier soir, aux Folies-Plastiques, débuts de mademoiselle Flipote. Succès honorable. »

FLIPOTE.

C'est tout?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Oui.

FLIPOTE.

Qui est-ce qui a écrit ça?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Lousteau, du *Mascarille*.

FLIPOTE.

C'est dégoûtant. Mais ça m'est égal : je sais pourquoi.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Ah?

FLIPOTE.

Lousteau est avec cette rosse de Valentine. Alors, tu comprends...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Enfin, ma petite, tu n'as pas à te plaindre. Sauf deux ou trois notes discordantes, c'est un triomphe, un vrai triomphe.

FLIPOTE.

Ils ne s'y attendaient pas, les autres, au théâtre, hein! Aussi, as-tu vu leur tête? Je ne suis pas méchante; mais, de les voir embêtés à ce point-là, ça m'a tout de même fait plaisir. Et puis, au moins, je suis sûre à présent qu'ils me laisseront tranquille et qu'ils me permettront de vivre à ma convenance.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Mais ils ne t'ont jamais beaucoup tourmentée, il me semble. Tu te fais un tas d'idées...

FLIPOTE.

Oh! toi, tante, tu ne vois rien. Il n'y a que moi qui

sache les mille petites crasses qu'ils me faisaient tous les jours. Et pas seulement parce qu'ils sentaient que j'avais du talent, mais parce que je ne fais pas la noce, parce que j'aime mon petit Émile, enfin parce que je suis honnête... C'est encore ça qu'ils pardonnent le moins. Et sais-tu, dans ce qui m'arrive aujourd'hui, sais-tu ce qui me rend le plus heureuse?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

C'est que ton directeur va t'augmenter... Ne lui parle pas la première surtout et laisse-le venir.

FLIPOTE.

Oui, tante, c'est entendu. Mais ce n'est pas ça qui m'occupe, va.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Et qu'est-ce qui t'occupe?

FLIPOTE.

Une idée que j'ai. Une idée bien simple.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Voyons.

FLIPOTE, l'air ravi.

L'idée que je vais pouvoir l'épouser.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Qui ça, épouser?

FLIPOTE.

Émile.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Épouser Leplucheux? Tu ne parles pas sérieusement, Flipote?

FLIPOTE.

Je parle très sérieusement.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Tu ne feras pas ça?

FLIPOTE.

Je ne ferai pas ça? Et pourquoi donc?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Pourquoi? Je vais te le dire. — Quand feu ton pauvre père, garçon de bureau au ministère de l'instruction publique...

La bonne entre et présente à Flipote une carte de visite.

FLIPOTE, regardant la carte.

« Maubert, du *Beaumarchais*. » Oh! tante, un reporter! (A la bonne.) Faites entrer.

SCÈNE II

LES MÊMES, MAUBERT, UN JEUNE HOMME.

MAUBERT, présentant le jeune homme.

Mon secrétaire. Vous devinez sans doute, mademoiselle, le but de ma visite. La soirée d'hier vous a sacrée étoile, et Paris aime à connaître ses gloires...

FLIPOTE.

Oh! monsieur... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. (Offrant un siège au jeune homme.) Monsieur le secrétaire...

MAUBERT.

Répugneriez-vous à me confier d'abord quelques renseignements sur vos origines... sur votre famille...?

FLIPOTE.

Mais pas du tout, monsieur. Je suis Parisienne. Mon

père était chef de bureau au ministère de l'instruction publique...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Hein?

MAUBERT, au jeune homme.

Vous écrivez, Landinois?

FLIPOTE.

Toute petite, j'avais déjà la passion du théâtre, je rêvais d'être une grande comédienne. Cela consternait mon pauvre père, mais c'était plus fort que moi. Aussi, dès que je fus libre, je sacrifiai tout à ma vocation, même la situation que j'aurais pu avoir dans le monde.

MAUBERT.

Prix au Conservatoire?

FLIPOTE.

Non. J'étais... comment dirai-je?... trop originale, trop personnelle... J'effrayais mes professeurs.

MAUBERT.

Ah! un détail. « Flipote », est-ce votre vrai nom?

FLIPOTE.

Vous ne voudriez pas!

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Elle s'appelle Célestine Anglochère.

Flipote jette un regard furieux à sa tante.

MAUBERT.

Alors, ce nom de Flipote?...

FLIPOTE.

C'est toute une histoire. C'était à mon premier con-

cours. Moi, je devais concourir dans *la Princesse Georges*, mais je donnais la réplique à une de mes camarades qui concourait dans Madame Pernelle, vous savez?

Allons, Flipote, allons; que d'eux je me délivre!

Quand je dis que je donnais la réplique... je n'avais rien du tout à dire. Mais il paraît que j'étais si drôle que le public m'a fait un succès fou. Seulement, après, quand j'ai joué *la Princesse Georges*, ils se sont tordus. Moi, j'étais furieuse; mais plus je rageais, plus ils se tordaient... Ça m'a éclairé sur ma vraie vocation, qui n'était peut-être pas le drame. C'est de là que le nom de Flipote m'est resté. Un nom amusant, n'est-ce pas?

MAUBERT, au jeune homme.

Vous suivez, Landinois? (A Flipote.) Et maintenant, pourriez-vous, mademoiselle, me donner quelques détails sur la façon dont vous apprenez vos rôles?

FLIPOTE.

Je ne les apprends jamais. Je les vis, voilà tout. Je suis surtout une artiste de tempérament.

MAUBERT.

Je serai indiscret jusqu'au bout, mademoiselle. Si vous vouliez me dire un mot de vos goûts... de votre genre de vie...

FLIPOTE.

Oh! j'ai des goûts très bourgeois, très pot-au-feu... Mon Dieu, oui... Je vis très retirée avec ma tante, qui a été pour moi une seconde mère. (Présentant.) Mademoiselle Anglochère, connue dans le monde des lettres sous le nom de Raphaël Deslys... Ma tante a tenu un pensionnat de jeunes filles à Dourdan. Depuis qu'elle a pris sa retraite, elle a écrit des ouvrages d'éducation qui ont été couronnés par l'Académie française.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, modeste.

Flipote est une bavarde.

MAUBERT, à Flipote.

Une dernière question. Quels sont vos auteurs favoris?

FLIPOTE, hésitant un peu sur la prononciation.

Ch... Chespeare... et Beaurepaire.

MAUBERT, au jeune homme.

Vous entendez, Landinois? Shakspeare et Baudelaire.

FLIPOTE.

Oui, oui, c'est ça.

MAUBERT.

Ah! mademoiselle, pendant que je vous tiens... quelle est votre opinion sur les causes de la dépopulation de la France?... J'ai déjà la réponse de monsieur Zola, d'un ecclésiastique éclairé et de monsieur Coquelin Cadet.

FLIPOTE.

Les causes de la dépopulation de la France? (A sa tante.) Est-il rigolo! (A Maubert.) Les causes de la dépopulation?... (Réfléchissant). Ah! non, dites donc, pas d'inconvenances!

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Flipote!

MAUBERT, au jeune homme.

Vous avez écrit, Landinois?

La bonne apporte un petit bleu à Flipote.

FLIPOTE.

Vous permettez? C'est de Lydie Pastel. (Lisant.) « Ma chère amie, je veux être une des premières à applaudir

à votre grand succès. Je vous écris de mon lit, car je ne vais guère mieux et je serai probablement obligée de garder la chambre plusieurs jours encore. Je me console en pensant que le public n'y perdra rien. Je vous embrasse de tout mon cœur, *Lydie*. » Vous voyez que nous sommes bonnes camarades.

MAUBERT.

Voulez-vous me confier ce billet? Je le publierai dans le *Beaumarchais*. Cela intéressera vivement nos lecteurs.

FLIPOTE.

Vous croyez?

MAUBERT.

J'en suis sûr.

FLIPOTE.

Puisque vous y tenez tant...

Elle lui remet le petit bleu.

MAUBERT, se levant.

Il me reste, mademoiselle, à vous adresser mes plus sincères remerciements...

FLIPOTE.

C'est moi, monsieur...

MAUBERT, saluant les deux femmes.

Mademoiselle... mademoiselle...

Il sort avec le jeune homme.

SCÈNE III

FLIPOTE, MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

C'est aimable, ce que Lydie t'écrit là.

FLIPOTE.

Oui... ce qu'elle doit rager!...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Reprenons. Alors, c'est sérieux, ce que tu me disais tout à l'heure?

FLIPOTE.

Que je veux épouser Émile?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Oui.

FLIPOTE.

Tout ce qu'il y a de plus sérieux. Nous sommes ensemble depuis le Conservatoire. Si nous ne nous sommes pas mariés, c'est que nous n'étions pas assez riches... Le pauvre garçon me l'a offert bien des fois pourtant, et j'ai toujours refusé. Mais à présent...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

A présent que tu commences à marcher, ce n'est pas une raison pour faire une bêtise; au contraire.

FLIPOTE.

Ce n'est pas faire une bêtise que d'épouser l'homme qu'on aime... J'ai une âme d'artiste, mais je ne suis pas une fille... Je suis une petite bourgeoise; j'ai les goûts d'une petite bourgeoise...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Oui, oui, tu l'as déjà dit.

FLIPOTE.

La vérité, c'est que tu détestes Émile.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Moi? Je n'ai rien du tout contre Leplucheux. Mais

Leplucheux n'a aucun talent et c'est idiot d'épouser un homme pour le nourrir.

FLIPOTE.

Émile a beaucoup de talent!

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Il n'y a que toi qui t'en aperçoives.

FLIPOTE.

Ça me suffit.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Le pauvre diable gagne douze cents francs à jouer les troisièmes hommes du monde. Non seulement il n'a pas de talent, mais il est ridicule avec ses petites jambes, sa bouillie plein la bouche et son nez en trompette.

FLIPOTE.

Ce n'est pas vrai.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Mais tu ne vois donc pas que tout le monde s'en fiche, de ton Émile?

FLIPOTE.

Par jalousie.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, haussant les épaules.

Tiens, voilà ce que tu me fais faire.

LA BONNE. Elle apporte une très belle corbeille. — A Flipote.

Madame, c'est de la part de monsieur le baron des Œillettes. Où faut-il mettre ça?

FLIPOTE.

Où vous voudrez. (La bonne dépose la corbeille dans un coin et sort.) Il m'ennuie, ce vieux-là.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Il n'est pas si vieux. Il est très bien tenu... Et puis il a plus de cœur, et même plus de sang, qu'un tas de méchants cercleux qui prennent tout à la blague parce que c'est moins fatigant...

FLIPOTE.

Oui, tu le défends parce qu'il te gobe, parce qu'il se plaît dans ta conversation. Il me disait l'autre jour : « Savez-vous que mademoiselle votre tante est une nature très élevée? » Je suis gentille de te rapporter ça... Il te consulte sur ses petites histoires de famille; il t'appelle sa conscience... Et dame, tu es flattée, ça se comprend. Mais moi, qu'est-ce que tu veux? je ne peux pas le sentir.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Tu es injuste, Flipote. Si tu avais vu, hier au soir, dans quel état il était, comme il chauffait la salle à lui tout seul! Tu ne trouveras pas souvent des amitiés pareilles.

FLIPOTE.

Eh bien, tu es encore propre, toi! et tu joues là un joli rôle!

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Tu sais très bien que je ne suis pas une madame Cardinal. Dieu m'est témoin qu'avant de vivre dans ton sale monde du théâtre...

FLIPOTE.

C'est vrai, tante: j'oubliais ton prix Montyon.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Oui, c'est bizarre, la vie. A quarante ans, je n'avais pas mis les pieds dans un théâtre. J'ai appris autrefois

à des centaines de petites filles à être d'honnêtes femmes : j'ai eu un prix de vertu pour mes *Récits moraux et instructifs* : et voilà ma nièce ! Et je passe ma vie au milieu des cabots et des fillasses ! et les messieurs qui me rencontrent dans ta loge ou dans les coulisses doivent se dire...

FLIPOTE, très égayée.

Pauvre tante ! Le fait est... Dis donc, tante, j'ai envie de te faire une question... tu ne te fâcheras pas ?... Tu n'as jamais... enfin, tante, tu n'as jamais eu d'amants, toi ?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Non.

FLIPOTE.

Et tu ne regrettes pas ?...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Peuh !... Non, plus maintenant. Revenons.

FLIPOTE.

C'est ça, revenons.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

La preuve que je ne suis pas une tante Cardinal...

FLIPOTE.

Qui parle de ça, tante ? J'ai voulu rire.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

La preuve que je ne suis pas une tante Cardinal, c'est que je n'ai jamais voulu que tu vives ici avec ton Émile. Ce que tu fais dehors, ça ne me regarde pas... J'aurais trop à faire de te surveiller... Au reste, je ne suis pas à ta charge : j'ai des petites rentes, de quoi me suffire, et une petite maison où mon rêve est

d'aller finir mes jours. Donc je ne suis pas une tante Cardinal...

FLIPOTE.

Mais non, mais non, tu ne l'es pas.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Seulement, je connais la vie. Si, après la mort de ton pauvre père, garçon de bureau au ministère de l'instruction publique, tu n'étais pas entrée au théâtre...

FLIPOTE.

Qu'est-ce que je serais devenue? Employée au téléphone? ou caissière chez Duval? Merci!

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Je ne te reproche rien. Si donc tu n'étais pas entrée au théâtre, et si je t'avais vue épouser quelque brave garçon, j'aurais dit : « très bien! » Mais à présent je dis que, dans ta position, épouser un cabotin, et surtout celui-là, d'abord c'est bête, et puis ça ne peut être que provisoire et c'est reculer pour mieux sauter. Alors, à quoi bon? Avant six mois tu le tromperas, ton Leplucheux.

FLIPOTE.

Non, je ne tromperai jamais Émile. Jamais!

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Laisse-moi donc tranquille... Enfin, puisque tu as tant fait que de mal tourner...

FLIPOTE.

Ça n'est pas mal tourner que d'être amoureuse.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Puisque tu as tant fait que de mal tourner — et certes je n'y suis pour rien, — je raisonne, et je vou-

drais du moins que tu ne tournes pas bêtement. J'ai promis à ton pauvre père de ne pas te quitter tant que tu aurais besoin de moi et que ta position ne serait pas faite. Or, ce n'est pas ce mariage qui te la fera : j'attendrai donc encore avant d'aller planter mes choux... Quant au baron des Œillettes, je te répète qu'il est très bien. Il est de ma génération; il a des principes. Il ne les applique pas toujours, mais il les a... D'ailleurs, je ne te conseille rien. Je te déconseille Leplucheux, ce qui est bien différent.

FLIPOTE.

Tu me le déconseilles, parce que tu ne le connais pas. Personne ne connaît Émile. Il n'y a que moi qui le connaisse. On verra un jour... Enfin, je l'aime, je l'adore et je l'épouse, voilà.

LA BONNE. Elle apporte un bouquet de quatre sous.

De la part de monsieur Leplucheux. Il a dit qu'il repasserait.

FLIPOTE.

Pauvres petites fleurs!... (Elle les baise.) Oh! le chéri! le chéri!

Elle met le bouquet dans un vase sur la cheminée.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Petite dinde, va!

LA BONNE.

Monsieur le baron des Œillettes demande si madame peut le recevoir.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Faites entrer.

La bonne sort.

FLIPOTE.

Je me sauve.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Tu ne veux pas le voir?

FLIPOTE.

Je suis faite comme une sorcière... Il m'ennuie, mais je ne veux pas le dégoûter.

Elle sort.

SCÈNE IV

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE,
LE BARON DES ŒILLETTES.

LE BARON.

Mademoiselle, je suis votre serviteur.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Monsieur le baron...

LE BARON.

Comment va notre petite étoile?... Est-elle remise?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

De quoi?

LE BARON.

Cette syncope, hier, dans sa loge...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Oh! ce n'était rien... l'émotion...

LE BARON.

Allons, tant mieux... Elle doit être bien heureuse, la chère enfant... De ma vie, mademoiselle, vous entendez bien? de ma vie je n'ai vu pareil succès... Et pourtant savez-vous de quoi je souffrais, mademoiselle?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Votre goutte?

LE BARON.

Non; je souffrais de voir Flipote, avec son charme, sa distinction, interpréter une œuvre aussi indigne d'elle... Une pièce d'un cynisme! d'une immoralité!... Vilaine époque que la nôtre, mademoiselle. Tout s'en va... Plus de frein...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Vous avez encore à vous plaindre de votre fils?

LE BARON.

Oui, mademoiselle. Trois cent mille francs de billets qu'il vient encore de me faire! Une vie absurde! Toujours cette Niniche. Et puis le jeu, les chevaux... Un inutile malfaisant, voilà ce qu'est Georges...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Qu'est-ce que vous faisiez à son âge, vous, monsieur le baron?

LE BARON.

Mon Dieu...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Si j'en crois les confidences dont vous m'avez honorée, vous faisiez exactement comme lui.

LE BARON.

En apparence, mademoiselle. Mais moi, j'étais un passionné, un sentimental... Lui, au contraire...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Et qu'est-ce qu'elle a fait avec vous, votre famille?

LE BARON.

Elle m'a envoyé chez une grand'tante, dans le Poitou.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Envoyez-y monsieur Georges.

LE BARON.

Il n'irait pas, lui, mademoiselle.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Alors donnez-lui un bon petit conseil judiciaire.

LE BARON.

Vous croyez?...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Dame!...

LE BARON.

Mais ce n'est pas tout. Il y a encore mon gendre, qui n'est pas plus raisonnable que mon fils. L'autre jour, la comtesse ma fille s'est jetée dans mes bras en criant : « Sauve-moi, papa! » Et elle m'a expliqué qu'elle était trop malheureuse à la fin, et trop dupe; qu'un des amis de son mari lui faisait une cour très sérieuse, et qu'elle se demandait parfois si elle pourrait résister... Qu'est-ce que vous lui auriez dit à ma place, mademoiselle?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

De rester honnête femme, parce que ça vaut toujours mieux.

LE BARON.

Je le lui dirai.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Vous ne le lui avez pas dit?

LE BARON.

Non. Elle était dans un tel état!... Je n'y ai pas pensé... Vous êtes plus heureuse que moi, ma bonne made-

moiselle Anglochère: vous connaissez les joies de la famille; mademoiselle votre nièce vous donne toutes les satisfactions...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Flipote? Ne m'en parlez pas. Elle me désespère, Flipote. Elle est en train de faire une de ces bêtises... Elle veut se marier.

LE BARON, très frappé.

Se marier! Mais c'est insensé! Mais dans l'intérêt de cette enfant nous ne devons pas permettre... Se marier! Flipote! et avec qui?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Avec Émile.

LE BARON.

Qui ça, Émile?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Son camarade Leplucheux.

LE BARON.

Celui qui...?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Oui, ce gringalet qui bafouille...

SCÈNE V

LES MÊMES, FLIPOTE.

Qu'est-ce que tu dis là? Ça n'est pas vrai qu'il bafouille, d'abord. (Apercevant le baron.) Ah! vous voilà? bonjour... Non, ça n'est pas vrai! Qu'est-ce qu'il vous a fait, le pauvre garçon? C'est parce que je l'aime et

c'est parce que je veux me conduire avec lui comme une honnête fille que vous lui en voulez. Eh bien, là, pour des gens respectables, ça n'est pas joli, ce sentiment-là; oh! non, ça n'est pas joli!

LE BARON.

Vous nous faites beaucoup de peine, ma chère enfant.

FLIPOTE.

Est-ce ma faute? Voyons, vous qui avez du cœur, je vous en fais juge, est-ce que je peux faire autrement que d'aimer Émile? J'avais dix-sept ans et lui dix-neuf. Après la classe du Conservatoire, nous revenions ensemble le long du boulevard en regardant les magasins... Des fois, il m'achetait des gâteaux; et il n'était pas riche pourtant! Je voyais bien que je lui faisais de l'effet, mais je ne savais pas jusqu'à quel point. Un jour que je jouais Monime, il s'est presque trouvé mal en me donnant la réplique dans Xipharès, et il a été obligé de s'asseoir. J'en ai été toute bouleversée. Ça y était : nous nous aimions. Au reste, il est impossible d'être plus doux, plus réservé, plus respectueux qu'il ne l'a été avec moi. Il comprenait qu'il fallait laisser venir le moment. Le jour du concours, quand j'ai raté mon prix (il y avait une cabale montée contre moi), il a été si saisi que ça lui a fait rater le sien. Le soir, nous étions bien malheureux. Nous sommes entrés dans une brasserie... je vois encore la petite table au fond. Là, nous avons tant pleuré ensemble que nous ne savions plus où nous en étions et que je suis rentrée avec lui dans son pauvre petit garni sans qu'il m'eût rien demandé et sans me rendre compte de ce que je faisais... C'est comme ça que c'est arrivé. (Le baron, qui pendant ce récit a donné des signes d'attendrissement croissant, essuie une larme au coin de son œil.) Ça ne s'oublie pas, ces choses-là, et vous devez me comprendre, à présent...

Il a toujours été entendu entre Émile et moi que nous nous marierions quand nous serions moins pauvres. Je me considère comme engagée d'honneur. Mais, Dieu merci, je n'aurai pas d'effort à faire pour tenir mon engagement. Je suis sûre que nous ferons le plus gentil ménage du monde et que nous serons toujours heureux puisque nous nous aimerons toujours.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Tiens! je m'en vas; c'est trop bête.

Elle sort.

SCÈNE VI

FLIPOTE, LE BARON, puis LEPLUCHEUX.

LE BARON, toujours ému.

Ainsi, mon enfant, vous êtes bien décidée à épouser ce jeune homme?

FLIPOTE.

Mais je me tue à le répéter.

LE BARON.

Eh bien, mon enfant, voulez-vous que je vous dise? Vous avez raison.

FLIPOTE.

Ah! tenez, vous, vous êtes un brave homme!

Elle l'embrasse dans un élan de joie.

LE BARON, de plus en plus attendri.

Chère enfant! Je ne savais pas, moi... je ne pouvais pas me douter... Mais ce récit... si touchant... Je vous souhaite, Flipote, et du fond du cœur, tout le

bonheur que vous méritez. J'espère d'ailleurs que vous continuerez à voir vos anciens amis?

FLIPOTE.

Mon Dieu, si Émile n'y voit pas d'inconvénient...

LE BARON.

Monsieur Leplucheux n'en verra pas, ma chère Flipote. Un ami comme moi n'est pas bien dangereux. Qu'est-ce que je demande? Être là, pas trop loin de vous... Parce que, n'est-ce pas? il faut tout prévoir. Le jour où vous auriez quelque ennui, où l'entente cesserait d'être parfaite entre monsieur Leplucheux et vous...

FLIPOTE.

Hein? quoi?... Ah çà! mais vous êtes enragé, baron! Je ne veux pas me fâcher aujourd'hui, parce que je suis trop contente. Mais ne me reparlez jamais de ça, ou je vous plaque! C'est compris?

LE BARON.

Comme vous voudrez, mon enfant. Songez cependant que ce serait pour vous une grande sécurité... (Flipote fait un geste d'impatience.) Enfin, j'attendrai... Je serai toujours là... (S'attendrissant.) du moins, je l'espère... (Entre Leplucheux.) Ah! monsieur Leplucheux... Tous mes compliments, monsieur, tous mes compliments.

LEPLUCHEUX, étonné.

Monsieur...

LE BARON.

Au revoir, mademoiselle.

Il sort.

SCÈNE VII

FLIPOTE, LEPLUCHEUX.

LEPLUCHEUX, très sombre.

Qu'est-ce qu'il veut dire, avec ses compliments?

FLIPOTE.

On te le dira tout à l'heure, si tu es sage. (Lepluchеux s'est assis dans une attitude d'accablement.) Qu'as-tu? Pourquoi cette figure? C'est tout le plaisir que te fait mon succès d'hier soir?

LEPLUCHEUX.

Ton succès, Flipote? j'en suis heureux, profondément heureux: et si tu connaissais les hommes, pauvre petite, tu saurais que j'ai peut-être été le seul à m'en réjouir sincèrement. Mais ce succès me dicte mon devoir. Sais-tu pourquoi je suis venu? Pour te dire adieu, Flipote, adieu à jamais.

FLIPOTE.

Qu'est-ce qui te prend? voyons, qu'est-ce qui te prend?

LEPLUCHEUX.

Tu ne comprends pas?

FLIPOTE.

Pas un mot.

LEPLUCHEUX.

Tu ne comprends pas que je n'ai plus le droit de t'aimer, ou du moins de te le dire? (Avec des intonations de théâtre.) J'ai bien réfléchi, va! Toute la nuit je me suis promené dans les rues, comme un fou... Tout à l'heure, quand j'ai apporté mes pauvres fleurs, je n'ai

pas eu le courage d'entrer. Je n'étais pas assez sûr de moi : je n'avais pas achevé le sacrifice... Maintenant, c'est fait.

FLIPOTE.

Quoi? quel sacrifice? Ce n'est pas un reproche, mais je ne te trouve pas très lumineux ce matin, mon gros chat.

LEPLUCHEUX, de même.

Ah! Flipote, j'avais fait un rêve, un beau rêve : celui d'unir ma vie à la tienne pour toujours... Ce rêve m'était permis quand nous étions pauvres et obscurs tous les deux... Mais maintenant, ne vois-tu pas que la délicatesse et l'honneur me font un devoir d'y renoncer? Quelle sera ma situation, à moi pauvre hère, à moi paria, à moi maudit, auprès d'une artiste célèbre et riche?... Il faut nous séparer, Flipote. Je te dis un éternel adieu et j'emporte loin de toi mon cœur déchiré.

Il fait quelques pas pour sortir.

FLIPOTE.

Émile!

LEPLUCHEUX.

Quoi?

FLIPOTE.

Sais-tu que c'est très beau, ce que tu fais là?

LEPLUCHEUX.

Mais non, c'est tout simple.

FLIPOTE.

Si! c'est très beau!... Seulement ça n'a pas le sens commun... Mais, nigaud, c'est à présent, au contraire, que nous pouvons nous marier. Et c'est moi qui le veux, entends-tu?

LEPLUCHEUX.

Ne me tente pas, Flipote : ne m'enlève pas mon courage... Si j'avais la faiblesse de te céder, tu ne tarderais pas, hélas! à te repentir de ta générosité.

FLIPOTE.

Moi? C'est mal, chéri, ce que tu dis là. Est-ce qu'il peut être question de générosité entre nous deux? Est-ce qu'on fait attention à ces choses-là quand on s'aime? Est-ce que nous ne sommes pas déjà depuis longtemps mari et femme? Est-ce que ce qui est à l'un n'est pas à l'autre?

LEPLUCHEUX.

Et le monde?

FLIPOTE.

Il se fiche pas mal de nous, le monde.

LEPLUCHEUX.

Et ma conscience?

FLIPOTE.

Eh bien, quoi? tu auras tes appointements, après tout.

LEPLUCHEUX.

Douze cents francs.

FLIPOTE.

Plus tes feux.

LEPLUCHEUX.

Ça fait dans les dix-huit cents... Et toi, trente mille, quarante mille, on ne sait pas... Tu vois bien que c'est impossible.

FLIPOTE, comme poussée par un ressort.

Émile!

LEPLUCHEUX.

Quoi?

FLIPOTE.

Je devine tout.

LEPLUCHEUX.

Hein?

FLIPOTE.

Tu ne m'aimes plus! Tu en aimes une autre!

LEPLUCHEUX.

Moi!

FLIPOTE.

Tu aimes une autre femme!

LEPLUCHEUX.

Ah! tu es cruelle, Flipote.

FLIPOTE.

Jure-moi que tu n'aimes pas une autre femme.

LEPLUCHEUX.

Je t'adore, Flipote, et c'est même là tout mon malheur.

FLIPOTE.

Alors, épouse-moi.

LEPLUCHEUX.

Mais je ne peux pas, enfant! Comprends donc que je ne peux pas.

FLIPOTE, faiblement.

Veux-tu que je refuse l'augmentation qu'on m'offrira?

LEPLUCHEUX, effrayé.

Tu ne feras pas ça?

FLIPOTE, sans insister.

Je ne le ferai pas puisque tu ne veux pas. Mais alors, puisque c'est toi qui ne veux pas que je reste pauvre comme avant, tu n'as plus de raison pour me repousser. Qu'as-tu à répondre à ça?... Et puis, quoi? ce qui alarme ta délicatesse, c'est que je vais gagner un peu d'argent : mais à qui le devrai-je en somme? Est-ce que je ne suis pas ton élève? Qui est-ce qui me fait creuser mes rôles? Qui est-ce qui me mâche tous mes effets?

LEPLUCHEUX.

Tu exagères, Flipote... J'ai pu quelquefois te donner des indications utiles, je ne dis pas.

FLIPOTE.

Tu vois? C'est à toi que je le dois, mon talent. Tu ne feras que rentrer dans ton bien... Mon talent?... Veux-tu que je te dise la vérité? De nous deux... on ne le croit pas... c'est toi qui en as, du talent!

LEPLUCHEUX.

Tu en as autant que moi, Flipote.

FLIPOTE.

Ne dis pas ça, mon chéri, ne dis pas ça! Moi, j'ai du chien, un peu de tempérament... Mais le vrai talent, la distinction, la composition, la profondeur... c'est toi qui as tout ça. Et, va, on ne tardera pas à s'en apercevoir, je suis bien tranquille là-dessus. Qu'est-ce qu'il te faut? Il ne te faut qu'un rôle.

LEPLUCHEUX.

Évidemment.

FLIPOTE.

Eh bien, tu l'auras un jour ou l'autre, ce rôle, ça ne peut pas manquer... Tu n'as donc plus d'objections.

(Le caressant.) Avoue, mon gros chéri, mon petit mari, avoue que tu n'en as plus.

LEPLUCHEUX.

Je ne peux pas te répondre tout de suite, Flipote... Ne brusquons rien... dans notre intérêt à tous deux : car ma dignité, n'est-ce pas? c'est la tienne... J'ai besoin d'être encore seul avec moi-même, de me scruter plus à fond...

Il prend son chapeau pour sortir.

FLIPOTE.

C'est ça, mon chéri, va faire un tour et reviens déjeuner avec nous tout à l'heure... Mais c'est égal, tu es un homme, toi! tu peux t'en vanter.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, COURBOUZON.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Mais entrez donc, monsieur le directeur, entrez donc.

COURBOUZON, entrant.

Mademoiselle Flipote... (Apercevant Leplucheux.) Ah! bonjour, Leplucheux. Vous alliez sortir? Ne vous gênez pas, mon ami.

Leplucheux sort lugubre.

SCÈNE IX

FLIPOTE, MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, COURBOUZON.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, voyant que Courbouzon jette autour du petit salon un regard de commissaire-priseur.

Vous nous excuserez, monsieur le directeur; le ménage n'est pas encore fait.

COURBOUZON.

C'est bon, c'est bon... Ça vous étonne peut-être de me voir? Je passais... l'idée m'est venue de monter prendre de vos nouvelles... Alors, ça n'a rien été, cette petite indisposition?

FLIPOTE.

Rien du tout, vous voyez.

COURBOUZON.

Émotion inséparable d'un premier succès... Ah dame! vous avez été gâtée hier soir. Jouissez-en bien, ma petite. Vous aurez d'autres jolies soirées, je n'en doute pas. Mais la joie de la surprise, l'emballement du public qui vous découvre et qui se sait gré de sa découverte... vous ne retrouverez jamais ça, je vous en préviens. Le premier succès c'est comme le premier amour... A présent il s'agit de rester à la hauteur... ou d'en avoir l'air... Ça n'est pas toujours commode dans ce sacré Paris. Combien j'en ai vu de ces réputations qui n'étaient qu'un déjeuner de rampe!

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

A la bonne heure, vous êtes encourageant, vous.

COURBOUZON.

C'est lui rendre service que de l'avertir. (S'apercevant que Flipote fait la moue et a peine à retenir ses larmes.) Ça vous fait de la peine?... Pauvre petite, va! Mais ce que je vous en dis, moi, c'est par amitié... Allons, une risette au bon directeur!... Et ne vous faites pas de bile pour le moment. Vous allez pouvoir vous reposer un peu. Lydie m'a écrit qu'elle reprenait son rôle, ce soir.

FLIPOTE.

Lydie reprend mon rôle? Ce soir?

COURBOUZON.

C'est son droit.

FLIPOTE.

Mais c'est une infamie! Mais elle m'a écrit le contraire il y a cinq minutes!

COURBOUZON.

Non? (Riant.) Ah! je la reconnais bien là.

FLIPOTE.

Ça vous amuse, vous?

COURBOUZON.

Oui: comme rosserie de femme, ça ne me déplaît pas... Voulez-vous un conseil? Eh bien! prenez ça gaiement. Dites-vous que Lydie donnerait gros pour être à votre place. C'est vous qui avez tous les atouts en main... Nous allons vous arranger une bonne petite situation... Au fait, puisque nous voilà entre nous, si nous parlions affaires sérieuses? Votre engagement actuel n'a plus que quatre mois à courir. J'ai pensé que vous me demanderiez de le résilier à l'amiable. C'est fait. Je prends les devants parce que je m'intéresse très vivement à vous.

FLIPOTE.

Et... qu'est-ce que vous m'offrez?

COURBOUZON.

Nous y viendrons tout à l'heure... Je me suis entendu avec Montrieux. Je monte une machine de lui après la *Fille à Marcassin*. Vous aurez un très joli rôle.

FLIPOTE.

Un premier rôle?

COURBOUZON.

Naturellement.

FLIPOTE.

Lydie sera de la pièce?

COURBOUZON.

Dame...

FLIPOTE.

Alors, je refuse.

COURBOUZON.

Pourquoi?

FLIPOTE.

Après son procédé!

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Ne dis donc pas de bêtises.

FLIPOTE.

Qu'est-ce qu'elle aurait, elle, comme rôle?

COURBOUZON.

L'autre grand rôle de femme. Il y en a deux.

FLIPOTE.

Un rôle aussi long que le mien?

COURBOUZON.

Ah! vous savez, je n'ai pas compté les lignes.

FLIPOTE.

Je veux bien jouer avec elle, parce que je suis gentille. Mais je n'entends pas lui être sacrifiée, ce serait trop bête! J'ai eu plus de succès qu'elle dans le rôle où je l'ai doublée; l'avenir est à moi; je monte juste au moment où elle dégringole; j'ai dix-neuf ans...

COURBOUZON.

Pardon, ma petite, vingt-deux.

FLIPOTE.

Elle en a au moins cinquante.

COURBOUZON.

Non, quarante-cinq, et elle est encore joliment bien, il n'y a pas à dire. Et puis, c'est une vieille gloire. Le public est habitué à elle. Elle en a encore pour cinq à six ans avant qu'on s'aperçoive qu'elle est vidée... Enfin je suis bien bon de discuter là-dessus. C'est à prendre ou à laisser.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Nous prenons, monsieur le directeur.

COURBOUZON.

Reste la question des appointements. Je serai très rond. Vous aurez six cents par mois et dix de feux. J'espère que ça vous convient? Nous n'aurons donc plus qu'à signer.

Il se lève.

FLIPOTE.

C'est une plaisanterie, n'est-ce pas?

COURBOUZON.

Mais...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Écoutez, monsieur Courbouzon, ce que vous faites là n'est vraiment pas bien. Aussi je me disais : ça n'est pas naturel qu'il soit si aimable, qu'il se dérange pour prendre des nouvelles de Flipote. Je comprends maintenant pourquoi vous êtes venu. En voyant que Flipote habite un petit appartement bien modeste, et parce qu'elle est honnête fille et qu'elle n'a personne pour la défendre, vous avez cru que vous la rouleriez en un tour de main... Mais pas de ça! Je suis là, moi sa tante. Ce n'est pas une faveur que nous sollicitons, ni une grâce que vous nous accordez. C'est une affaire que nous traitons ensemble ; et vous seriez le premier à vous moquer de nous en sortant d'ici...

COURBOUZON.

Soit. Qu'est-ce que vous demandez? Dites un chiffre.

FLIPOTE.

Soixante mille.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Fais-moi le plaisir de te taire. (A Courbouzon.) Je demande deux mille par mois et vingt-cinq de feux.

COURBOUZON.

Mademoiselle Anglochère... mademoiselle Flipote... j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il sort. Un silence.

FLIPOTE.

Mais, tante, il faut le rappeler.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Laisse donc. (Courbouzon rentre.) Tu vois bien.

COURBOUZON, à mademoiselle Anglochère.

Je vais faire une folie... J'ai sans doute tort, mais je vous vois tellement butée... Mille par mois et vingt de feux?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Non, monsieur le directeur.

COURBOUZON.

Non?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Je vous propose un accommodement. Quinze cents par mois et cinquante de feux. Cela reviendra à peu près à ce que je demandais tout à l'heure : mais vous y trouverez cet avantage que vous la payerez moins si elle joue moins souvent... C'est mon dernier mot. Je sais aussi bien que vous quelle peut être pour vous la valeur marchande de Flipote, et je vous dis à mon tour : c'est à prendre ou à laisser.

COURBOUZON.

Mademoiselle Anglochère, vous êtes beaucoup plus forte que moi. Vous me roulez, mais vous me plaisez... Quinze cents, et cinquante de feux, c'est entendu... Pour cinq ans, l'engagement?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Non, monsieur le directeur. Flipote peut très bien être avant cinq ans une étoile de première grandeur. Elle ne serait donc plus payée ce qu'elle vaut. L'engagement sera d'un an, si vous le voulez bien.

COURBOUZON.

Pour qu'elle me lâche au bout de cette année-là et s'en aille faire bénéficier un autre théâtre de la réputation qu'elle aura acquise et des progrès qu'elle aura faits dans le mien?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

C'est juste. Mettons deux ans.

COURBOUZON.

Quatre.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Deux.

COURBOUZON.

Soit. Nous mettrons soixante mille francs de dédit, n'est-ce pas?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Non, monsieur le directeur.

COURBOUZON.

Pourquoi? L'importance du dédit est la meilleure garantie pour les deux parties contractantes et est d'ailleurs un hommage rendu au talent de l'artiste. Je tiens assez à mademoiselle Flipote pour...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Un dédit disproportionné est surtout fait pour permettre au directeur de traiter ses artistes comme des nègres et, à l'occasion, d'exploiter des coups de tête qu'il lui est trop facile de provoquer... Trente mille francs de dédit me paraissent ici très suffisants.

COURBOUZON.

Mademoiselle Anglochère, j'ai eu décidément tort de passer par ici. J'aurais gagné une belle journée en faisant venir tout simplement Flipote dans mon cabinet. Enfin!...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Vous vous rattraperez sur une autre.

COURBOUZON.

Je l'espère... Voyons, tout est bien réglé?

FLIPOTE.

Et la vedette? j'aurai la vedette?

COURBOUZON.

Bien entendu.

FLIPOTE.

En tête de l'affiche?

COURBOUZON.

Non, après Lydie.

FLIPOTE.

Alors, sur la même ligne.

COURBOUZON.

Nous verrons ça.

FLIPOTE.

J'entends être sur la même ligne. Je veux bien être après Lydie, parce qu'elle est mon ancienne, mais pas au-dessous.

MADAME ANGLOCHÈRE.

Dieu! que tu m'agaces, Flipote!

FLIPOTE.

Il y a encore la question des toilettes.

COURBOUZON.

Question réglée d'avance. Vous fournirez les toilettes de ville, selon l'usage.

FLIPOTE.

Ça, mon petit directeur, c'est bon pour les cocottes. Mais quand on est honnête et qu'on ne peut compter

que sur soi, comment voulez-vous qu'avec vingt-cinq ou trente pauvres mille francs...

COURBOUZON.

Ma petite, je n'oblige pas du tout mes pensionnaires à être honnêtes... Au reste, je ne les oblige pas non plus à faire la noce... Tout ça ne me regarde pas.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Allons, un bon mouvement. Payez-lui-en la moitié, de ses toilettes.

COURBOUZON.

Ça, jamais!... J'ai là-dessus des principes très sévères. Et puis, j'ai déjà assez cédé sur d'autres points. Résumons-nous. Quinze cents et cinquante de feux, engagement de deux ans, trente mille de dédit. Nous signerons demain. Je vous attendrai au théâtre, à cinq heures, Flipote. Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire? (Prenant congé.) Mesdames...

Il gagne la porte.

FLIPOTE.

Pardon. Et Émile?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Voilà ce que je craignais.

COURBOUZON, redescendant.

Qui, Émile?

FLIPOTE.

Monsieur Leplucheux. (Câline.) Mon petit directeur, vous me rendrez cette justice que j'ai été bien gentille, pas exigeante... Eh bien, vous, en retour, vous allez me faire un grand plaisir : vous allez augmenter Leplucheux.

COURBOUZON.

Voilà une idée qui ne me serait pas venue... Pourquoi diable voulez-vous que j'augmente Leplucheux?

FLIPOTE.

Parce que je l'épouse.

COURBOUZON.

Vous épousez... A mademoiselle Anglochère. Elle épouse Leplucheux?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Hélas!

COURBOUZON.

Et vous souffrez ça?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

J'ai renoncé à la lutte. Il paraît que c'est de l'amour, du vrai, de celui qui rend idiot.

COURBOUZON.

Leplucheux? Mais c'est insensé! A Flipote. Et pas seulement parce que Leplucheux n'a aucun avenir et que c'est pour vous une mauvaise affaire, mais parce que c'en est une pour moi par la même occasion. Je ne tiens pas du tout à avoir des femmes mariées dans ma troupe, moi. Ça éloigne les gens de cercle, ceux qui font le succès d'un théâtre comme le mien... Je ne veux pas de ça, entendez-vous? je ne veux pas de ça! Je ne veux pas être condamné à voir tout le temps ce cadet-là dans vos jupes. Je vous jure bien que, si j'avais prévu Leplucheux... Au fait, il est encore temps de vous épargner une sottise. Si vous épousez Leplucheux, rien de fait, plus d'engagement... C'est compris?

FLIPOTE. Elle s'est mise à pleurer depuis quelques instants; au milieu de ses larmes.

Je l'aime!

COURBOUZON.

Ce n'est pas une raison.

FLIPOTE, de même.

Si! c'est une raison.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, à Courbouzon.

Laissez donc! Pour ce que ça durera..

COURBOUZON.

Je n'en reviens pas, moi, vous savez?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Vous êtes le troisième qui appreniez ça depuis ce matin, et vous êtes le troisième aussi sur qui ça produise cet effet-là. Des Œillettes non plus n'en revenait pas.

FLIPOTE, toujours pleurant

Ça n'est pas vrai. Le baron a très bien compris parce qu'il a du cœur.

COURBOUZON.

Ah? le baron a compris... Alors il ne s'est pas fâché? Vous restez bons amis?

FLIPOTE, de même.

Certainement.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Le baron a pour Flipote une très réelle affection.

COURBOUZON.

Ah? le baron... Écoutez, Flipote. Vous êtes bête, mon enfant: mais, ma parole, vous m'attendrissez... Combien touche-t-il, votre Lepluchcux? Douze cents?... Je le porte à dix-huit cents. Vous voyez que j'y mets de la bonne volonté.

FLIPOTE.

Dix-huit cents? A lui?... Mais, mon petit directeur, comprenez donc qu'il a sa dignité, ce garçon, et que

moi-même je serais gênée d'une telle inégalité dans nos situations... J'en appelle à votre tact... Je ne vous demande pas, certes, de lui donner autant qu'à moi...

COURBOUZON.

Vous avez bien tort de vous gêner.

FLIPOTE.

... Je ne vous le demande pas, quoique je sois sûre qu'il aura un jour un immense talent; ça, je vous le garantis, et, n'est-ce pas? je m'y connais un peu .. Mais au moins faites-lui une situation convenable, dont il n'ait pas à rougir devant sa femme, et songez que Leplucheux...

COURBOUZON, exaspéré.

Leplucheux est un serin! Je ne donnerai pas un sou à Leplucheux! et, à la prochaine occasion, je flanquerai à la porte Leplucheux! Est-ce clair?

Il remonte.

FLIPOTE, sanglotant de nouveau.

Dieu! que je suis malheureuse!

Sur un signe suppliant de la tante, Courbouzon redescend.

COURBOUZON.

Non, je ne peux pas m'en aller comme ça... Positivement elle me désarme... Consolez-vous, Flipote, j'ai une idée... Vous voulez que Leplucheux soit augmenté? Eh bien, augmentez-le vous-même.

FLIPOTE, toujours pleurant.

Comment ça?

COURBOUZON.

C'est bien simple. Je lui ferai un engagement de cinq mille, six mille, — le chiffre m'est indifférent, — que je serai censé tirer de ma caisse, mais que vous prendrez, vous, sur vos appointements. Ça arrange tout.

FLIPOTE.

Mais mes appointements seront toujours de quinze cents et cinquante de feux?

COURBOUZON.

Sur le papier, tant que vous voudrez... Vous n'aurez qu'à me donner une petite contre-lettre.

FLIPOTE.

Tante?... Il me semble que ça peut se faire?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Fais donc, mon enfant.

COURBOUZON.

Alors, madame, veuillez fixer vous-même les appointements de votre mari. Cinq mille? huit mille? dix mille?

FLIPOTE.

Cinq mille suffiront, n'est-ce pas, tante?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Je t'en fais juge, mon enfant.

FLIPOTE.

Oui, c'est ça, cinq cents par mois.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Pour un an.

COURBOUZON.

C'est dit?

FLIPOTE.

C'est dit.

COURBOUZON.

A demain donc. Tout sera prêt. Ayez seulement soin de venir avant Leplucheux.

FLIPOTE.

Ah! mon cher petit directeur, que je vous remercie!

COURBOUZON.

Il n'y a vraiment pas de quoi.

Il sort.

SCÈNE X

FLIPOTE, MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Tu es contente?

FLIPOTE.

Oh! oui. Pense donc quelle joie de lui annoncer tout à l'heure... Mais sais-tu une chose qui m'étonne, tante? J'aurais cru, connaissant tes sentiments pour Émile, que ce petit arrangement t'aurait fait bondir...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Mais pourquoi donc, mon enfant?... Tu te sacrifies à lui, tu lui donnes cinq mille francs de ta poche. Je trouve ça très bien, et j'attends l'avenir avec confiance.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LEPLUCHEUX.

FLIPOTE, se précipitant à la rencontre de Lepluchcux.

Ah! mon chéri, quelle bonne nouvelle j'ai à t'apprendre!

LEPLUCHEUX.

Je m'en doute... Combien est-ce qu'il te donne?

FLIPOTE.

Mais non, ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de toi... Tu souffrais, pauvre chéri, de ne pas être compris, de voir ton talent méconnu? Eh bien, on commence à le reconnaître, ton talent: et la preuve, c'est que Courbouzon te porte à cinq mille, entends-tu? à cinq mille.

LEPLUCHEUX.

Moi?... à propos de quoi?

FLIPOTE.

Il a un rôle en vue pour toi dans la prochaine pièce de Montrieux. C'est lui qui m'en a parlé le premier...

LEPLUCHEUX.

Et qu'est-ce qu'il te donne, à toi?

FLIPOTE.

Quinze mille, et cinquante de feux.

LEPLUCHEUX.

Et à moi cinq mille, tu dis?

FLIPOTE.

Oui.

LEPLUCHEUX.

Sans feux?

FLIPOTE.

Dame... Mais il m'a laissé entendre que ce n'était qu'un commencement... Et maintenant, as-tu toujours des scrupules, grosse bête? et voudras-tu m'épouser?

LEPLUCHEUX, après réflexion, et de l'air d'un homme qui fait un grand sacrifice.

Eh bien, oui, tout de même.

ACTE DEUXIÈME

La loge de Flipote au théâtre des Folies-Plastiques.

Porte à droite ; à gauche, table de toilette, divan ; une portière et un paravent.

SCÈNE PREMIÈRE

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.
MADAME LENCORME.

Pendant tout l'acte, mademoiselle Anglochère tricote sans changer de place.

MADAME LENCORME.

Ça doit être bientôt la fin du « un », mademoiselle Anglochère?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Je pense, madame Lencorme.

MADAME LENCORME. Elle dispose une robe et divers colifichets sur le divan.

Pourquoi n'allez-vous pas dans la salle, vous, mademoiselle? Moi, il me semble que j'aimerais ça, un soir de première. Est-ce que vous craignez les émotions?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Ma foi, non. Mais je l'ai assez entendue comme ça aux répétitions, leur sale machine.

MADAME LENCORME.

Et puis, dans tous les cas, ce n'est pas madame Flipote qui vous donnerait de l'inquiétude.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Ni elle ni d'autres, allez!

MADAME LENCORME.

Pourtant... je rapporte ce qu'on m'a dit... il paraîtrait que monsieur Leplucheux n'est pas à la hauteur de sa femme... Hier, après la répétition générale, monsieur Volmar disait : « Vous verrez que Leplucheux se fera emboîter! »

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse?

MADAME LENCORME.

Vous êtes donc mal avec lui?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Non.

MADAME LENCORME.

Alors?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Leplucheux est un serin.

MADAME LENCORME.

Oh! mademoiselle, le mari de votre nièce!

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

C'est bien ce que je lui reproche.

MADAME LENCORME.

Ah! je comprends, je comprends.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Vous êtes maligne, madame Lencorme... Mais vous

non plus vous n'avez rien à craindre. Je suis sûre que mademoiselle Totoche aura un très joli succès.

MADAME LENCORME.

N'est-ce pas qu'elle dit bien son petit rôle? A treize ans, songez! Ah!... c'est une enfant qui me donne bien de la consolation.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Et ça ne fait que commencer, madame Lencorme.

Brouhaha dans la coulisse.

MADAME LENCORME, prêtant l'oreille.

Voilà l'entr'acte.

SCÈNE II

LES MÊMES, FLIPOTE.

Flipote va s'affaler sans rien dire sur le divan.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Qu'est-ce qu'il y a? Tu es malade?

FLIPOTE.

Il y a que ça ne va pas, que ça ne va pas du tout. Ils sont d'un froid!... Un pauvre petit rappel... Et encore on les y a forcés.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Laisse donc, ça se réchauffera.

FLIPOTE.

Et moi je dis que la pièce est fichue, tout simplement. Pas étonnant. D'abord, elle a toujours été infecte. Et puis tu te souviens comme on l'a tripa-

touillée aux répétitions... Tous les jours Lydie se faisait ajouter des répliques... Tu conçois? la maîtresse du directeur... Il n'y en avait que pour elle... Moi, elle m'a fait couper tout ce qu'elle a pu de mon rôle; du rôle d'Émile aussi...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Ça, on a bien fait.

FLIPOTE, haussant les épaules et dédaignant de répondre.

Le résultat, c'est que le rôle de Lydie est devenu assommant, que le public s'aperçoit qu'il en a assez de ses grimaces (voilà trente ans qu'elle fait les mêmes), et que moi... je ne sais pas ce que j'ai... mais je n'ai pas mes moyens ce soir... C'est sans doute l'inquiétude que m'inspire Émile qui me paralyse...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Et comment a-t-il été, lui?

FLIPOTE.

Il a été très bien... très distingué, très chic... Seulement... tu sais qu'il a au premier acte une petite scène discrète, plutôt touchante... Eh bien, ils n'ont pas compris... ils ont cru que c'était comique et ont affecté de rire tout le temps... Non, c'est incroyable ce que le public est bouché!...

SCÈNE III

LES MÊMES, LE BARON DES ŒILLETTES.

LE BARON, mettant le nez à la porte.

Brava! brava!

FLIPOTE, à sa toilette.

Laissez-moi donc tranquille, je sais bien que j'ai été mauvaise.

LE BARON.

Vous n'avez pas été mauvaise, mon enfant, vous ne pouvez pas l'être... Mais il est certain que votre mari...

FLIPOTE.

Vous aussi? Qu'est-ce que vous avez à dire d'Émile? Ce n'est vraiment pas généreux, après la façon dont il s'est conduit avec vous.

LE BARON, naïf.

Et qu'a-t-il fait pour moi, monsieur Leplucheux?

FLIPOTE.

Quand je l'ai épousé, je lui ai dit : « Si tu l'exiges, je ne verrai plus des Œillettes. » Et il m'a répondu... de son air un peu hautain : « Pourquoi donc? Mais si, au contraire »... Tenez, de vous deux, c'est lui le gentilhomme.

LE BARON.

Mais...

FLIPOTE.

Émile devrait vous être sacré, et voilà que vous venez...

LE BARON.

Mais, mon enfant, j'ai la plus sincère estime pour monsieur Leplucheux, et je n'ai jamais eu l'intention...

FLIPOTE.

Et puis, fichez-moi la paix à la fin, ça vaudra mieux.

LE BARON.

Oui, mon enfant. Vous êtes nerveuse, c'est bien naturel. Mais je reviendrai, je reviendrai. (Apercevant la tante dans son coin.) Mademoiselle Anglochère...

Il sort.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins LE BARON.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Tu n'es pas aimable, Flipote.

FLIPOTE.

Je ne veux pas qu'on touche à Émile... Le pauvre garçon! Comme il doit être malheureux en ce moment! Ah! tante, rien qu'en songeant à ce qu'il souffre, j'ai le cœur si gros, si gros!...

Elle se retient de pleurer.

SCÈNE V

LES MÊMES, TOTOCHE.

TOTOCHE, à madame Lencorme.

Maman, mademoiselle Léa a besoin de toi une petite minute.

MADAME LENCORME, en train d'habiller Flipote.

C'est bon, j'y vais... Et d'où sors-tu, gamine?

TOTOCHE.

De la loge de mademoiselle Pastel. C'est là qu'il y en a, des fleurs! Des corbeilles hautes comme ça! Il y en a jusque dans le couloir.

FLIPOTE.

Moi, j'ai fait emporter les miennes. Ça me fichait la migraine.

TOTOCHE, continuant.

Et ce qu'il y en a, des messieurs, chez mademoiselle Pastel! Et ce qu'on s'y amuse! Et puis, il y a monsieur Leplucheux qui fait des imitations d'acteurs... ah! je vous promets qu'il est rigolo! Mademoiselle Pastel se tordait.

FLIPOTE.

Mais vous me piquez, madame Lencorme.

MADAME LENCORME.

C'est que vous avez bougé, madame... Là, c'est fini... Tu ferais mieux de penser à ton rôle, Totoche... je te trouve bien excitée.

TOTOCHE.

Ne t'inquiète pas, maman. Je n'en jouerai que mieux. Nous avons besoin d'excitation, nous autres artistes... D'ailleurs j'ai bien le temps, je ne suis que du quatre.

MADAME LENCORME.

Tu me feras tout de même le plaisir de venir répéter ta scène à l'autre entr'acte, devant mademoiselle Anglochère. Ça me tranquillisera.

TOTOCHE.

Oui, maman.

Elle sort avec madame Lencorme.

SCÈNE VI

FLIPOTE, MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

FLIPOTE.

Ainsi, tandis que je ne pense qu'à lui, et jusqu'à en perdre mes moyens, tandis que je lutte pour lui contre

tout le monde, et que je me désole, et que je me ronge, monsieur s'amuse à faire le joli garçon avec une vieille cocotte?... Oh! mais ça ne se passera pas comme ça! Oh! mais je vais lui parler, et...

SCÈNE VII

LES MÊMES, LEPLUCHEUX.

FLIPOTE.

D'où viens-tu?

LEPLUCHEUX.

De ma loge, changer de costume pour le deux.

FLIPOTE.

Ça n'est pas vrai. Tu viens de la loge de Lydie. Il paraît que tu y as été très brillant. Tu ferais mieux de l'être en scène.

LEPLUCHEUX.

En scène?... Mais ça a très bien marché... Public excellent... Un effet à chaque phrase.

FLIPOTE, stupéfaite.

Oui, ça a très bien marché... Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Je ne veux pas que tu entres dans la loge de Lydie.

LEPLUCHEUX.

C'est elle qui m'a appelé en passant.

FLIPOTE.

Je ne veux pas que tu entres dans la loge de Lydie... Ce n'est pas que je me défie de ton cœur...

LEPLUCHEUX.

Alors?

FLIPOTE.

Mais Lydie est une rosse, qui se jetterait à ta tête rien que pour m'ennuyer... Et toi, tu es faible... comme tous les vrais artistes... Ce n'est pas non plus que je sois jalouse...

LEPLUCHEUX.

Alors?

FLIPOTE.

Mais j'ai ma dignité. Mademoiselle Pastel est mon ennemie : cela seul devrait t'imposer la plus grande réserve dans tes rapports avec elle... J'en appelle à ta délicatesse.

LEPLUCHEUX, très sec.

C'est bon, je ne lui parlerai plus.

FLIPOTE.

Je ne te demande pas cela... Je te demande seulement de ne pas la chercher, de ne pas lui courir après. Mais j'admets très bien que tu échanges quelques mots avec elle quand tu la rencontres par hasard... Je ne suis pas un enfant.

LEPLUCHEUX, de même.

Non, non, j'aime les situations nettes. Je ne lui parlerai plus... jamais... Je ne peux pas mieux dire.

FLIPOTE.

Tu es fâché?

LEPLUCHEUX.

Moi? pas du tout. Je te prends comme tu es. L'idée que je peux regarder d'autres femmes que toi, les écouter, leur parler, cette idée seule te rend enragée.

Ce n'est pas ta faute, n'est-ce pas? et je n'ai pas le droit de t'en vouloir... C'est donc entendu, j'éviterai mademoiselle Pastel; je serai inconvenant et grossier s'il le faut...

FLIPOTE.

Mais, encore une fois, ce n'est pas cela que je te demande.

LEPLUCHEUX.

Si! c'est cela, sois sincère. Je pourrais te répondre que le danger n'est pourtant pas bien grand; que mademoiselle Pastel a vingt ans de plus que toi et que je serais plus bête encore que coupable de me laisser tenter par son maquillage; je pourrais ajouter que, d'ailleurs, mademoiselle Pastel n'est pas si méchante que tu te le figures; que, si elle n'a plus guère de talent ni de jeunesse, — tu vois comme j'en parle! — elle est du moins assez bonne fille, qu'elle a pour toi beaucoup d'estime, et qu'elle s'est toujours exprimée sur toi dans les meilleurs termes...

FLIPOTE.

C'est bien vrai, ce que tu me dis là?

LEPLUCHEUX.

Pourquoi te le dirais-je?... Et puis qu'est-ce que ça fait? Mon parti est bien pris, va. Je ne la verrai plus, je te l'ai promis. Elle n'y comprendra rien; elle sera furieuse; elle cherchera à se venger par tous les moyens, et, comme elle fait ici la pluie et le beau temps, cela pourra nous coûter cher. Mais du moins j'aurai fait ce que tu veux, et j'aurai la paix dans mon ménage.

FLIPOTE.

Tu me trouves insupportable?

LEPLUCHEUX.

Mais non. Il est tout naturel que, m'aimant trop, ou plutôt m'aimant mal, tu trembles de tout, que tu me soupçonnes à propos de tout, que tu me tourmentes, que tu m'abrutisses, que tu me fasses la vie impossible. Ce qui m'étonnerait, ce serait que tu sois raisonnable et indulgente...

Un silence.

FLIPOTE.

Émile!

LEPLUCHEUX.

Flipote!

FLIPOTE.

Je le serai, raisonnable, tu verras. Je ne veux pas que tu puisses dire que tu souffres à cause de moi... Fais ce que tu voudras. Je serai malheureuse : tant pis pour moi.

LEPLUCHEUX.

Tu vois? tu seras malheureuse.

FLIPOTE.

Eh bien, non, je ne le serai pas... Vois Lydie comme par le passé... C'est moi qui te le demande à présent.

LEPLUCHEUX.

Non, non, je te connais, et...

FLIPOTE.

Je t'en supplie.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, à part.

Dieu! que ma nièce est bête!

LEPLUCHEUX.

Es-tu sincère, au moins?

FLIPOTE.

Je te le jure.

LEPLUCHEUX.

Je consens donc à revoir mademoiselle Pastel. Mais c'est bien pour te faire plaisir... Es-tu contente?

FLIPOTE.

Oui... seulement... ne la revois pas trop.

LEPLUCHEUX.

Ah! tu recommences?

FLIPOTE.

Non, mon chéri. Mais... ménage-moi un peu, je t'aime tant!...

LEPLUCHEUX.

Dis-moi que tu me permets tout, même d'entrer dans sa loge.

FLIPOTE.

Je ne peux pas, mon chéri, je t'assure que je ne peux pas.

LEPLUCHEUX.

Allons! dis-le... un peu de courage.

FLIPOTE, faiblement.

Eh bien... oui!

LEPLUCHEUX.

Et moi, maintenant que j'ai la permission de ma petite Flipote, sais-tu ce qui m'arrive?

FLIPOTE.

Non.

LEPLUCHEUX.

Il m'arrive que je n'ai plus du tout envie d'en user, de la permission.

FLIPOTE.

Mon chéri!

Elle se jette dans ses bras. Un silence.

LEPLUCHEUX, riant.

Ha! ha! ha!

FLIPOTE.

Qu'est-ce qui te prend?

LEPLUCHEUX.

Je l'ai bien jouée, la scène. Avoue que je l'ai bien jouée.

FLIPOTE.

Quelle scène?

LEPLUCHEUX.

La scène classique... celle du quatre du *Misanthrope*. Tu ne l'as pas reconnue? Nous l'avons pourtant assez répétée ensemble au Conservatoire... Seulement, ici, c'est moi qui fais Célimène.

FLIPOTE.

Ah! le grand brigand!... Il a raison, c'est tout à fait la scène... Sais tu que tu es joliment fort?

LEPLUCHEUX, modestement.

J'ai des lettres.

FLIPOTE, subitement inquiète.

Mais alors tu t'es moqué de moi? Ce que tu m'as dit n'était pas sérieux?

LEPLUCHEUX.

Mais si! ça n'empêche pas.

FLIPOTE.

Ainsi, il jouait la comédie!... Mais, s'il jouait la comé-

die... (Solennelle.) Écoute, Émile, le moment est venu d'avoir ensemble une explication...

L'AVERTISSEUR, dans la coulisse.

En scène pour le deux!

FLIPOTE.

... Une explication d'où dépend peut-être tout notre avenir.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Vous n'aurez jamais le temps.

FLIPOTE.

Tout notre avenir, entends-tu?

LEPLUCHEUX.

J'entends bien, mais tu vas nous faire manquer notre entrée.

Il sort avec Flipote. En même temps rentre l'habilleuse.

SCÈNE VIII

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, MADAME LENCORME.

MADAME LENCORME, restée sur le seuil de la porte et regardant dans le couloir.

Ils continuent à se disputer... Tiens, voilà qu'ils s'embrassent.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

C'est toujours comme ça que ça finit.

MADAME LENCORME.

Ça vaut mieux.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Hum! ça vaut mieux...

MADAME LENCORME.

Ça n'est pas votre avis?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Ça serait peut-être mon avis si ça devait durer.

MADAME LENCORME.

Et pourquoi ça ne durerait-il pas?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Ne me faites pas causer, madame Lencorme.

MADAME LENCORME.

Moi, il y a une affaire qui m'étonne. Je n'ai rien à dire sur le compte de monsieur Leplucheux. Ce n'est pas sa faute, à ce garçon, s'il est ce qu'il est... Mais comment madame Flipote, qui est si jolie, et célèbre, et tout, a-t-elle pu épouser cet oiseau-là?... Je ne vous fâche pas, mademoiselle?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Au contraire.

MADAME LENCORME.

Si je me permets d'appeler monsieur Leplucheux « cet oiseau-là », c'est que j'ai remarqué que vous ne pouviez pas le sentir... (Devenant familière.) Et il y a de quoi, entre nous... Vous avez entendu ce que disait Totoche, que la loge de mademoiselle Pastel regorgeait de fleurs? Et nous, qu'est-ce que nous avons? Le bouquet de l'auteur, qui ne s'est pas fendu, et la corbeille de ce bon monsieur des Œillettes. Un point, c'est tout... Et puis, il est évident que sans son mari, ce n'est pas Lydie Pastel, c'est madame Flipote à qui le directeur n'aurait

rien à refuser... Savez-vous ce qu'il lui coûte, Leplucheux, à votre nièce? Il lui coûte sa position, tout uniment.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Je le sais. Mais attendons.

MADAME LENCORME, se rapprochant et de plus en plus familière.

Oui, n'est-ce pas? Vous vous dites que ça cassera bien un jour ou l'autre... et qu'alors le baron... Je vois bien votre idée, allez... Au reste, je suis comme vous, et si jamais Totoche...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Ah çà! madame Lencorme, pour qui me prenez-vous? Mais vous vous trompez radicalement! mais nous ne sommes pas de la même paroisse, ma bonne dame! mais je ne demande pas mieux que de voir Flipote rester honnête si elle peut! mais je n'ai pas du tout besoin qu'elle tourne mal! mais j'ai des rentes, moi! mais je n'étais pas née pour être tante d'actrice! mais...

MADAME LENCORME.

C'est bon, mademoiselle. Il ne faut pas crier si fort. Je ne pouvais pas deviner.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, se calmant.

Le fait est qu'à ne consulter que les apparences... Vous ne pouviez pas deviner que, ce que j'en fais... c'est pour être tranquille et pour avoir le droit d'aller finir mes jours dans mon petit bien... Car j'en ai assez, Dieu merci! de votre sale vie de théâtre... Ils sont tous fous dans ce métier-là, vous savez?... Ce ne sont plus des hommes ni des femmes... on ne sait plus ce que c'est.

MADAME LENCORME.

Ils sont pourtant bien gentils.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Vous aimez à vivre là dedans, vous?

MADAME LENCORME.

Oui, j'aime ça. Il n'y a qu'une chose que je regrette, c'est de ne pas pouvoir aller au théâtre.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Mais vous y passez votre vie!

MADAME LENCORME.

Je parle de voir une pièce.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Vous pouvez voir les répétitions.

MADAME LENCORME.

Mais non, je ne peux pas. Le jour, j'ai mon ouvrage... Enfin, c'est drôle, voilà dix ans que je suis habilleuse, et en dix ans je n'ai jamais pu voir une pièce tout entière.... Je crois que je mourrai sans.

Bruits confus de rires, de cris, de sifflets et d'applaudissements.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Écoutez donc, madame Lencorme.

MADAME LENCORME.

Qu'est-ce qui se passe donc?

SCÈNE IX

LES MÊMES, TOTOCHE.

TOTOCHE.

Ce qui se passe? Ah! ben, je vous promets que c'est rigolo, ce qui se passe... J'étais dans les coulisses;

j'ai tout vu, et mieux que si j'avais été dans la salle... Ah ben, si madame Flipote n'en fait pas une maladie...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Si vous vouliez raconter d'abord, Totoche? Vous feriez vos réflexions après.

TOTOCHE.

Eh ben, voilà. Ça a commencé au moment où le marquis... — le marquis, c'est monsieur Leplucheux — se fait rembarrer par la duchesse, qui est donc mademoiselle Pastel... Avant que monsieur Leplucheux ait dit une phrase, il y en a dans la salle qui se sont mis à rigoler. Et monsieur Leplucheux a beau en avoir une couche, il s'est tout de même aperçu qu'on se fichait de lui... Alors ça l'a démonté, et, au lieu de dire : « Vous êtes sévère, duchesse », il a dit : « Vous êtes sévère, dussèche »... Alors tout le public s'est gondolé. Il y a quelqu'un qui a fait « cocorico » ; et puis d'autres qui ont fait le chien (Elle imite le chien.) ou le petit cochon (Elle imite le petit cochon.)... Alors monsieur Leplucheux a croisé les bras, comme Napoléon. Mais je vous promets qu'il avait chaud : je voyais les gouttes lui couler du front... A la fin il s'est mis à pleurer : il faisait : « heu! heu! heu! » (Elle imite des sanglots contenus.) et il est allé s'affaler dans un fauteuil... Alors madame Flipote a fait son entrée. Il y a eu un moment de silence... Elle a dit à monsieur Leplucheux comme c'était dans son rôle : « Ah! ah! marquis, je vous y prends! » Là-dessus, le pétard a recommencé. Alors madame Flipote s'est tournée vers le public, les deux poings sur les hanches, et je crois qu'elle a dit : « Tas de mufles! » mais je ne suis pas bien sûre d'avoir entendu. Alors, il y a des messieurs qui ont crié : « Des excuses! des excuses! » Il y en a d'autres qui ont sifflé ; il y en a d'autres qui ont dit : « Très chic! très chic! » et qui ont applaudi...

(Changeant de ton, tristement.) Avec tout ça, la pièce est dans le lac, c'est sûr.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Qu'est-ce que ça vous fait?

TOTOCHE.

Ça me fait que ça m'ennuie... pour mes débuts.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

C'est juste.

MADAME LENCORME.

Il est temps que tu ailles t'habiller, mon petit chat.

TOTOCHE, très soucieuse.

Oui, maman.

Elle sort.

MADAME LENCORME.

C'est brave, après tout, ce qu'elle a fait là, madame Flipote.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Oui, elle est complète.

SCÈNE X

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, MADAME LENCORME, FLIPOTE.

Un silence.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Eh bien?

FLIPOTE, très nerveuse; rage concentrée; mouvements brusques.

Eh bien, quoi? Ce sont des imbéciles.

Un silence.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Il finira par te coûter cher, ton mari.

FLIPOTE.

C'est mon affaire.

Un silence.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Ma pauvre Flipote!

FLIPOTE.

Je ne me plains pas. — Madame Lencorme?

MADAME LENCORME.

Madame?

FLIPOTE.

Vite mon changement pour le trois.

Elle passe avec l'habilleuse derrière le paravent.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, regardant par la porte restée entr'ouverte.

Voilà Courbouzon et Montrieux.

FLIPOTE.

Ferme la porte, tante. Je ne veux voir personne.

La tante ne bouge pas.

SCÈNE XI

FLIPOTE, derrière le paravent, MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, COURBOUZON, MONTRIEUX.

Courbouzon et Montrieux entrent en causant, très préoccupés.

MONTRIEUX.

Ça y est, c'est un four. Il n'y a pas à se le dissimuler.

COURBOUZON.

Mon Dieu, ça peut se relever encore.

MONTRIEUX.

Ne vous croyez donc pas obligé... Moi, d'ailleurs, je vous jure bien que ça me serait complètement égal... Mais ça m'ennuie pour vous, mon cher Courbouzon.

COURBOUZON.

Oh! moi... Qu'est-ce que vous voulez? on ne met pas à tout coup dans le mille.

MONTRIEUX.

Évidemment.

COURBOUZON.

J'en prends bien facilement mon parti, allez... Mais c'est vous... Vous n'êtes pas en veine depuis quelque temps, mon pauvre Montrieux... *Fuite de gaz... Les Maris de Titine.*

MONTRIEUX.

Permettez! *Les Maris de Titine* ont fait de l'argent.

COURBOUZON.

Oh! moi, je veux bien... Ce n'est pas ce soir que j'irai augmenter votre embêtement!...

MONTRIEUX.

Mon embêtement! mon embêtement!... Moi, je vous dis, ça me serait absolument égal si j'étais seul dans l'affaire...

COURBOUZON.

Ne vous faites donc pas tant de bile.

MONTRIEUX.

De la bile!... Je ne me fais pas de bile, encore une fois.

COURBOUZON.

Je perds à ça plus que vous. Est-ce que je ronchonne?

MONTRIEUX.

Mais je ne ronchonne pas, mon ami... Je ronchonne d'autant moins que j'ai toujours prédit ce qui arrive ce soir.

COURBOUZON.

On dit ça.

MONTRIEUX.

Ah! mon cher, soyez de bonne foi, je l'avais parfaitement prévu. Qu'est-ce que je vous ai dit quand vous m'avez fait rajouter la scène du deux? Je vous ai dit : « Vous le voulez? soit. Si c'est mauvais, je m'en lave les mains. »

COURBOUZON.

Ce qui n'a pas empêché que, le lendemain, vous avez déclaré l'idée excellente.

MONTRIEUX.

Naturellement, puisque la chose était faite.

COURBOUZON.

Avouez, mon cher, que vous ne saviez pas vous-même si c'était bon ou mauvais.

MONTRIEUX.

Ni vous non plus.

COURBOUZON.

Ni moi non plus. On ne sait jamais avant.

MONTRIEUX.

Ni même après. Seulement, ça réussit ou ça ne réussit pas.

COURBOUZON.

Voilà.

MONTRIEUX.

Et ce soir ça n'a pas réussi. Et pourquoi?... par la faute de ce crétin de Leplucheux.

COURBOUZON.

Oh! c'est bien de l'honneur que vous lui faites. Il faut être juste : si la pièce avait marché au commencement, ce n'est pas cet idiot de Leplucheux qui l'aurait fait chavirer.

MONTRIEUX.

C'est possible. (De plus en plus sombre.) Enfin... nous serons plus heureux la prochaine fois... Il s'agit de ne pas se laisser démonter... (Il va s'asseoir sur le divan et répète machinalement.) Il s'agit de ne pas se laisser démonter...

Il reste absorbé sur le divan, et comme absent jusqu'à la fin de la scène.

COURBOUZON.

Et Flipote? Où est Flipote?

FLIPOTE, derrière le paravent, grincheuse.

Je m'habille. Vous avez à me parler, monsieur le directeur?

COURBOUZON.

Apparemment.

FLIPOTE, s'avançant, en corset et en jupon, très agressive.

J'écoute.

COURBOUZON.

Vous vous doutez bien, n'est-ce pas? de ce que j'ai à vous dire.

FLIPOTE, insolente.

Non.

COURBOUZON.

J'aurai donc le regret de vous apprendre, ma petite, que votre conduite a été parfaitement ridicule et inconvenante tout à l'heure... Heureusement votre petite apostrophe s'est perdue au milieu du brouhaha... Mais vous n'en avez pas moins manqué de respect au public, j'ajouterai même à la maison...

FLIPOTE.

La maison? oh! là là!

COURBOUZON.

Quoi, oh! là là?

FLIPOTE.

Et puis d'abord, c'est le public qui a été inconvenant. Il méritait une leçon, je la lui ai donnée.

COURBOUZON.

Ma petite, si vous voulez toute ma pensée, le public était absolument dans son droit en attrapant votre mari. J'ai défendu tout à l'heure Leplucheux parce que j'ai pour principe de toujours soutenir mes artistes. Mais la vérité, c'est que Leplucheux est encore plus idiot que je ne croyais, et qu'enfin c'est lui qui a coulé la pièce.

FLIPOTE.

Non, ça n'est pas lui!

COURBOUZON.

Ça n'est pas lui? Et qui donc, s'il vous plaît?

FLIPOTE.

C'est Lydie!

COURBOUZON.

Lydie?... je serais curieux de savoir...

FLIPOTE.

Oui, c'est Lydie!... Ce qui a troublé Émile, c'est qu'on lui a coupé la moitié de ses répliques hier, à la répétition générale. Et pourquoi lui a-t-on coupé la moitié de ses répliques?

COURBOUZON.

Parce qu'il n'était pas fichu de les dire.

FLIPOTE.

On les lui a coupées parce que Lydie a voulu qu'on les lui coupe! parce qu'elle ne peut souffrir que personne ait du succès à côté d'elle! parce que le talent d'Émile lui fait une peur bleue, et parce qu'elle commettrait des infamies pour l'étouffer!

COURBOUZON.

Le talent de Leplucheux? Laissez-moi rire.

FLIPOTE.

Deux fois, tout à l'heure, elle a fait exprès de faire manquer sa réplique à Émile!... Et, après ça, c'est à lui qu'on s'en prend! Et tout le monde lui tombe dessus, parce qu'on sait qu'il n'a que moi pour le défendre!... Ah! il s'en passe, dans la vie, des abominations!

COURBOUZON.

Quand vous aurez fini?

FLIPOTE.

J'aurai fini quand ça me plaira.

COURBOUZON.

Eh bien, tâchez que ce soit tout de suite... Vous ne

ferez pas mal de vous calmer un peu avant d'entrer en scène. Vous n'avez pas déjà été si fameuse ce soir.

FLIPOTE.

Après tout ce qu'on m'a fait!... En tout cas, j'ai toujours été aussi bonne que madame la directrice.

COURBOUZON.

D'abord, ça n'est pas sûr. Et puis, ma petite, je vous prie de surveiller vos expressions. Il n'y a pas ici de « madame la directrice », entendez-vous?... Est-ce que j'ai l'air d'un monsieur qui se laisse mener?

FLIPOTE.

L'air ou non, ça y est pourtant bien... Mais demandez donc à tout le théâtre! Demandez donc aux machinistes! Demandez donc à madame Lencorme! Demandez donc au pompier!... Ah! oui, elle vous tient, la mâtine! Et, ma foi, c'est tant mieux. Comme il n'y a plus de rôle que pour elle, et que, dame! elle toute seule, c'est un peu sec pour le public, vous pouvez compter sur une jolie série de fours, c'est moi qui vous le dis. Et la sentez-vous venir, la faillite, la jolie faillite? Mais c'est-à-dire qu'on la renifle déjà dans l'air rien qu'en entrant dans la baraque!

COURBOUZON.

Ma petite, vous ne serez jamais prête pour le trois; et ça serait dommage. Tâchez de le jouer proprement, car j'ai idée que vous n'en jouerez pas beaucoup d'autres ici.

FLIPOTE.

Ça veut dire que vous me mettez à la porte?

COURBOUZON.

Non, mon enfant; je ne suis pas assez riche pour

ça. Ça veut dire au contraire que je vous garderai précieusement, que je vous montrerai le moins possible, vous et votre Émile, et que nous verrons bien si ça vous fera rire... Ça veut dire qu'on n'est pas grue à ce point-là, que vous vous êtes rivé au pied un sacré boulet, que Leplucheux est un excédent de bagages pas commode pour faire son chemin, et que ce qui vous attend avec lui un jour ou l'autre, c'est le pavé, ou les courses au cachet de cent sous et les tournées de crève-de-faim en province.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Très juste.

FLIPOTE.

Vous m'insultez, monsieur le directeur, et cela, parce que je suis une honnête femme.

COURBOUZON.

Sapristi, nous commençons à le savoir.

FLIPOTE.

Oui, c'est de ça que vous m'en avez toujours voulu. De même que Lydie vous a mis le grappin dessus parce qu'elle avait trente ans de services et des diamants. Vous avez horreur des vraies artistes, et il n'y aura bientôt plus que des cocottes dans votre bastringue... Ces femmes-là, ça vous a toujours impressionné. Il n'y a que les femmes entretenues avec qui vous soyez poli.

COURBOUZON.

Je les préfère aux cabots qui se font entretenir.

FLIPOTE.

C'est pour Émile que vous dites ça?

COURBOUZON.

En plein.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Il a raison.

FLIPOTE.

Vous êtes un misérable! Je ne resterai pas un jour de plus dans votre boîte! Je fiche le camp, et pas plus tard que tout à l'heure! Arrangez-vous demain comme vous pourrez!

COURBOUZON.

Et votre dédit, ma petite?

FLIPOTE.

Mon dédit?

COURBOUZON.

Trente mille. Ça devrait être soixante mille. Voilà ce qu'on gagne à être bon.

Le baron des Œillettes est entré sur les dernières répliques.

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE BARON DES ŒILLETTES.

LE BARON.

Monsieur le directeur, je suis prêt à vous payer le dédit de madame Leplucheux.

COURBOUZON.

Comme vous voudrez, mon cher des Œillettes.

FLIPOTE, *émue.*

Vous, des Œillettes! Quoi! c'est vous... Mais vous savez bien que je ne puis pas accepter, mon ami, que je ne vous ai pas donné le droit de faire pour moi ce sacrifice. Dites-le bien haut, que je ne vous en ai pas donné le droit.

LE BARON, talon rouge.

Est-il nécessaire de le dire si haut, mon enfant?

FLIPOTE, digne.

Monsieur le baron!...

LE BARON.

Ainsi, vous refusez?

FLIPOTE.

Je le dois, mon ami.

COURBOUZON.

Comme vous voudrez, ma petite.

LE BARON.

Ah! mon enfant, quelle émotion vous m'avez donnée!... Comme vous leur avez tenu tête! et que vous étiez charmante, avec ce petit geste crâne et ces beaux yeux qui flambaient!... Vous avez été admirable de courage et de générosité...

FLIPOTE, attendrie.

J'étais sûre que vous me comprendriez, vous. C'est la seconde fois... Je m'en souviendrai, mon ami.

COURBOUZON.

Dites donc, Flipote, est-ce qu'il ne serait pas temps de vous habiller?

FLIPOTE.

Le fait est... (Allant à la porte et appelant.) Madame Lencorme!

MADAME LENCORME, de la coulisse.

Voilà, voilà.

Elle entre et passe derrière le paravent avec Flipote.

COURBOUZON.

Vous venez, Montrieux? Le trois va commencer.

Il serre la main du baron.

MONTRIEUX, sur le divan, comme s'il se réveillait.

Hein! quoi?... Ah! oui... (A Courbouzon, en sortant avec lui). Moi, n'est-ce pas? ça me serait complètement égal... Mais c'est pour vous, pour...

Le reste se perd.

SCÈNE XIII

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, LE BARON, FLIPOTE, derrière le paravent, avec l'habilleuse.

LE BARON, à mademoiselle Anglochère.

Alors, mademoiselle, si j'en juge par les quelques mots que j'ai surpris, il y aurait eu, entre madame votre nièce et son directeur, une discussion assez vive?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Assez vive est le mot. Mais ne vous inquiétez pas. Les paroles qu'on prononce ici n'ont pas la même portée qu'ailleurs... Et chez vous, monsieur le baron, comment ça va-t-il?

LE BARON.

Très bien maintenant... J'ai vu mon fils.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Eh bien?

LE BARON.

Je l'ai menacé d'un conseil judiciaire comme vous m'y aviez engagé. J'ai été très ferme.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

A la bonne heure.

LE BARON.

Mais il s'est montré si repentant...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Que ça vous a désarmé?

LE BARON.

Oh! il y a mis du sien. Il m'a afffrmé que c'était fini avec Niniche. Il m'a juré de s'en tenir désormais aux femmes de son monde.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Ça lui coûtera plus cher.

LE BARON.

Vous croyez?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

C'est à craindre... Et la comtesse votre fille?

LE BARON.

La comtesse ma fille? J'ai eu également un entretien avec elle.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Eh bien?

LE BARON.

Elle n'était plus reconnaissable : très gaie, très en train... absolument consolée, parlant même avec indifférence de... cet ami dont les assiduités l'avaient un instant inquiétée.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Et vous en avez conclu?

LE BARON.

Qu'elle avait compris où était le devoir, qu'elle était

complètement guéric... enfin que ce n'est plus la peine de s'en préoccuper.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Je crois bien aussi que ça n'est plus la peine.

LE BARON.

Je n'en reconnais pas moins l'excellence de vos conseils, ma bonne mademoiselle Anglochère. Vous êtes ma conscience... vous êtes... (Leplucheux entre, très sombre.) Ah! monsieur Leplucheux, permettez-moi...

Il lui serre silencieusement la main et sort.

SCÈNE XIV

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, LEPLUCHEUX, FLIPOTE, puis TOTOCHE.

Leplucheux est allé s'effondrer sur le divan sans rien dire.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Es-tu prête, Flipote?

FLIPOTE.

Oui, tante. (Elle aperçoit Leplucheux et va s'asseoir auprès de lui.) Tu souffres?

LEPLUCHEUX.

Oui.

FLIPOTE.

Beaucoup?

LEPLUCHEUX.

Effroyablement.

Il ôte sa perruque.

FLIPOTE.

Pas tant que moi, va!

LEPLUCHEUX.

Oh! toi... Mais moi, c'est fini, bien fini... Je ne lutte plus, je ne veux plus lutter... Veux-tu voir une épave de la vie? Regarde-moi. Voilà une épave de la vie.

FLIPOTE.

Pauvre ami!

LEPLUCHEUX.

On s'écarte de moi comme d'un maudit, comme d'un pestiféré... Tout à l'heure ils fichaient tous le camp devant moi dans les couloirs.

FLIPOTE.

Mais moi, je suis là.

LEPLUCHEUX, égaré.

Toi?... Va-t'en! Laisse-moi! (Elle essaie de l'embrasser.) Non! je ne veux pas! je ne veux pas!

FLIPOTE, suppliante.

Émile!

LEPLUCHEUX.

Laisse-moi, Flipote... Je porte le malheur avec moi. Ne me touche pas, cela se gagne... Il est déjà assez triste pour toi que ta vie ait rencontré la mienne. Je me retire, je te délivre... Je suis un être manqué, ridicule et grotesque, à qui tu ne dois rien, sinon peut-être un peu de pitié... Laisse-moi, Flipote, laisse-moi... Tu ne peux plus, tu ne dois plus m'aimer.

FLIPOTE.

Ne dis pas de ces vilaines choses... C'est maintenant, au contraire, que je dois être tout entière à toi... Et jamais je ne t'ai aimé comme je t'aime en ce moment, entends-tu?... Plus tu seras malheureux et plus je

t'adorerai... Tu as vu tout à l'heure de quoi j'étais capable quand on fait du mal à mon chéri!

LEPLUCHEUX.

Oui... tu as cru bien faire... je ne t'en veux pas.

FLIPOTE.

Comment?

LEPLUCHEUX.

Oui, certainement, tu as cru bien faire... Tu as même dû te dire : « Hein! tout de même, c'est crâne, ce que je fais là! » Et pourtant...

FLIPOTE.

Et pourtant?...

LEPLUCHEUX.

Oh! je ne te reproche rien... Tu es peut-être le seul cœur ici-bas qui ait pour moi quelque affection... Mais vois si la fatalité s'acharne! Tout ce que ton dévouement t'inspire... ce n'est pas ta faute, mais je n'en constate pas moins que tout cela finit régulièrement par se tourner contre moi.

FLIPOTE, douloureusement.

Contre toi?

LEPLUCHEUX.

Eh! oui. Tu ne te rends pas compte : mais il est évident que si j'ai bafouillé dans la scène avec la dussèche... tiens! je bafouille encore... c'est que j'étais tout bouleversé par la scène de jalousie que tu m'avais faite pendant l'entr'acte... Et puis...

FLIPOTE, crucifiée.

Et puis?...

LEPLUCHEUX.

Et puis... c'était sans doute très généreux, ce mou-

vement par lequel tu t'es jetée vers la rampe, face au public, pour dire leur fait à tous ces crétins... — tu vois que je te rends justice... — mais enfin... tu t'es peut-être emballée un peu vite... Tiens! juste au moment où tu t'es mise à crier, je sentais que j'allais me remettre, — sans blague! — remonter sur ma bête, ressaisir le public... Et tu avoueras que ça aurait mieux valu.

FLIPOTE, de même.

Tu m'en veux?

LEPLUCHEUX.

Mais non, mais non. Seulement...

FLIPOTE, de même.

Seulement?

LEPLUCHEUX.

Une chose qui m'étonne encore, c'est que, avec ta finesse, avec ton tact, tu n'aies pas senti ce qu'il y avait d'humiliant pour moi dans la posture que me donnait ta petite démonstration... Un homme défendu par une femme, c'est toujours ridicule... Oh! je sais bien, tu n'as pas songé à cela un instant. Parbleu! tu étais tout au plaisir, à la griserie de ton triomphe.

FLIPOTE, de même.

De mon triomphe?

LEPLUCHEUX.

Mais oui. Tu tenais un effet sûr... Une petite femme jolie, célèbre, qui défend publiquement son mari... c'était l'applaudissement forcé.

FLIPOTE.

On m'a sifflée, mon ami.

LEPLUCHEUX.

Pardon! C'est moi qu'on a sifflé! Toi, on t'a applaudie

furieusement. et c'était bien naturel... Et certes je m'en suis réjoui, de ces applaudissements... quoiqu'ils fussent autant d'insultes pour moi.

FLIPOTE.

Autant d'insultes?

LEPLUCHEUX.

Oui, d'insultes... Ils signifiaient, ces applaudissements, que tout ce que tu fais est charmant, qu'on te permet tout, à toi la comédienne heureuse et adulée, qu'on te trouvait très généreuse de me défendre comme un petit garçon, et que peut-être on me ferait grâce, parce que je suis le mari de l'étoile...

Il sanglote.

FLIPOTE, angélique, et l'entourant de ses bras.

Comme il faut que tu souffres, mon chéri, pour me dire de pareilles choses!

LEPLUCHEUX.

Laisse-moi! Tout cela est bien fait, tout cela est juste... Je me suis cru du talent : je n'en ai pas. Je ne suis même pas un incompris : je suis un raté! un raté! un raté!... Tant pis pour moi.

FLIPOTE, de même.

Ne dis pas cela, mon chéri, ne dis pas cela!... Tu viens d'être cruel avec moi; mais, tiens! je reconnais que, sur bien des points, tu avais raison. Oui, ce qui t'arrive aujourd'hui, c'est certainement un peu ma faute, la faute de ma jalousie d'abord, de mon étourderie ensuite... Tu vois, je suis raisonnable. Sois-le donc aussi et n'aie pas ces méchantes pensées. Je comprends bien tout, va! Je comprends qu'il y a des heures où la destinée te paraît injuste, quand tu compares ma veine à ta mauvaise chance. Je conçois très bien que cela te fasse souffrir, mais j'en souffre autant

que toi, tu peux m'en croire. Mes succès, que d'ailleurs je ne m'exagère point, oh! sans doute j'en jouis sur le moment; mais, dès que je me retrouve auprès de toi, si tu savais comme ils me paraissent tout d'un coup absurdes, comme il me semble que je te les vole, comme je les oublie pour t'aimer, comme je voudrais pour toi, pour toi seul, la célébrité et la gloire! Elles viendront, je te le jure... J'ai foi en toi absolument... Le petit accroc de ce soir ne prouve rien, puisqu'il est arrivé par ma faute. Aie donc confiance, tu as l'avenir. Songe que d'autres avant toi, qui ont été de grands artistes, ont commencé par être plus malheureux encore et plus méconnus que toi... Mais aussi quelle joie, mon chéri, le jour où l'on te rendra justice, et où ma meilleure gloire, à moi, sera d'être ta femme et ta servante... En attendant... pardonne-moi.

LEPLUCHEUX, lui tendant les bras.

Flipote!

Elle s'y jette.

FLIPOTE, lui tendant sa perruque.

Et maintenant, va jouer!

LEPLUCHEUX, avec un geste immense.

J'y vais!

Il sort.

FLIPOTE.

Mon châle, tante! (Mademoiselle Anglochère donne le châle.) Eh bien, qu'est-ce que tu as à me regarder?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

J'ai que je n'y comprends plus rien.

FLIPOTE.

A quoi?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

A toi. Tu viens d'être très gentille... mais là, très, très

gentille, avec Émile. C'est la première fois que tu l'es de cette façon-là... Et dame! je me dis que je pourrais bien m'être trompée, que ça tiendra peut-être plus que je ne croyais, qu'il y a dans ton affaire quelque chose que je n'avais pas prévu et qui dérange mes petits plans...

FLIPOTE.

Eh bien, tante, tu les changeras.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Oh! rien ne presse encore. Il faudra voir.

TOTOCHE entre, en costume, très triste.

Madame Flipote, on vous attend.

FLIPOTE.

Comme tu es belle, Totoche!

TOTOCHE.

A quoi ça me sert-il, d'être belle? Si vous croyez que c'est de la veine, de débuter le soir d'un pareil four!

FLIPOTE.

Est-ce qu'on sait?

Elle sort.

SCÈNE XV

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, TOTOCHE, puis MADAME LENCORME.

TOTOCHE.

Si on sait? On n'a qu'à voir la tête du patron... et la tête de tout le monde, d'ailleurs... Ah! oui, nous y sommes, dans la mélasse, la fâcheuse mélasse...

MADAME LENCORME, sortant de derrière le paravent.

C'est possible. Mais fais-moi tout de même le plaisir de repasser ton rôle avec mademoiselle.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Sauvons l'honneur, Totoche!

TOTOCHE.

C'est plus la peine, allez.

MADAME LENCORME, remettant un manuscrit à mademoiselle Anglochère.

Mademoiselle aura la bonté de te donner la réplique. Elle fera Bon-Ami...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Voyons! Nous disons donc, Totoche, que la scène se passe dans le plus grand monde. Vous êtes la fille de la comtesse des Acacias, et vous rencontrez dans le salon de madame votre mère le marquis votre parrain.

TOTOCHE.

Oui, oui, son amant.

MADAME LENCORME.

Totoche!

TOTOCHE.

C'est donc mal?

MADAME LENCORME.

Ça dépend, mais tu es encore trop jeune pour...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Commençons! (Lisant.) « Vous êtes seule, Liette? »

TOTOCHE.

« Oui, Bon-Ami. »

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, lisant.

« Votre maman est sortie? »

TOTOCHE.

« Oui, Bon-Ami. »

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, de même.

« Savez-vous où elle est allée? »

TOTOCHE.

« Au Bon Marché, Bon-Ami. »

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, de même.

« Ah?... Et la tante de votre maman, comment va-t-elle? »

TOTOCHE.

« Heu! bien doucement. »

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, de même.

« Pauvre dame! »

TOTOCHE, inquiète.

Écoutez donc un peu... (Bruit confus.) C'est le pétard qui recommence. Qu'est-ce que je vous disais?

MADAME LENCORME.

Totoche, tu vas avoir une gifle.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Et elle ne l'aura pas volée... Renchaînons. (Lisant.) « Pauvre dame! »

TOTOCHE.

« Maman sera peut-être obligée d'y retourner ce soir... Avez-vous encore quelque chose à me demander? »

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, de même.

« Mais... »

TOTOCHE. Elle accompagne sa tirade de gestes mécaniques que madame Lencorme fait en même temps qu'elle.

« Tenez, Bon-Ami, je serai franche... » Ah! ici... je fais une passade, et je m'assieds sur le bras d'un fauteuil... (Reprenant son rôle.) « Tenez, Bon-Ami, je serai franche. Je sais pourquoi vous m'interrogez. Vous m'interrogez parce que vous n'avez pas confiance, parce que vous vous faites des idées... Eh bien, vous avez tort. Je connais maman, et je vous promets qu'elle est trop sérieuse pour risquer aussi bêtement sa position... Vous ne croyez pas à la tante parce que c'est un truc qui a trop servi. Mais c'est ça qui devrait vous rassurer. Si maman voulait vous coller des blagues, je vous garantis que ce n'est pas celle-là qu'elle irait choisir. »

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

C'est dégoûtant, quand on y songe, de faire dire de pareilles choses à une enfant. Vous ne trouvez pas, madame Lencorme?

MADAME LENCORME.

Qu'est-ce que ça fait, puisqu'elle ne comprend pas?... N'est-ce pas, bichette, que tu ne comprends pas?...

TOTOCHE, sainte-nitouche.

Non, maman.

Elle sort en courant.

MADAME LENCORME.

Vous voyez! Vous ne voudriez pas qu'une enfant qui vient de renouveler sa communion...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Chut!... entendez-vous encore?

Même bruit que ci-dessus, mais beaucoup plus fort.

MADAME LENCORME.

Ah çà! par exemple, c'est bizarre... Jamais depuis dix ans... (Rentre Totoche.) Eh bien?

TOTOCHE.

Eh bien, il paraît que c'est monsieur Leplucheux qu'on applaudit.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Hein?

TOTOCHE.

Parole!

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Allons donc!

TOTOCHE.

Puisque je vous dis que c'est le pompier qui me l'a dit... Et tenez!...

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LE BARON DES ŒILLETTES.

LE BARON, essoufflé.

Non... vous ne pouvez pas vous figurer... Succès énorme, écrasant!... Leplucheux... admirable... immense!...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Leplucheux? Vous devez confondre...

LE BARON.

Oui, Leplucheux... Un Leplucheux inconnu, et qui s'est révélé tout à coup. Il n'a eu qu'à paraître cette fois, et toute sa personne exprimait un ahurissement

si bien joué et, après les premiers applaudissements, tant d'assurance, de sérénité... une stupidité si grandiose... Et tant de science et j'ose dire de finesse dans tout cela... Enfin... la pièce est sauvée, et un grand artiste nous est né.

TOTOCHE.

Chouette!

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Ce n'est pas une farce que vous nous faites, monsieur le baron?

LE BARON.

Une farce? Moi?... Voyez plutôt, mademoiselle.

SCÈNE XVII

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, MADAME LENCORME, TOTOCHE, LE BARON, LEPLUCHEUX, FLIPOTE, puis COURBOUZON et MONTRIEUX, puis LYDIE PASTEL.

FLIPOTE, accrochée à Leplucheux.

Le voilà, le vainqueur, le grand homme, le gros chéri!... Qui est-ce qui avait raison contre tout le monde, dis, tante? Qui est-ce qui avait raison?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, sans effusion.

Mes compliments, Émile.

LEPLUCHEUX, à Flipote.

Hein? tu as vu comme je les ai retournés?

FLIPOTE.

Tu as été magnifique... Et sais-tu pourquoi tu as été

magnifique? Sais-tu la force mystérieuse qui a fait de toi un autre homme? Viens ici, que je te le dise à l'oreille.

Elle l'entraîne dans un coin.

COURBOUZON. Il entre enlacé avec Montrieux.

Eh bien, mon vieux, qu'est-ce que je vous disais?

MONTRIEUX.

Oh! je savais bien moi-même que rien n'était perdu, que la pièce avait du fond... Au reste, vous avez vu que ça ne me troublait pas outre mesure...

COURBOUZON, allant à Leplucheux, les mains tendues.

Aurait-on cru ça?... Ah! l'animal!... Eh bien, ça y est, vous avez trouvé votre voie... Non, il est impossible d'avoir l'air plus idiot... Ah! ça a été joliment fait!

LEPLUCHEUX.

Vous me comblez, monsieur le directeur.

MONTRIEUX, s'avançant vers Leplucheux.

Quant à moi, mon cher Leplucheux...

LE BARON, coupant Montrieux; à Leplucheux.

Monsieur, vous êtes un grand artiste (Il lui serre la main.) et vraiment digne de votre femme.

FLIPOTE, émue, au baron.

Mon ami! (Elle embrasse le baron. A Leplucheux.) Tu permets? Et tiens! pour que tu ne sois pas jaloux.

Elle embrasse Leplucheux à plusieurs reprises.

COURBOUZON, à Flipote.

Eh bien, et moi?

FLIPOTE, embrassant Courbouzon.

Ah! mon petit directeur, que je suis contente! que je suis contente!

MONTRIEUX.

Mon petit Leplucheux, vous avez été extraordinaire... Je le dis bien haut : je vous dois une fière chandelle, et, sans faire de sentiment, je vous prie de croire que je ne l'oublierai jamais... (Leplucheux, étourdi par les baisers de Flipote et voyant les deux bras tendus de Montrieux, croit que celui-ci veut l'embrasser et se penche vers lui.) Au fait, pourquoi donc pas?... (Montrieux et Leplucheux s'embrassent.) Ah! le gros sournois qui cachait son jeu!... Mais je vous connais à présent, et je vais vous prendre mesure d'un de ces rôles...

Pendant ce temps-là Leplucheux, au sortir des bras de Montrieux et entraîné par le mouvement commencé, embrasse le baron qui se laisse faire, veut embrasser Courbouzon, qui plonge et sort ; embrasse Totoche et madame Lencorme, et va pour embrasser mademoiselle Anglochère.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, sévèrement.

Eh bien, Émile!

Entre Lydie Pastel.

LEPLUCHEUX.

Lydie?... C'est gentil.

LYDIE.

Dans une circonstance comme celle-là... Tous mes compliments, mon petit Leplucheux, et là, du fond du cœur. Vous avez été épatant, mon cher, épatant! Vous nous enfoncez tous!

FLIPOTE, à sa toilette.

Quelle peste!

LYDIE.

Non, voyez-vous, ce que vous venez de faire là... c'est embêtant à constater... mais personne ici ne serait capable d'en donner l'équivalent. Ça vous classe, ça vous met à part... Ah! vous avez un rude tempéra-

ment, vous... (A Flipote.) Vous devez être contente, Flipote?

FLIPOTE.

Enchantée, ma chère.

LYDIE.

Il y avait un petit froid entre nous. Mais j'espère que le succès de votre mari nous rapprochera.

En disant cela, elle glisse un billet dans la main de Leplucheux.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, qui a vu le mouvement, à part.

Tiens! tiens!

FLIPOTE.

Certainement, ma chère.

LYDIE.

Et maintenant, je me sauve; je suis du quatre.

Elle sort.

FLIPOTE.

Mes petits amis, j'en suis bien fâchée, mais je suis obligée de vous mettre à la porte. Il faut que je change... Moi aussi, je suis du quatre.

MONTRIEUX.

Vous allez nous enlever ça, hein?

FLIPOTE.

A la baïonnette!

MONTRIEUX, en sortant.

Et toi, Totoche, es-tu d'attaque?

TOTOCHE.

Pour sûr!

MADAME LENCORME, à Totoche.

N'oublie pas ce que je t'ai dit.

TOTOCHE.

Quoi, maman?

MADAME LENCORME.

De faire le signe de la croix avant d'entrer en scène.

TOTOCHE.

Oh! maman, il y a des choses qu'on n'oublie pas...

Sortie générale, un peu tumultueuse. — Rideau.

ACTE TROISIÈME

Chez Flipote.

Un petit salon assez luxueux. Portes au fond, à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LEPLUCHEUX, MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, puis FLIPOTE.

Mademoiselle Anglochère tricote.

LEPLUCHEUX. Il se regarde dans la glace, de face et de trois quarts. Puis, il va chercher sur une table une glace à main et revient devant la grande glace pour se voir de profil.

Et du talent! (Il se récite à lui-même ce qui suit :) « Demain, chez moi, à deux heures. Je t'adore. *Lydie* »... Mais qu'est-ce que j'ai donc fait de ce billet? (Il cherche dans toutes ses poches. — Entre Flipote, lisant un journal et tenant un paquet de journaux sous son bras.) Eh bien, tu vois? La presse n'est pas mauvaise... Ils sont gentils... très gentils.

FLIPOTE.

Oui, oui.

LEPLUCHEUX.

Au reste, ils ne pouvaient guère faire autrement. Ils constatent, voilà tout.

Flipote s'assied sur un pouf et continue à lire les journaux.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Vous avez passé une bonne nuit, mes enfants?

LEPLUCHEUX.

Très bonne, merci... J'étais fatigué, je suis tombé comme une masse.

FLIPOTE, toujours lisant.

Mon Dieu, oui.

LEPLUCHEUX.

As-tu lu l'article de Lambert?

FLIPOTE, de même.

Pas encore.

LEPLUCHEUX.

Il dit des choses très justes..., que le naturel, à ce degré-là, c'est presque du génie..., que je lui rappelle Galipaux... avec plus d'ampleur.

FLIPOTE, de même.

Oh! le petit Galipaux est bien surfait.

LEPLUCHEUX.

C'est aussi mon avis. Mais, n'est-ce pas? je dois voir surtout l'intention... Et Lousteau? as-tu lu ce que dit Lousteau?

FLIPOTE, de même.

Non.

LEPLUCHEUX.

Il dit que ma place est aux Français.

FLIPOTE, de même.

Entre-s-y, mon ami.

LEPLUCHEUX.

Non, c'est trop dangereux. Ils en ont déjà tué un... Et

puis, j'aime mieux avoir mes auteurs, choisir mes théâtres... Ah! Flipote, à propos, je vais tout à l'heure chez Montrieux... Il m'a donné rendez vous.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, ironique.

Ah?

LEPLUCHEUX.

Oui, pour m'entendre avec lui au sujet de sa prochaine pièce. Il doit me faire un rôle sur mesure... Je lui recommanderai de ne pas t'oublier.

FLIPOTE.

Ne t'occupe pas de ça, mon ami.

LEPLUCHEUX.

Mais si! c'est bien le moins. Après, je passerai chez Courbouzon. Mon engagement n'est que d'un an. Il va vouloir le prolonger... Après mon succès d'hier...

FLIPOTE, blagueuse.

Mais, comment donc?... Il sera trop heureux...

LEPLUCHEUX.

Qu'est-ce que tu crois que je pourrais bien lui demander, à Courbouzon?... Soixante mille?... (Flipote hausse les épaules.) Tu trouves que ça n'est pas assez, hein?... Mon Dieu, pour commencer... Et puis, sois tranquille, je te réconcilierai avec lui.

FLIPOTE.

Avec qui?

LEPLUCHEUX.

Avec Courbouzon.

FLIPOTE.

Il y a longtemps que c'est fait, mon ami.

LEPLUCHEUX.

Enfin, je lui parlerai de toi, ça ne peut pas faire de mal... Dis donc, Flipote?

FLIPOTE, toujours lisant les journaux.

Quoi?

LEPLUCHEUX.

As-tu remarqué hier? C'est le prince d'Aurec qui a donné le signal des applaudissements.

FLIPOTE.

Ah?

LEPLUCHEUX.

La loge du Jockey s'est aussi très bien conduite.

FLIPOTE.

Où prends-tu ça, la loge du Jockey?

LEPLUCHEUX.

Je sais ce que je dis... Tous ces messieurs ont été très chauds... Des gens pas faciles à dégeler pourtant...

Il a recommencé ses fouilles dans ses poches.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Vous cherchez quelque chose, Émile?

LEPLUCHEUX.

Moi? rien. (A part.) Mais qu'est-ce que j'en ai donc fait? Je vais voir dans ma chambre.

Il sort.

SCÈNE II

FLIPOTE, MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, puis LA BONNE.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Pauvre garçon! Il ne se connaît plus.

FLIPOTE.

Le manque d'habitude.

LA BONNE, tendant une carte à Flipote.

Si madame veut voir?

FLIPOTE, lisant.

« Maubert, du *Beaumarchais.* » Faites entrer.

LA BONNE.

C'est monsieur que ce monsieur demande.

FLIPOTE.

Monsieur?... Mais monsieur est fatigué. Il a besoin de repos. Dites qu'il n'y est pas.

LA BONNE.

Bien, madame. — Voici un petit paquet pour madame et une lettre pour mademoiselle.

Elle remet les deux objets et sort.

FLIPOTE, défaisant le paquet et lisant une carte qui s'y trouve jointe.

Très touchant... — et si délicat!

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, lisant sa lettre.

C'est tout de même marronnant, à la fin des fins!

FLIPOTE.

Un petit souvenir de des Œillettes, avec ce simple mot : « A la vraie triomphatrice d'hier soir. »

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Une lettre de mon notaire... Mon jardin est en friche; la maison a besoin de réparations; mes locataires sont en retard de trois termes... Ah! si je pouvais m'en aller!...

FLIPOTE.

Toujours ta marotte! Tu n'es donc pas heureuse avec nous?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Je reste avec toi parce que tu es ma nièce et que je t'aime bien, et que tu as encore besoin de moi... Mais, aussitôt que j'aurai achevé mon œuvre...

FLIPOTE.

Quelle œuvre?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Je m'entends.

FLIPOTE, se remettant à examiner le bijou envoyé par le baron.

Pauvre cher ami! Comme il est bon!

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Ça, je te l'ai toujours dit.

FLIPOTE.

Il n'y a que lui qui ne m'ait pas oubliée.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

C'est vrai, il n'y a que lui.

FLIPOTE.

Une amitié comme celle-là... tiens, ça me consolerait presque des atrocités des journaux.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Pourquoi les lis-tu puisque ça te fait souffrir?

FLIPOTE.

Pourquoi?... On voit bien que tu n'es pas artiste, tante.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Dieu merci.

Elle se dispose à sortir.

FLIPOTE.

Où vas-tu?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Des papiers à consulter... pour répondre à mon notaire.

Elle sort par la droite. Flipote, restée seule un instant, reprend la lecture de ses journaux. Leplucheux entre par le fond.

SCÈNE III

FLIPOTE, LEPLUCHEUX.

LEPLUCHEUX. Il cherche toujours dans ses poches. Voyant Flipote hausser les épaules en lisant.

Quoi?... Une rosserie de critique?

FLIPOTE.

Oui.

LEPLUCHEUX.

Contre moi?

FLIPOTE.

Non.

LEPLUCHEUX.

Alors qu'est-ce que ça te fait?

FLIPOTE.

Est-ce que tu as lu ce qui me concerne, moi, dans toutes ces machines-là?

LEPLUCHEUX.

Non. Ou du moins... tu comprends... j'ai lu très légèrement. Est-ce que?...

FLIPOTE.

C'est plein d'infamies contre moi, simplement.

LEPLUCHEUX.

Des infamies? Comme tu y vas!

FLIPOTE.

Oui, je le maintiens, des infamies!

LEPLUCHEUX.

Je ne te croyais pas si cabotine, Flipote. Ce n'est pas parce que la critique a pu se permettre quelques réserves...

FLIPOTE.

Tu appelles ça des réserves? Écoute un peu. (Lisant.) « J'ai regret à le dire, madame Flipote ne m'a pas paru en progrès. Sans doute, elle n'a pas entièrement perdu cette grâce piquante qui lui avait valu un si grand succès dans la *Fille à Marcassin*. Mais j'ai peur que cette charmante artiste ne se croie trop arrivée et ne soit tentée, par suite, de traiter le public avec trop de sans-gêne. Je n'insiste pas, persuadé que la spirituelle comédienne justifiera mieux, dans une prochaine

création, les espérances qu'avaient fait concevoir ses débuts. » Tu vois?

LEPLUCHEUX.

Continue.

FLIPOTE, lisant.

« En revanche, je ne crains pas d'affirmer qu'un grand comédien nous est né hier soir. Monsieur Leplucheux a joué le rôle du marquis avec une vérité, une puissance, une ampleur, une sûreté d'observation dans la bouffonnerie... » Et cætera, et cætera.

LEPLUCHEUX.

Eh bien? qu'est-ce que je disais?

FLIPOTE.

Et celui-là, l'as-tu lu? (Lisant.) « Sans doute il faut beaucoup pardonner aux jolies femmes. Leur nervosité fait partie de leur charme. Je comprends que madame Flipote ait été agacée par les plaisanteries dont quelques bas loustics ont jugé à propos d'égayer une des scènes les plus fines de la pièce. Néanmoins l'interpellation qu'elle s'est permis d'adresser aux perturbateurs nous paraît constituer un précédent fâcheux, et nous ne saurions approuver cet empiètement sur les attributions du commissaire de police. » Comme c'est spirituel, hein! tu ne trouves pas?

LEPLUCHEUX.

Mon Dieu, ma chérie, je ne dis pas que ce soit très spirituel. Mais entre nous... bien entre nous... cela n'est peut-être pas si injuste, et tu dois le reconnaître à présent... Je n'ai pas voulu te dire toute ma pensée hier, crainte de te troubler... Mais ta conduite a été assez inconvenante, avouons-le.

FLIPOTE.

Inconvenante? Et c'est toi qui me dis cela?... Si j'ai été inconvenante, mon ami, tu ne devrais pas oublier que c'est à cause de toi.

LEPLUCHEUX.

Ce n'est pas moi qui t'en ai priée, en tout cas.

FLIPOTE.

On t'emboîtait, ça m'a retournée, et je n'ai pas pu me contenir. Je les ai traités de mufles, carrément... Si j'ai fait quelque chose de propre dans ma vie, c'est ça. Et enfin, ce n'est pas à toi de me le reprocher, j'imagine.

LEPLUCHEUX.

On m'emboîtait... on m'emboîtait... D'abord ça n'est pas prouvé.

FLIPOTE.

Ça n'est pas prouvé? quand tu avais tellement perdu la boule que tu es allé te plaquer sur le pouf en pleurant comme un veau?

LEPLUCHEUX.

Je l'ai fait exprès : c'était un effet... Et puis je te pose une simple question : Comment arranges-tu qu'on m'ait emboîté au deux et qu'on m'ait fait cette ovation au trois? Tire-toi de là!

FLIPOTE.

Il n'y a pas d'explication à chercher. Ça prouve que le public est idiot, voilà tout.

LEPLUCHEUX.

Ma chère, ne disons pas tant de mal du public. Laissons cela aux ratés et aux fruits secs. Le public n'est pas si bête qu'on le prétend, et il en a donné la preuve

hier... Quand un artiste a du talent, le public finit toujours par s'en apercevoir.

FLIPOTE.

Du talent... du talent...

LEPLUCHEUX.

Dis tout de suite que je n'en ai pas!

FLIPOTE.

Tu en as. Je l'ai assez dit quand personne n'y croyait.

LEPLUCHEUX.

Alors?

FLIPOTE.

Il y a talent et talent.

LEPLUCHEUX.

Cela signifie?

FLIPOTE.

Cela signifie que tu as du métier, parbleu! et que tu connais ton affaire, mais que, hier soir, tu as eu surtout de la veine... Veux-tu toute ma pensée? C'est justement parce que je te place très haut que je ne peux pas m'empêcher de faire des réserves sur la qualité de ton succès... Je m'en réjouis autant que toi, et cependant je n'en suis pas entièrement satisfaite.

LEPLUCHEUX.

Ça se voit.

FLIPOTE.

Ne te fâche pas, mon chéri. Qui est-ce qui te dira la vérité, si ce n'est pas ta petite femme?... Eh bien, ce qui m'ennuie là dedans, c'est que, en réalité, ce n'est pas du tout par ton talent que tu as réussi, mais par des effets auxquels tu n'avais pas songé toi-même, des

grimaces qui te sont venues comme ça... pan! qui ont accroché le public sans qu'on sache pourquoi, mais qui auraient aussi bien pu ne pas l'accrocher... Je t'avoue que je ne fais pas grand cas, pour ma part, d'un succès de ce genre-là. J'étais plus ambitieuse pour toi, mon ami, et j'avais rêvé autre chose.

LEPLUCHEUX.

Ainsi, tu crois que je n'ai pas su ce que je faisais? C'est ce qui te trompe. J'ai parfaitement su! Je suis un acteur de composition, moi... Ce n'est pas que je n'aie aussi le tempérament, le foyer... Mais je suis avant tout un acteur de composition. Eh bien, les effets d'hier soir, voilà des années que je les préparais. J'y allais à coup sûr, je te dis.

FLIPOTE.

Enfin, tout ce que tu voudras, ça n'est pas de l'art.

LEPLUCHEUX.

Ça n'est pas de l'art? Je m'y connais aussi bien que toi, je suppose... Et qu'est-ce que c'est, si ça n'est pas de l'art?

FLIPOTE.

C'est de la bouffonnerie.

LEPLUCHEUX.

Comme il te plaira. C'est le mot de Lousteau. Il parle de bouffonnerie géniale. Je m'en contente.

FLIPOTE.

Ça revient toujours à dire que tu as joué en pitre.

LEPLUCHEUX.

Il paraît que ça ne m'a pas trop mal réussi.

FLIPOTE.

Pour cette fois. Et encore...

LEPLUCHEUX.

Quoi, et encore?

FLIPOTE.

Oh! tu n'es pas aujourd'hui en état de supporter la vérité.

LEPLUCHEUX.

Dis-la toujours.

FLIPOTE.

Merci! C'est un rôle trop ingrat.

LEPLUCHEUX, ironique.

Allons! du courage! Puisque c'est dans mon intérêt.

FLIPOTE.

Eh bien, la vérité, c'est que ton succès a été énorme...

LEPLUCHEUX.

Tu es bien bonne de le reconnaître.

FLIPOTE.

... Mais qu'on ne saura jamais bien quelle en est la nature, ni si on s'est tordu parce qu'on te trouvait drôle ou parce qu'on se fichait de toi... Et c'est ce qui me désole... Il est triste de songer que ce qui a amusé les badauds, au bout du compte, c'est ton air ahuri, ta bouillie et ton nez en trompette... On t'a applaudi, oui... mais comme le veau à cinq pattes, mon pauvre garçon.

LEPLUCHEUX.

Tu sais que tu deviens insolente?

FLIPOTE.

Je vas me gêner avec toi!

LEPLUCHEUX.

Qu'est-ce que ça veut dire?

FLIPOTE, un peu embarrassée.

Ça veut dire... que je me figurais avoir au moins le droit de t'adresser quelques affectueuses observations... Après ce que j'ai fait pour toi...

LEPLUCHEUX.

Voyons, dis un peu ce que tu as fait pour moi.

FLIPOTE.

Ce que j'ai fait pour lui! Quand je lui ai sacrifié ma jeunesse! quand je l'ai soutenu, consolé, défendu pendant des années! quand enfin j'ai fait la bêtise de l'épouser au moment où il crevait la misère!

LEPLUCHEUX.

Ma bonne amie, tu oublies deux choses. C'est d'abord que tu t'es traînée à mes pieds pour que je t'épouse.

FLIPOTE.

Moi, je me suis traînée à tes pieds?

LEPLUCHEUX.

Parfaitement!... L'autre chose que tu oublies, c'est que, le jour où je me suis empêtré de toi pour te faire plaisir, j'avais cinq mille d'appointements.

FLIPOTE.

Grâce à moi.

LEPLUCHEUX.

Grâce à toi? comment ça?

FLIPOTE.

Rien... Tu as beau te conduire avec moi comme un goujat, tu ne me feras pas dire un mot de plus.

LEPLUCHEUX.

Ma petite, tu me crois un peu trop naïf. Avec ça que Courbouzon se serait fendu de cinq mille francs uniquement pour tes beaux yeux.

FLIPOTE.

Alors tu crois que Courbouzon te les donnait pour les tiens, de beaux yeux?... Au fait, crois ce que tu voudras. Je me ferais hacher plutôt que de parler.

LEPLUCHEUX.

Parce que tu n'as rien à dire.

FLIPOTE.

Rien à dire? Rien à dire?... Ah! ma foi, tant pis! Si je parle, c'est toi qui l'auras voulu. Sais-tu qui est-ce qui te les payait, tes appointements? C'était moi. Sais-tu sur quoi ils étaient pris? Sur les miens. Et voilà ma récompense!

LEPLUCHEUX, riant.

Ha! ha! ha! elle est bien bonne! En voilà une que je n'aurais pas trouvée.

FLIPOTE.

Tu ne me crois pas?

LEPLUCHEUX, pouffant.

Pff!...

FLIPOTE.

Alors je mens?

LEPLUCHEUX.

Mettons que tu blagues.

FLIPOTE.

Je mens? je mens? Eh bien, va demander à Courbouzon.

LEPLUCHEUX.

Tout de suite si tu veux. Je suis bien tranquille.

FLIPOTE.

Si Courbouzon ne l'avoue pas, c'est qu'il est une canaille et qu'il ne voudra pas t'humilier parce qu'il croit maintenant avoir besoin de toi. Mais quand je t'affirme une chose, tu pourrais me faire l'honneur de me croire.

LEPLUCHEUX, pouffant plus fort.

Pfff!...

Entre mademoiselle Anglochère par la porte de droite.

FLIPOTE.

Ainsi tu ne me crois pas?

LEPLUCHEUX.

Pas pour un sou, ma poulette.

FLIPOTE.

Tu ne me crois pas? Tu ne me crois pas? (Apercevant mademoiselle Anglochère.) Eh bien, demande à tante! Elle y était. Dis-lui la vérité, tante. Dis-lui que c'est moi qui ai supplié Courbouzon de le payer avec mon argent.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Je n'en sais rien, ma chérie.

Elle reprend son tricot.

FLIPOTE.

Tu n'en sais rien?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Rien du tout.

LEPLUCHEUX.

Tu vois!

FLIPOTE.

Mais c'est atroce, tante, ce que tu fais là... Mais vous me rendrez folle... C'est tout de même un peu fort de s'être dépouillée pour un coco pareil, et de ne pouvoir seulement pas le lui prouver... Sapristi de sapristi!... Non... là... vrai...

Mots inarticulés, sanglots de rage.

LEPLUCHEUX.

Tenez, elle en bafouille.

FLIPOTE, se redressant comme un ressort.

Ose encore dire que tu ne me crois pas!

LEPLUCHEUX.

Non, ma petite, je ne te crois pas. La vérité, c'est que tu perds la tête et que tu ne sais plus ce que tu dis, parce que mon succès t'enrage et que la jalousie te dévore, la basse jalousie...

FLIPOTE.

Moi, jalouse de toi?

LEPLUCHEUX.

Parfaitement.

FLIPOTE.

Jalouse d'un ignoble pitre?

LEPLUCHEUX.

Répète-le donc.

FLIPOTE.

Pitre! pitre!

LEPLUCHEUX.

Dis-le encore une fois, et je te claque.

FLIPOTE.

Pitre! pitre! pitre! (Leplucheux lève la main, puis se retient.) Il n'ose pas, le lâche!

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Vous allez manquer votre rendez-vous, Émile.

LEPLUCHEUX, consultant sa montre.

Tiens, c'est vrai. J'ai juste le temps... (A Flipote.) A tantôt. Nous aurons à causer.

FLIPOTE.

A tantôt.

Leplucheux sort.

SCÈNE IV

FLIPOTE, MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, puis LA BONNE.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Ma petite Flipote...

FLIPOTE.

Ne me touche pas!

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Tu boudes?

FLIPOTE.

Dame!... Pourquoi n'as-tu pas voulu lui dire...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

D'abord, ce n'était peut-être pas très élégant de lui reprocher ça, à ce garçon. Et puis je ne suis pas méchante. Que vous soyez brouillés, j'en prends mon

parti. Mais je ne veux pas que vous vous égorgiez. A tout mettre au mieux, si j'avais parlé, Émile t'en aurait voulu toute sa vie. C'est inutile.

FLIPOTE.

Avoue que c'est un fier misérable!

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Avoue aussi que tu n'as pas été gentille avec lui tout à l'heure. Comme femme, tu es charmante, tu as même un très bon cœur. Mais comme cabotine!... Enfin, ça m'est égal : tu es ma nièce, et c'est toi qui m'intéresses là dedans... Qu'est-ce que tu comptes faire?

FLIPOTE.

Me séparer de lui. Ne plus jamais le revoir.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Réfléchis bien.

FLIPOTE.

C'est tout réfléchi.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Tu ne l'aimes plus? Tu es bien sûre de ne plus l'aimer?

FLIPOTE.

Non, plus du tout. J'ignore comment cela se fait. Personne ne s'est plus réjoui que moi de son succès... Malheureusement la façon dont il l'a porté m'a révélé sa vraie nature. Et alors c'est étonnant avec quelle rapidité cela m'a détachée de lui. Hier soir déjà, en rentrant, je ne voulais pas me l'avouer, mais je sentais que je l'aimais déjà moins. C'est singulier.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Non, ça n'est pas singulier.

FLIPOTE.

S'il n'avait offensé en moi que la femme...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Ça ne serait rien.

FLIPOTE.

Mais il a grossièrement blessé l'artiste...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Et voilà ce qui ne se pardonne pas. — Donc, tu es bien décidée à le quitter?

FLIPOTE.

Oh! oui.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Tu as peut-être raison. Seulement, ta situation n'est pas bonne : tu aurais l'air de te brouiller avec lui parce qu'il a du succès. Moi, je songe à ta dignité, et j'ai un moyen de la sauver. Sais-tu où est Émile en ce moment?

FLIPOTE.

Il n'est pas chez Montrieux?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Non. Et sais-tu ce qu'il cherchait tout à l'heure? Voilà ce qu'il cherchait. C'est une lettre de mademoiselle Pastel. J'ai vu Lydie la lui remettre. Il l'a glissée dans la poche de son habit de théâtre, où je l'ai prise tranquillement. Tu vois comme c'est simple.

Elle lui tend la lettre.

FLIPOTE, avec une indignation comme mécanique.

Le gueux! Il me trompait! (Changeant complètement de ton, presque joyeusement.) Il me trompait donc! Ah! je le

tiens à présent, je le tiens! Je vais demander le divorce.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Le divorce? C'est bien sérieux pour toi. Et puis ce sont bien des affaires... Tu ne veux pas te remarier, n'est-ce pas?

FLIPOTE.

Oh! non.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Contente-toi donc d'une bonne petite séparation.

FLIPOTE.

C'est ça. L'essentiel, c'est que je sois libre... Une artiste ne devrait jamais se marier. Une artiste n'est pas une bourgeoise. Est-ce que tu crois que je ne serais pas plus célèbre et plus fêtée à l'heure qu'il est si je ne m'étais pas empêtrée de mon imbécile de mari? Une comédienne a besoin d'indépendance. Au reste, cela n'empêche pas d'être honnête... au sens large et élevé du mot.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Évidemment.

LA BONNE, annonçant.

Monsieur le baron des Œillettes.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Faites attendre une petite minute, ma fille.

La bonne sort; mademoiselle Anglochère se dispose à sortir.

FLIPOTE.

Tu ne restes pas, tante?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, mélancolique.

Je prévois ce qui va se passer, ma pauvre enfant, et j'aime mieux n'être pas là. Et, même en n'étant pas

là, je me fais encore l'effet d'être une drôle de tante... Mais ce qui arrive serait arrivé un jour ou l'autre... Alors...

Geste résigné. Elle sort par la droite.

SCÈNE V

FLIPOTE, puis LE BARON DES ŒILLETTES.

FLIPOTE, seule.

Moi aussi je sais bien ce qui va se passer... Si on m'avait dit ça il y a deux mois!... Et le plus bizarre, c'est que ça me laisse si tranquille, si tranquille!

LE BARON, entrant par le fond.

Bonjour, mon enfant... Vous êtes triste? Qu'est-ce qu'il y a?

FLIPOTE.

Il y a... il y a que je suis très gaie, au contraire! que j'étais stupide et que je deviens raisonnable! que j'étais esclave et que je reprends ma liberté! Il y a que je viens d'avoir une scène terrible avec mon mari et que tout est fini entre nous.

LE BARON.

Mes compliments, mon enfant, tous mes compliments... Je suis sûr que Leplucheux a manqué de tact?

FLIPOTE.

Il a été odieux!

LE BARON.

Je l'aurais parié. Je ne voulais pas vous le dire parce que vous l'aimiez : mais j'ai toujours pensé que monsieur Leplucheux était absolument indigne de vous et

comme homme, et comme artiste. Son succès même d'hier ne m'a pas fait illusion un instant, croyez-le bien... D'ailleurs vous avez reçu mon petit mot?

FLIPOTE.

Cher bon ami!

Elle lui tend la main. Un silence.

LE BARON.

Ainsi... vous restez seule avec votre bonne tante?

FLIPOTE.

Mon Dieu, oui.

LE BARON.

Et... qu'est-ce que vous devenez?

FLIPOTE.

Je ne sais pas... Tout ce que je sais, c'est que je ne resterai pas ici un jour de plus et que je vais tout de suite faire enlever les meubles qui sont à moi... Par exemple, je me demande où je vais les porter, mes meubles.

LE BARON.

Ne vous inquiétez pas, mon enfant; je les ferai prendre.

FLIPOTE.

Oui, mais où est-ce que je les retrouverai?

LE BARON.

Je vous donnerai l'adresse... Une maisonnette, à Auteuil... Un petit hôtel à moi, où j'allais déjeuner de temps en temps avec des amis... C'est très propre, vous y serez bien.

FLIPOTE.

Il y a une écurie?

LE BARON.

Une petite écurie.

FLIPOTE.

Et un jardin?

LE BARON.

Une jolie petite serre.

FLIPOTE.

Et je serai chez moi?

LE BARON.

Vous serez tout à fait chez vous. Je ne viendrai vous voir que quand vous voudrez... Je ne viendrai même que si vous voulez... C'est dit?

FLIPOTE.

Qu'allez-vous penser de moi, mon ami?

LE BARON.

Que vous êtes la plus gentille des petites femmes, et que je serai parfaitement heureux si vous me supportez quelquefois auprès de vous... Qu'est-ce qu'il me faut, à moi? Vous voir, vous entendre, vous respirer... être à vous enfin...

FLIPOTE.

Sans exiger la réciproque?

LE BARON.

Je n'exigerai rien, mon enfant; j'implorerai... discrètement... Vous voyez que je ne vous gênerai guère... Allons, est-ce dit?

FLIPOTE, tristement.

Il faut bien.

LE BARON.

Ah! Flipote! ma petite Flipote!

Il veut l'embrasser.

FLIPOTE.

Eh bien, monsieur?

LE BARON.

Vous ne voulez pas?... Pourtant, vous me laissiez faire quelquefois... avant.

FLIPOTE.

Avant, c'était bien différent.

LE BARON.

En quoi?

FLIPOTE.

Ça n'avait aucune signification.

LE BARON.

Mais puisque vous venez de consentir...

FLIPOTE.

Donnez-moi le temps, mon ami... Au revoir. J'ai des préparatifs à faire...

LE BARON.

Vous me quittez déjà?

FLIPOTE.

Je vais vous envoyer ma tante pour vous distraire. (Appelant par la porte de droite.) Tante! (Au baron.) Ne lui parlez de rien, surtout. (Le baron la rassure par un geste. Entre mademoiselle Anglochère. Flipote sortant par la gauche, à part.) C'est tout de même embêtant qu'il soit si vieux.

SCÈNE VI

LE BARON, MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Eh bien, monsieur le baron?

LE BARON.

Eh bien, mademoiselle?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

C'est fait?

LE BARON.

Oui.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Allons! (Soupir de résignation.) Puisqu'il le fallait!... J'aime encore mieux que ce soit vous qu'un autre.

LE BARON.

Vous me flattez, mademoiselle.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Non. Vous êtes un très brave homme, je l'ai toujours dit. Vous me plaisez parce que vous êtes un timide, au fond, et parce que vous êtes d'une génération qui respectait les femmes... Vous faites des choses que le bon Dieu ne permet pas, mais vous les faites en galant homme, en y mettant du sentiment... et des formes. C'est donc avec confiance que je laisse Flipote entre vos mains. Vous l'aimez beaucoup, et elle le mérite un peu. C'est une enfant qui aurait été très bonne et qui serait très probablement restée sage si elle n'était pas entrée au théâtre. A l'heure qu'il est, il n'y a rien

dans son passé, que Leplucheux. Ça, je vous le garantis. Et Leplucheux, c'était son mari, après tout. Veillez bien sur elle. Tâchez qu'elle ne dégringole pas trop...

LE BARON.

Que dites-vous, mademoiselle? Flipote a le cœur trop bien placé...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Espérons-le. Mais on ne sait jamais avec ces pauvres petites têtes-là... Soyez patient, soyez indulgent. Quand elle vous trompera...

LE BARON.

Ah çà! mademoiselle...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Mais si, elle vous trompera, c'est clair comme le jour. Eh bien, quand cela arrivera, pardonnez-lui.

LE BARON.

Mais...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Si! si! pardonnez-lui. Vous le devez. Sans cela, que deviendrait-elle?... D'ailleurs, elle ne vous trompera peut-être pas tout de suite. Puis, si elle a des caprices, ça ne sera jamais pour longtemps, allez! Attendez qu'ils soient passés. Et surtout, surtout, ne la quittez pas! ne la quittez jamais, promettez-le-moi !

LE BARON, essayant de rire.

Je vous le promets, mademoiselle.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Ne riez pas. Promettez-le sérieusement; j'ai besoin de votre promesse... Même quand vous aurez cessé d'être jeune et que votre affection pour Flipote sera

devenue... entièrement désintéressée, même alors, surtout alors, promettez-moi de ne pas l'abandonner.

LE BARON, ému.

Je vous le promets, mademoiselle.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Merci. Maintenant je m'en irai plus tranquille.

LE BARON.

Vous en aller, mademoiselle?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Oui, dans mon pays, où j'ai une petite maison qui m'attend. Je ne pouvais pas aller planter mes choux le lendemain du mariage de ma nièce, car il était évident que ça ne durerait pas. Maintenant, je peux. Vous n'avez pas cru, je suppose, que je resterais avec Flipote et vous, à tenir...

Elle fait le geste de tenir une chandelle.

LE BARON.

Mon Dieu...

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Vous ne le voudriez pas, mon cher monsieur! C'est déjà assez et même trop d'avoir... Tenez, une chose qui m'a souvent gênée vis-à-vis de vous, c'est que je savais que vous aviez des principes et dame! je songeais que, si vous me jugiez d'après ces principes... Mais je vais vous expliquer... J'avais juré au père de Flipote de ne pas la quitter tant qu'elle n'aurait pas une situation. Leplucheux n'était pas une situation. Vous, vous en êtes une. Je l'aurais préférée régulière: mais je n'avais pas le choix, j'ai vu ça du premier coup... Est-ce que vous me comprenez?

LE BARON, avec élan.

Mademoiselle, vous avez toute mon estime.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Adieu donc, mon vieil ami... Je vous remets mes pouvoirs... Encore une fois, soyez bon pour elle... Ah! et puis obligez-la à m'écrire de temps en temps. Sans cela, elle m'aurait bien vite oubliée.

LE BARON.

Oh! mademoiselle, vous la calomniez!

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Heu!

LE BARON.

Au revoir donc, mademoiselle.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Non, adieu.

Le baron sort par le fond.

SCÈNE VII

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE,
puis FLIPOTE.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE, seule.

Ah! Seigneur! sortir enfin de cette vie-là! Cultiver des salades et des pieds d'alouette dans mon petit jardin! Être une vieille demoiselle considérée de son curé, et devant qui les gens se retiennent de dire des légèretés pour ne pas effaroucher son innocence!... (A Flipote, qui entre par la gauche.) Je pars ce soir, mon enfant.

FLIPOTE.

Mais tu reviendras bientôt?

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Je ne sais pas.

FLIPOTE, suppliante, en l'embrassant.

Oh! ma tante! ma bonne petite tante!...

Leplucheux entre par le fond.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LEPLUCHEUX.

FLIPOTE.

Ah! te voilà! D'où viens-tu?

LEPLUCHEUX.

Qu'est-ce que ça te fait?

FLIPOTE.

Que cherchais-tu tantôt? Ça, n'est-ce pas?

Elle lui tend la lettre de Lydie.

LEPLUCHEUX, tranquille.

Parfaitement. Tu croyais faire un effet, hein? un effet de dernier acte? Eh bien, c'est raté.

FLIPOTE.

Tu as sans doute compris que nous ne pouvions plus vivre ensemble?

LEPLUCHEUX.

Je venais pour te le dire.

FLIPOTE.

Alors, au plaisir de ne plus te revoir!

LEPLUCHEUX.

Des Œillettes te recueille?

FLIPOTE.

Tu l'as dit. Et tu retournes chez Lydie?

LEPLUCHEUX.

Incontinent.

FLIPOTE.

Pitre!

LEPLUCHEUX.

Cabotine!

Ils se tournent le dos. Flipote sort par la porte de gauche et Leplucheux par la porte du fond.

MADEMOISELLE ANGLOCHÈRE.

Enfin, tout est rentré dans l'ordre.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE

RÉVOLTÉE. 1
LE DÉPUTÉ LEVEAU 89
MARIAGE BLANC 199
FLIPOTE. 287

1659-05. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 5-06.

Date Due

F. REC'D. MAR 27 1975

FORM 109

912338